Professeur français, philologue, céderait à prix modéré

la plus grande partie de sa bibliothèque

environ cinq cents ouvrages français, allemands et italiens, dont quelques-uns aujourd'hui introuvables.

S'adresser pour tous renseignements au bureau de la REVUE RHÉNANE, Mayence, Bauhofstrasse 1 (rez-de-chaussée).

Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an- de six mois-à la "REVUE RHÉNANE" à partir du............ 192....

Je vous envoie par courrier de ce jour un mandat-poste - un chèque - .... de .... 40 fr. (étranger 50 fr.)

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ....

Nom ....
(très lisible)

Adresse ....

A............*le*............*192*

Signature ....
Rayer les mots inutiles.

Découper le bulletin et l'adresser à Monsieur le Directeur de la " Revue Rhénane ", Imprimerie des «Dernières Nouvelles» de Strasbourg

Abonnements-Bestellung

Hierdurch abonniere ich vom............ 192...... ab für ein Jahr - ein halbes Jahr - auf die " RHEINISCHEN BLÄTTER ".

Mit gleicher Post schicke ich Ihnen eine Anweisung - einen Scheck - über 12,— Mk. - 6,— Mk.

Der Abonnementsbetrag von 12,- Mk., 6,- Mk. ist in meiner Wohnung............ abzuholen.

Name ....
(deutliche Schrift)

Adresse ....

Datum............*192*

Unterschrift ....
Ueberflüssiges ist zu streichen.

Den Bestellzettel ausschneiden und ihn an den Direktor der „Rheinischen Blätter" einsenden. Imprimerie des «Dernières Nouvelles» de Strasbourg

LE COURRIER DE LA PRESSE
« LIT TOUT »
«RENSEIGNE SUR TOUT»
ce qui est publié dans les
JOURNAUX, REVUES ET PUBLICATIONS
de toute nature
PARAISSANT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités

FONDÉ EN 1872

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

Ch. DEMOGEOT, Directeur
21, Boulevard Montmartre, PARIS (2e)

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'EXTRAITS DE PRESSE

ARGUS DE LA PRESSE
«VOIT TOUT»

Reg. de Comm.: Seine No 215.373 — Téléph.: Provence 16-14
Fondé en 1879

37, RUE BERGÈRE 37, PARIS (9e)

LA REVUE RHENANE
RHEINISCHE BLÄTTER

SOMMAIRE :-: INHALT

PIERRE DU COLOMBIER	Les petites Cours rhénanes	4
PAUL SCHRICKE	Franz I. und das « Collège de France »	13
HENRYK DE LELIWA	Liszt et Wagner (Première Partie)	17
D[r] ANNO SCHLÖSSER	Flaubert	25
CÉCILE KNŒRTZER	Le « Hypérion » de Hölderlin	28
C. KN.	« Lektionen an die Kaiserin » — (Ein noch unbekanntes Werk von Fustel de Coulanges)	32
FUSTEL DE COULANGES	« Die Griechen » (Auszug)	35
C. KN.	Une Bibliothèque modèle : La « Deutsche Bücherei » à Leipzig	36
GEORG MŒNIUS	L'Allemagne devant l'Esprit Méditerranéen	39
	NOVELLE	
WILLI SCHÄFERDIEK	Ein Mann wartet auf seinen Tod (Eine seltsame Geschichte)	41
	CINÉMA	
E. VUILLERMOZ	Minderwertige Filmproduktion	44
	LIVRES NOUVEAUX	
C. KN.	Felicitas Rose : Die Wengelohs	45
	Nur eine Knabenseele	45
	Francis Jammes ; Champêtreries et Méditations	46
C. K.	Revue de quelques Revues	46
	Durch die französischen Zeitschriften	49
	BIBLIOGRAPHIE	
HENRI POURRAT	Le Guerrier appliqué	52
	Eva ou le Journal interrompu — Les folles Passions de Pauline Borghese — La Vie amoureuse d'Honoré de Balzac — Cassandre — Les Illusions — Dossiers Confidentiels	53
	Le Regard baissé — Rollinat — Michel changé en labri	54
D[r] ANNO SCHLÖSSER	Cynthia — Ceux d'en Bas	54
	Benoni — Héros ou Saint — Paolo Ucello	55
WILLI SCHÄFERDIEK	Rheinische Dichtertagung in Bad Kreuznach — Konstituierung des « Bundes rheinischer Dichter »	56

Direction, Rédaction et Administration STRASBOURG
Alle Zuschriften sind zu richten an : « RHEINISCHE BLÄTTER », Imprimerie des « Dernières Nouvelles » de Strasbourg
Adresser toutes correspondance à « LA REVUE RHÉNANE », Imprimerie des « Dernières Nouvelles » de Strasbourg

Bezugspreis : Deutschland 12 G.-Mark
Anzeigen : die 5 gesp. Nonpareillezeile 2 francs (0,25 G.-Mark)
Abonnements : France 6 numéros 22 francs, 12 numéros 40 francs — Étranger 60 francs
Diese Nummer 1,25 G.-Mark — En France 5 francs pour ce numéro

LA REVUE RHENANE

DIXIÈME ANNÉE — MAI-JUIN 1930 — NUMÉRO 8-9

LES PETITES COURS RHÉNANES

Pierre du Colombier, notre éminent collaborateur de la première heure, nous ayant adressé les bonnes pages de son œuvre sur « L'art français dans les cours rhénanes » 1), d'une documentation si intéressante et si sûre, nous sommes heureux de pouvoir en offrir quelques-unes à nos lecteurs, qui auront encore une fois l'occasion d'apprécier la vaste érudition et le talent de leur auteur.

N. d. l. R.

La civilisation qui se développe au XVIIIe siècle en Allemagne est une civilisation purement princière. Ce qui existe en dehors des cours mérite à peine d'être nommé. Dans cette période nouvelle, dont les liens qui l'auraient rattachée à l'ancienne histoire d'Allemagne ont été presque partout tranchés, les vieilles métropoles : Spire, Francfort ou Cologne, s'endorment — à l'art tout au moins — et avec elles la bourgeoisie qui a fait leur fortune. Des noms nouveaux apparaissent . Il est extrêmement caractéristique que, dans presque aucun de ces Etats, la résidence, et souvent la capitale du XVIIIe, ne soit la capitale historique : l'Electeur Palatin quitte Heidelberg pour Mannheim, le Prince-évêque de Spire, Spire pour Bruchsal, l'Electeur de Trèves, Trèves pour Coblence. Depuis longtemps l'Electeur de Cologne, à peu près chassé de sa métropole, s'est installé à Bonn. Le Margrave de Bade-Durlach, le duc de Wurtemberg créent de toutes pièces des villes-résidences : Carlsruhe ou Louisbourg....

LE PAVILLON DE « MONREPOS » PRÈS DE LOUISBOURG RÉSIDENCE DU DUC CHARLES-EUGÈNE DE WURTEMBERG

Chacune de ces nombreuses cours voit, pendant le XVIIIe siècle, se succéder des princes, en nombre relativement faible, si les Etats sont laïcs, en nombre relativement considérable, s'ils sont ecclésiastiques, car les chanoines n'aiment point se supprimer toute perspective d'avenir en élisant des prélats jeunes. Ils sont malheureusement trop pour qu'on étudie la physionomie propre de chacun, et le caractère particulier qu'im-

(1) Paraîtra prochainement à la Renaissance du Livre.

priment ses humeurs à la Cour qui l'environne. Du moins convient-il de rechercher leurs traits communs.

Tous, sans exception, vivent dans l'éblouissement du soleil qui vient de s'éteindre, de Louis XIV. Versailles, Marly, ce sont les deux modèles qui hantent sans cesse leur imagination, les deux mots qui reviennent sans cesse sous leur plume. Entre les lambris sculptés d'une immense galerie, ou entre les ifs taillés d'un parc, il leur faut le fourmillement des courtisans et des femmes en toilette d'apparat, des laquais et des heiduques, des officiers et des gardes. Cela va à des excès assez comiques. Pour commander sa flottille sur le Rhin, l'Electeur Palatin a un Grand Amiral. Dans sa ville de Mannheim, qui compte 24.000 habitants, sur quatre personnes il y en a une qui appartient à la Cour où sert dans l'Armée. Pour trois mille soldats, l'Electeur de Mayence n'a pas moins de douze généraux, dont l'un commande à 250 myrmidons.

Avec d'inévitables ridicules, sur lesquels on n'appuierait qu'en faussant le tableau, la vie de ces cours est très loin d'être une maladroite singerie de ce qui se fait en France. Le luxe, le raffinement n'y sont pas toujours frelatés. Les fêtes qui se donnaient au Wurtemberg éblouissaient un juge aussi gâté que Casanova. « Que ne pouvait faire Noverre, s'écriait Guibert en se remémorant les ballets de Stuttgart, avec les premiers danseurs et musiciens de l'Europe, Servandoni pour décorateur, et le duc de Wurtemberg pour trésorier ». Car, dans la salle d'Opéra, qu'ont aménagée Retti et La Guêpière, où le compositeur Jomelli dirige l'orchestre, Vestris, le frère du « diou » de la danse vient, chaque année, danser six mois.

Sans doute, dans cette atmosphère trop tiède, enivrante pour les sens, bien des princes se laissent aller au plaisir. Encore est-il que leurs débauches nous sont parvenues singulièrement grossies par la légende qu'a créée la vertueuse indignation d'adversaires politiques ou religieux. Il est bien vrai pourtant que la Cour de Wurtemberg ou la Cour Palatine n'étaient le refuge ni de la décence, ni des bonnes mœurs. Au moins tels de ces petits potentats portent dans leurs plaisirs de la bonhomie et de l'originalité, comme le margrave Charles III Guillaume de Bade-Durlach, qui, au dire de Schœpflin, tenait à la fois d'Hercule et de Vénus, et dont le service était fait, dans son pavillon de chasse de Carlsruhe, par cent-soixante jardinières, qui, chaque jour, tiraient au tarot l'honneur de partager sa couche, comme aussi ce Guillaume Henri de Nassau-Sarrebruck, qui s'amusait à rapporter de Paris en cadeau des robes identiques à toutes ses maîtresses, pour jouir de leur étonnement et de leur fureur, lorsqu'il les voyait arriver à l'Office divin, le dimanche suivant, semblablement costumées.

CHARLES - EUGÈNE DE WURTEMBERG

Ce ne sont que d'amusantes anecdotes. Parce que Charles-Joseph d'Erthal, Electeur de Mayence, n'apparaissait dans sa loge qu'entouré de femmes, parce que Max-Frédéric de Kœnigseck avouait les préférer à son bréviaire, il n'en faudrait point conclure que tous ces prélats, pourtant bien mal préparés religieusement, eussent des mœurs corrompues. Il en était de fort attachés à leurs devoirs.

Il ne faudrait pas croire surtout que même les débauchés se soient désintéressés de leur rôle de souverains. Qu'ils aient été fort inconséquents en ne comprenant point que leurs dépenses excessives allaient à ruiner leurs Etats, il se peut. Mais leurs intentions, et souvent plus que leurs intentions, étaient excellentes. C'était le siècle des lumières, de l'« Aufklärung », et jamais il n'y a eu plus de princes « philosophes », imbus des maximes humaines du despotisme éclairé. Charles-Théodore, Electeur Palatin, est en correspondance continuelle avec Voltaire,

fonde des manufactures, plante des mûriers pour introduire dans ses Etats l'industrie de la soie, entretient un troupeau de chèvres angoras. Christian IV de Deux-Ponts, au cours de ses voyages à Paris, fréquente, sans les aimer beaucoup, chez les Encyclopédistes. Charles-Frédéric de Bade, économe et bon ménager du bien de ses sujets, abolit la torture et la peine de mort, se passionne pour les idées des physiocrates. Caroline de Hesse-Darmstadt, la Grande landgrave, fait l'admiration de Frédéric II. Après avoir vendu ses sujets comme soldats, Charles-Eugène de Wurtemberg, dans la seconde partie de son règne, multiplie les institutions utiles et fonde la fameuse école, la « Karlsschule », d'où sortira Schiller. L'Electeur de Mayence, Joseph Breitbach de Düresheim, est la tolérance en personne. Le baron de Riesbeck, ou plutôt l'aventurier qui se cache sous ce nom, s'étonne qu'un prêtre, dans ses sermons, puisse en appeler à Voltaire, et que Bayle et Helvetius soient, sous ce règne, entre les mains des étudiants en logique. Jean-Philippe de Walderdorf, évêque de Trèves, a pour maximes : « Vivre et laisser vivre » et « Tout comprendre, c'est tout pardonner ». Certainement le Palatinat est mal administré, mais au moins, dans les Etats ecclésiastiques, le paysan est infiniment moins accablé d'impôts par des princes dissipateurs, que ses voisins d'Alsace, sujets du Roi de France. « Sous la crosse, il fait bon vivre », disait-on familièrement.

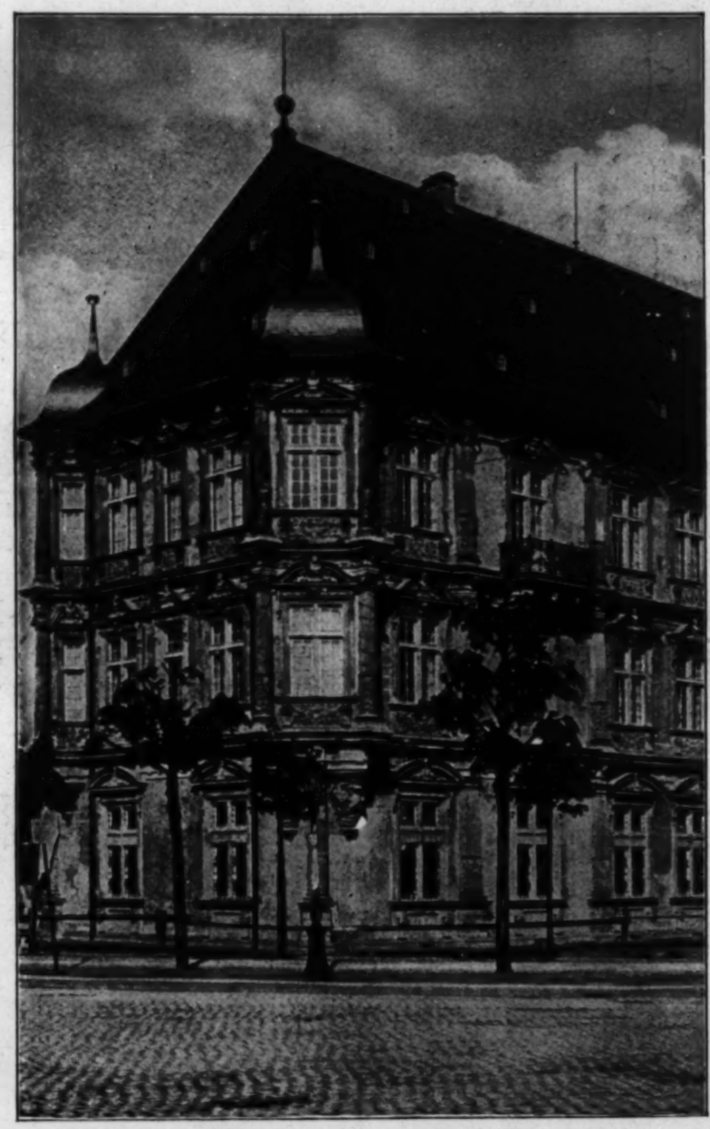
MAYENCE — RELÈVE DE LA GARDE PRUSSIENNE AU MÜNSTERTOR PAR LA GARDE AUTRICHIENNE

On ne saurait celer pourtant que les constructions immenses de ces princes n'aient singulièrement excédé leurs moyens et largement contribué à mettre leurs finances dans l'état désespéré où elles se trouvaient vers la fin du siècle. L'une des principales raisons de la « conversion » de Charles-Eugène de Wurtemberg, c'est qu'il était réduit aux abois. Lorsque l'Electeur Palatin devint, par voie successorale, souverain de Bavière, sa situation ne valait guère mieux. Celui qui a trouvé le plus joli raccourci pour exprimer cette fâcheuse situation, c'est le chargé d'affaires français près l'Electeur de Trèves, le comte de Moustier. Après avoir exposé la nécessité où se trouvera ce prince, de réduire ses projets primitifs : « L'Electeur de Trèves, ajoute-t-il, qui est un très haut, n'est pas un très puissant seigneur ». Et, comme un piteux écho, l'Electeur de Cologne répond : « Ma passion pour bâtir est toujours égale, mais les moyens me manquent pour la satisfaire». Dans la correspondance de ce dernier on suit pas à pas le progrès de ses difficultés financières. Pourtant l'Electeur était relativement raisonnable. Dès l'origine il savait bien que ses bâtiments devaient cadrer à ses moyens, qui n'étaient rien auprès de ceux de Sa Majesté Très Chrétienne. Il a renoncé à abattre son palais de Bonn, s'est refusé à commander des pièces d'argenterie au fameux Ballin, parce que « les façons, chez lui, excèdent souvent le prix de la matière ». N'empêche que Hauberat, qui dirige les travaux sur place, luttera huit mois pour obtenir la lettre de change que Robert de Cotte, à Paris, attend pour payer les ouvriers qui ont exécuté les commandes faites par l'Electeur. A vrai dire l'architecte parisien, justement méfiant, avait pris ses sûretés en retenant partie des objets à livrer. Il faut ajouter qu'auparavant l'Electeur avait eu une idée dont l'ingéniosité lui voilait peut-être l'honnêteté relative. Il suggérait à Robert de Cotte de faire mettre au compte du

Roi de France « ces petits ouvrages, qui ne seraient que des bagatelles pour un aussi grand Roi », puisqu'aussi bien c'était au service du prédécesseur de ce Roi qu'il avait si fort dérangé ses finances. Robert de Cotte fit la sourde oreille, probablement parce qu'on lui en donna consigne....

Dans cette esquisse trop sommaire de la vie des cours rhénanes, où se disputent les lumières et les ombres, il a été longtemps de mode, parmi les historiens allemands, d'insister sur les ombres. Outre qu'on a reproché à ces princes leurs dépenses excessives, on leur a fait grief d'avoir implanté en Allemagne une civilisation étrangère. Comme si, avec les éléments qu'offrait au début du XVIIIe siècle l'Allemagne épuisée, il eût été possible de s'en tirer autrement! L'Italie ou la France, tel était grossièrement le dilemme. Avec plus de justice, on s'aperçoit maintenant que ce dénigrement total était absurde. On a dépensé beaucoup. Soit. On a réalisé aussi. Les magnifiques ou charmants châteaux qui demeurent, prouvent que l'on ne se bornait pas à dilapider sottement l'argent des sujets. Quel est le Français d'aujourd'hui qui, *sincèrement*, regrette les millions engloutis à Versailles? Qui ne leur préfère cette expression sublime d'un grand règne ? De même le peuple du Palatinat conserva longtemps la mémoire du grand dissipateur Charles-Théodore. De même les sujets de l'Electeur de Cologne, qui avaient vu l'économe Max-Frédéric de Kœnigseck succéder au magnifique Clément-Auguste de Bavière, disaient, dans une phrase qu'il faut bien rapporter en allemand, à cause de la rime : « *Bei Clemens August trug man blau und weiss, da lebte man wie im Paradeis, bei Max Friedrich trug man schwarz und rot, da litt man Hunger und schwere Not* » (1), réservant toute leur indulgence pour le dépensier.

Et si l'on va plus avant, si l'on pénètre dans un domaine plus insaisissable, on vérifie que ces petites cours, où l'on ne parlait que le français, ont créé, pour parler comme nos voisins, des valeurs « culturelles », qui n'ont point de prix. C'est de la chapelle de Bonn, où son père était musicien, qu'est sorti Beethoven, et c'est à une cour du même genre — loin du Rhin, mais formée autant aux mœurs françaises — que s'est mûri et policé le génie d'un Gœthe.

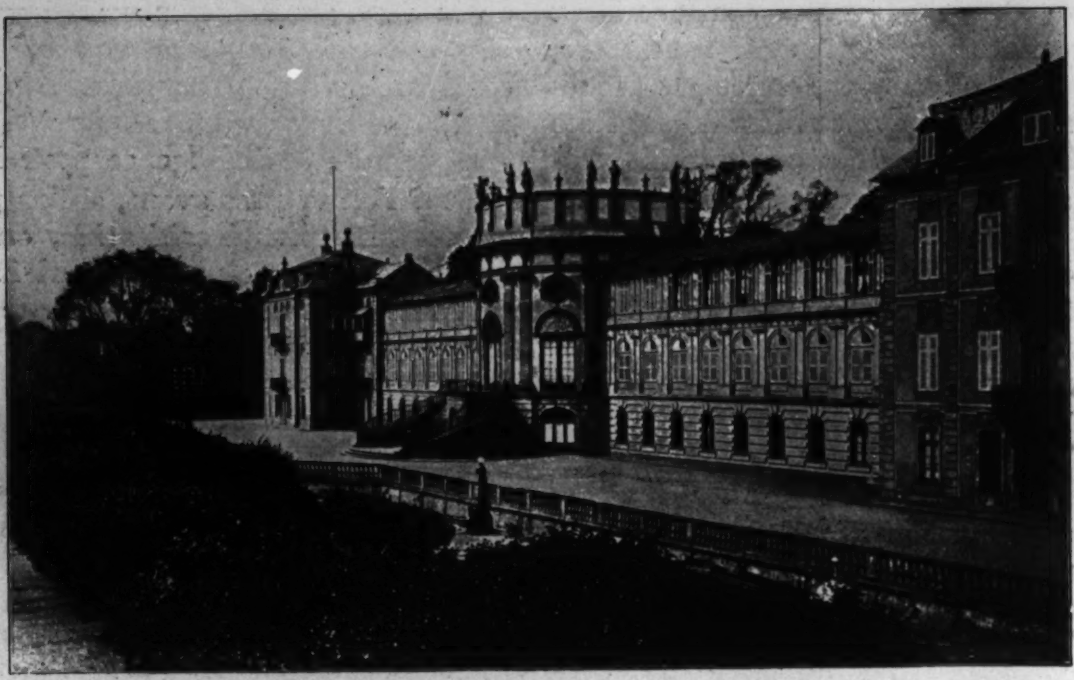


MAYENCE — ANCIEN CHATEAU DE L'ELECTEUR

Rien ne serait si faux que d'imaginer, dans les pays rhénans, un triomphe sans lutte de l'art français. Tout au contraire le début du siècle est sous le signe de deux autres influences: l'italienne et l'autrichienne, mais l'autrichienne n'est qu'une influence italienne transformée d'abord par les Autrichiens proprement dits, puis par une école allemande dont le siège se trouve à la fois en Franconie et sur le Rhin....

Dans les Etats laïcs, les Italiens l'emportent.... Au nord, dans l'Electorat de Cologne, c'est encore l'Italien Zuccali qui fournit les plans de reconstruction du Palais de Bonn, et en fait exécuter les travaux par l'Italien Riva.

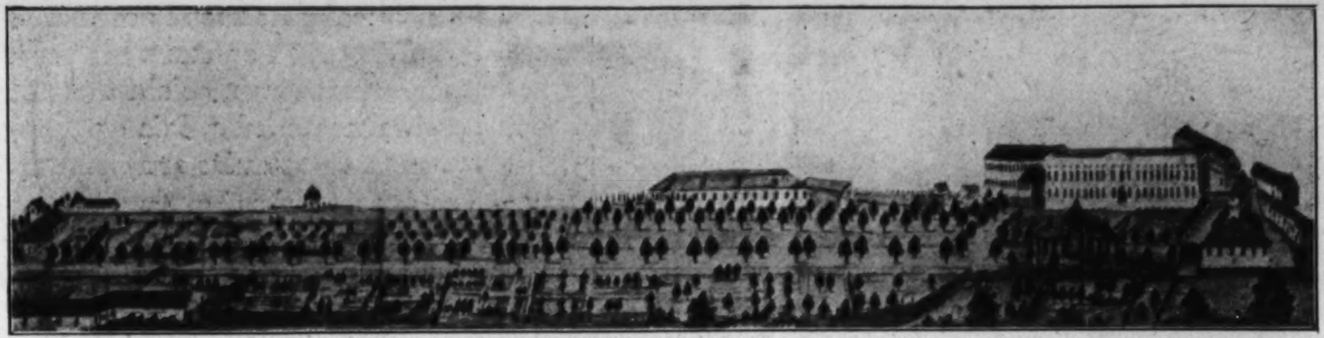
(1) Sous Clément-Auguste on portait le bleu et le blanc (allusion aux couleurs de Bavière), et l'on vivait comme au Paradis; sous Max-Frédéric on portait le noir et le rouge (allusion aux couleurs des Kœnigseck) et l'on souffrait la faim et la dure misère.



CHATEAU DE LA GRANDE DUCHESSE DE LUXEMBOURG A BIEBRICH

Mais le centre d'art le plus intéressant, celui d'où sortiront tous les architectes capables de balancer, pour un temps du moins, l'influence des architectes français, est formé par les principautés ecclésiastiques de Mayence, Trèves et Spire. L'existence en est due à une seule famille, celle des Schoenborn, originaire d'Autriche. Vers 1720 ils arrivent à monopoliser les plus grands et les plus riches territoires d'Eglise en Allemagne. Lothaire-François, l'oncle, est Electeur de Mayence. Des neveux, l'un, Damien Hugo, est évêque de Spire, un autre, François-Georges, occupe en 1729 le siège de Trèves. Ils s'étendent bien en dehors de la région rhénane, en pleine Franconie, par l'évêché de Bamberg, que Lothaire-François cumule avec Mayence, par l'évêché de Wurtzbourg, occupé successivement par Jean-Philippe François et Frédéric-Charles, qui a commencé par être vice-chancelier d'Empire et assurer ainsi les relations de sa famille avec les grands architectes autrichiens : Fischer d'Erlach et Hildebrandt. Tous ces Schœnborn, très unis entre eux, sont de magnifiques seigneurs. Tous sont atteints du « Bauwurmb » — nous dirions : « la tarentule de la bâtisse ». Que l'un d'eux projette un palais, et c'est une affaire de famille. On discute le plan, l'architecte. A un Schœnborn, on ne demande pas un blanc-seing. Il voit tout dans le détail, se relève la nuit pour étudier un dessin. Dans toute l'acception d'un terme qui nous manque en français, ces prélats méritent le nom de « Bauherr » (maître du bâtiment) dont on se sert en Allemagne pour désigner celui qui ordonne une construction. Leur correspondance est pleine de considérations techniques. Le plus passionné de tous est Lothaire-François qui a établi à Mayence, son séjour, une Commission des Bâtiments, à la fois pour ses possessions rhénanes et pour son territoire de Bamberg. Autour de lui tout le monde s'occupe d'architecture. D'abord les professionnels : son bras droit, le général Maximilien de Welsch (pour lui donner le grade qu'il eut à la fin de sa vie), ce grand constructeur qu'a découvert et mis à son rang M. Lohmeyer, le baron Anselme-François de Ritter de Gruensteyn, un seigneur qui, à vingt-neuf ans, est déjà inspecteur et directeur des Bâtiments à l'Electorat de Mayence. D'autres courtisans paraissent surtout des donneurs d'idées, comme le baron d'Empire Philippe-Christophe d'Erthal. Mais leur influence sur l'évolution des idées à l'égard de l'architecture française sera souvent capitale.

Le moindre dédain pour les architectes rhéno-franconiens, pour un Welsch, pour un Neumann, serait déplacé. Ce sont de très grands artistes baroques, et les œuvres majestueuses qu'ils ont laissées parlent pour eux. On ne manque point cependant au respect qui leur est dû en signalant certaines de leurs insuffisances, car ces insuffisances n'ont pas été sans contribuer



CHATEAU DUCAL DE DEUX-PONTS AVEC PARC

à la désaffection pour l'art qu'ils représentaient et au triomphe de la France. Aussi bien les reconnaissent-ils eux-mêmes : on ne voit chez eux nulle hostilité contre les idées ultramontaines, et les deux que j'ai nommés, les plus grands, n'ont pas hésité — sans renier leur propre esprit — à se mettre à l'école de nos architectes.

Général de Welsch, colonel Neumann, général Schlaun, sans doute il ne faut pas attribuer trop d'importance à ces grades : il s'agit d'une tradition des Etats rhénans. Même parmi les Français, nous verrons un colonel « de La Guêpière », un « colonel » Salins de Montfort, un « capitaine » de Froimont. Et plusieurs de ces officiers allemands, surtout dans la seconde partie du siècle, auraient été fort embarrassés d'un commandement effectif. Néanmoins ce signe ne doit pas être négligé. Il marque d'abord que certains artistes rhénans avaient reçu plutôt une formation d'architecture militaire. De fait l'une des œuvres principales de Welsch, celle qui fonda une partie de sa réputation, fut la fortification de Mayence. Si l'on suit, d'autre part, le *curriculum vitae* de Neumann, on constate que son titre de major n'était pas un vain ornement, qu'en 1712 il était entré comme simple soldat dans l'artillerie franconienne, et qu'il avait sans doute pris part à la guerre contre les Turcs. Quoi d'étonnant à ce que ces guerriers aient ignoré certaines roueries de l'architecture civile? Ils montrent un puissant génie à équilibrer des masses, ils ont le sens du grandiose, le lyrisme de la pierre qui caractérise tous les artistes baroques, ils construisent solidement et d'une manière techniquement irréprochable. Mais bien des finesses du métier leur échappent. On a pu démontrer que Neumann était fort médiocre dessinateur, or ce n'est pas une bonne condition pour soigner un édifice. Les profils de mouluration de ces artistes sont en général grossiers. Contrairement aux Français, qui voient peut-être trop en dessin sur une surface, ils ne voient qu'en volume. Puis leurs plans manquent de raffinement, spécialement dans la distribution....

CHRISTIAN IV DE PALATINAT-DEUX-PONTS

Au début du siècle l'architecture française est, dans l'ensemble, sous le signe d'Hardouin Mansard, dont le génie puissant, malgré la malveillance d'un Saint-Simon, domine en réalité la fin du règne de Louis XIV. Les deux maîtres de l'âge suivant : Robert de Cotte et Germain Boffrand, sont l'un son beau-frère, l'autre son élève. Mais, réduits par la cessation des grands travaux, à l'accomplissement de moindres tâches, ils ont cherché leur voie dans l'amélioration des dedans. « Ce qui caractérise principalement l'accroissement que l'architecture a reçue sous le règne de Louis XV, écrit le savant architecte Pierre Patte, c'est l'art de la distribution des bâtiments». Aux anciennes enfilades succèdent les plans

COLOGNE — CHATEAU DE BRUHL

beaucoup de tact l'occasion de lui offrir, s'il ne veut pas prendre en mauvaise part ce cadeau, cinq ou six ducats à l'effigie du Prince, à seule fin d'avoir son portrait. Robert de Cotte se récrie qu'il ne le veut pas voler. Bref, c'est un assaut de politesses....

Dans la seconde partie du siècle, les futures architectes trouvent à Paris une institution dont on n'exagérera jamais l'importance pour l'expansion de notre influence à l'étranger : l'école de Jacques-François Blondel, rue de la Harpe...

où la commodité de l'occupant est d'abord recherchée. Les escaliers dérobés, les dégagements, les cabinets se multiplient. Le maître du logis peut se rendre dans sa chambre sans avoir à passer par toute une série de pièces qui la commandent. Or cette découverte séduit aussitôt les princes allemands. Une singulière fortune a conservé le spectacle vivant des relations qu'entretinrent avec un architecte allemand les deux maîtres français de la Régence. Il s'agit des lettres que Balthasar Neumann écrivait, pendant son voyage d'études en France, en 1723, à Jean-Philippe-François de Schoenborn, le Prince-évêque de Wurtzbourg.

Neumann partit donc en 1723, nanti de recommandations : Erthal, qui connaissait Boffrand, l'introduisit auprès de cet artiste, et Zocha, autre seigneur allemand, qui avait été, probablement, élève de Robert de Cotte, l'adressait à son maître. Neumann resta un peu plus de deux mois à Paris. Deux mois bien remplis. Il lui fallait s'enquérir de stuccateurs, rechercher des marbres, acheter des meubles, commander un carrosse. Son temps était surtout rempli par les conférences avec Robert de Cotte et Boffrand. Comme il craignait leur jalousie mutuelle, il les consulta l'un après l'autre. C'est surtout Robert de Cotte qui paraît dans ses lettres, et fort à son avantage. Grand seigneur et appliqué, libéral dans ses vues, il accueille admirablement le jeune Allemand, et lui propose toute une série d'améliorations aux plans qui lui sont soumis, en protestant que le Prince-évêque pourra utiliser peu ou prou ses conseils. Tout cela avec infiniment de bonne grâce, de désintéressement. Sur le point de prendre congé, comme Robert de Cotte l'interroge sur son maître, Neumann saisit avec

On peut dire que presque tout ce qui a travaillé en Allemagne depuis 1750 — Français ou Allemands — a passé par ses mains. Blondel avait remarquablement compris son temps, avide à la fois d'un enseignement philosophique et technique ; il est en quelque sorte l'Encyclopédiste de l'Architecture. Il avait également compris l'importance de l'Europe comme dé-

INTÉRIEUR DU CHATEAU DE BRUHL

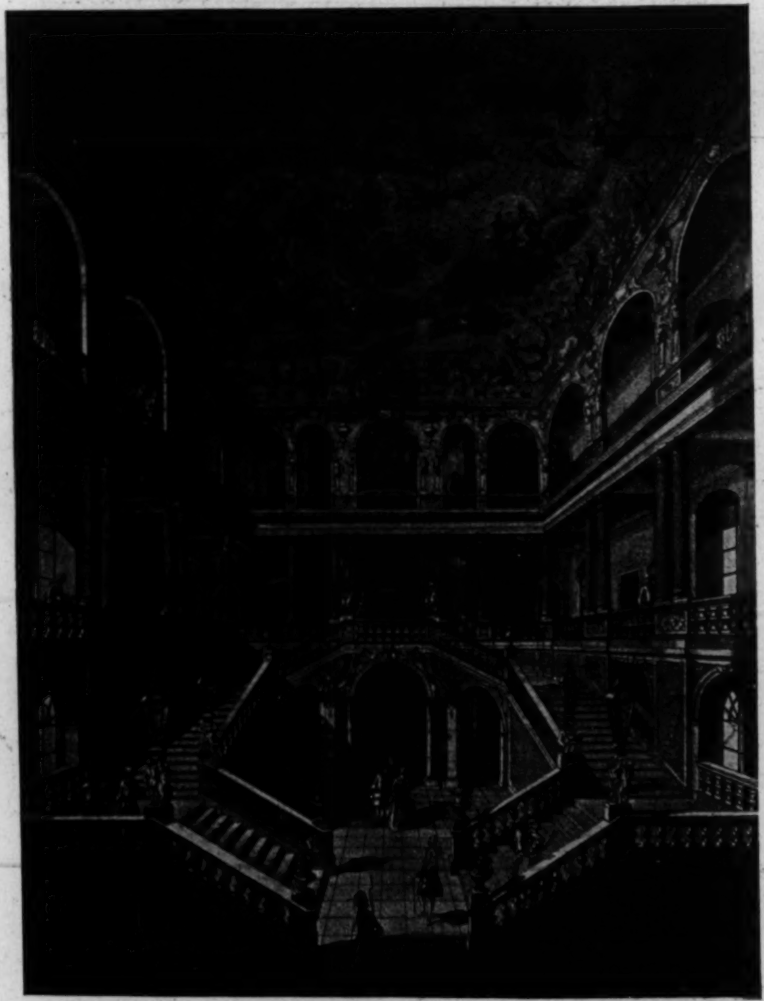
bouché pour l'art français : dans les notices qu'il donne au *Mercure de France*, il ne manque point de faire ressortir que plusieurs de ses élèves sont au service des princes étrangers....

L'Académie d'architecture, du moins avant que Blondel y devint professeur, est fort loin d'avoir joué un aussi grand rôle. Organe avant tout consultatif, elle avait cependant un enseignement, mais peu organisé et rare. Dans un de ses discours Blondel explique que les leçons d'architecture s'y donnaient seulement une fois par semaine. Pourtant un des architectes français qui s'acquirent le plus grand renom en Allemagne, Nicolas de Pigage, en fut l'élève. Mais l'Académie prenait sa revanche par ses consultations. Nous verrons les princes et les architectes étrangers lui soumettre des plans et des projets, solliciter son avis sur un différend. Nous verrons même l'Electeur de Trèves lui demander un architecte. Puis, en 1760, par l'institution des correspondants, dont furent Pigage et La Guêpière, elle assurait un lien entre les architectes français et étrangers travaillant à l'extérieur, et ceux de la capitale. Enfin et surtout elle était gardienne jalouse et assez intolérante de la doctrine....

COBLENCE — CHATEAU DE SCHŒNBORNLUST

Or, pour l'étranger, les différences de styles disparaissent devant l'opposition fondamentale, qui est celle de l'art français à l'art italien, ou à son succédané, l'art autrichien. Le rococo, qui nous semble le summum de l'irrégularité, de la fantaisie, est encore, pour un Allemand, une réaction contre le débridement de l'art baroque, au point qu'il est certains écrivains allemands qui ne connaissent que deux mots : « baroque », pour désigner tout ce qui est d'influence italienne, « rococo », pour désigner tout ce qui est d'influence française dans le siècle.

Or si nous consentons à nous soumettre à cet effort de déracinement intellectuel, il nous faut convenir que c'est l'historien allemand qui a raison. La grande caractéristique essentielle de l'art français, à la fin du dix-septième siècle et au dix-huitième, c'est d'avoir rejeté l'art baroque. On ne se trompe pas en considérant comme une grande date historique le voyage manqué du Cavalier Bernin en France. Avec Perrault triomphe la doctrine française fondée sur le respect sévère des proportions immuables, empruntées aux Ordres. Et cette doctrine présente une remarquable homogénéité, une remarquable continuité....



INTÉRIEUR DU CHATEAU DE SCHŒNBORNLUST

L'art français, dans sa totalité, apparaissait comme un art de sévérité et de netteté dans les proportions, de discrétion dans l'usage de l'ornement. «Si léger que soit le goût français

dans l'architecture, écrit le Directeur des Bâtiments de la ville de Mayence, Frantz Lingier, dans un curieux projet d'ordonnance en 1781, il n'en reste pas moins retenu par la considération des règles auxquelles il se lie irrévocablement, et qu'il ne franchit ni dans la distribution intérieure, ni dans l'éclat extérieur des ornements ». Et un mot de Lothaire-François de Schœnborn, dans une lettre qu'il adresse en 1723 à son neveu de Wurtzbourg, résume mieux encore ce jugement : « Les Français, dit-il, rejettent tous les colifichets et en restent à une architecture simple ».

Deux grandes méthodes caractérisent la pénétration de l'architecture française dans les pays rhénans, et, bien que l'on ne puisse, en ces matières, faire une division rigoureuse dans le temps, prévalent successivement dans la première et dans la seconde moitié du siècle. Tantôt un architecte parisien célèbre, Robert de Cotte ou Boffrand, fournit des plans sans quitter Paris. Quelquefois il fait diriger les travaux par un architecte indigène au service des princes du pays. Il arrive alors fréquemment que ses projets subissent de notables transformations. Parfois, aussi, pour assurer une exécution conforme à ses idées, il envoie sur place un de ses élèves comme conducteur. Ainsi Robert de Cotte fournira successivement à l'Electeur de Cologne Benoît de Fortier et Hauberat. Tantôt les architectes s'expatrient, et, soit qu'ils trouvent un séjour définitif en Allemagne, comme Pigage, soit que, comme La Guêpière ou d'Ixnard, ils finissent par revenir en France, ils consacrent aux Cours rhénanes de longues années de leur vie. Peut-être ces exilés volontaires sont-ils les plus intéressants, d'abord, parce qu'à pied d'œuvre, placés devant des problèmes nouveaux, ils déploient une originalité plus séduisante, ensuite parce qu'ils entraînent avec eux plus d'artistes ou artisans, au point que c'est parfois toute une petite colonie française qui part avec eux.

B E R N I N I

D'où viennent-ils, ces architectes qui transplantent sur les bords du Rhin les rejetons du plus pur style français, Louis-Remy de La Fosse, Guillaume d'Hauberat, Nicolas de Pigage, Jean Clément de Froimont, Louis Philippe de la Guêpière, Antoine Salins de Montfort, La Frise du Parquet : voilà de bien beaux noms, même le dernier, qui sent son opéra-comique. Est-ce que l'armorial français s'est donné rendez-vous dans les cours rhénanes, tandis que les architectes roturiers sont restés en France ? Il ne faut pas prendre trop au sérieux cette profusion de particules. Nicolas Pigage fut anobli grâce à l'Electeur Palatin, Hauberat aussi — peut-être. Mais Louis Rémy de la Fosse, qui s'appelait Le Rouge, s'anoblit probablement lui-même. Salins de Montfort s'appelait Salins, et d'Ixnard, Ixnard. « Obligé de vivre dans un pays où les titres nobiliaires étaient fort estimés, et où le talent pouvait fort bien ne pas être une recommandation suffisante à la considération publique, écrit plaisamment le biographe du dernier, il crut prudent de cacher avec soin son origine plus que modeste, de se donner pour un gentilhomme, et de se faire appeler Michel d'Ixnard. C'est une faiblesse, si l'on veut, mais elle ne peut être attribuée à une sotte vanité. On rapporte qu'ayant eu à recommander à un prince allemand un de ses compatriotes, il le pria instamment de ne pas le faire connaître pour le fils d'une famille pauvre et de ne pas dire qu'il était marié, de crainte qu'on ne cessât de l'employer, « attendu, ajouta-t-il, qu'on n'aime pas ici les étrangers qui exportent l'argent qu'ils gagnent ».

En réalité, même au point de vue technique, qui a surtout de l'importance, les origines étaient fort diverses. Auprès d'architectes ayant une formation très complète et même très académique, comme le remarquable trio :

Pigage, La Guêpière et Mangin, on trouva des constructeurs partis probablement d'assez bas. Ixnard était du nombre : il ne sut jamais faire un devis convenable, mais il y suppléait au moins par une sorte de génie personnel. Froimont, à en juger par ses œuvres, ne devait pas avoir fait des études fort étendues. Il y eut même probablement des aventuriers, car tout ce qui était Français trouvait dans ces cours un accès fort facile. En était-ce un, ou au moins un hâbleur, le Chevalier de Maroles, qui se vantait d'importants travaux dans les cours rhénanes et dont on n'a trouvé le nom dans aucun document ? Mais, dans l'ensemble, ces représentants de l'art français sont dignes de leur pays. Il suffit de voir le ton de familiarité sur lequel la margrave de Bade écrit à La Guêpière, après son retour en France, pour être assuré qu'il a à faire à un homme de bonne compagnie.

Ce dix-huitième siècle, on pourrait véritablement l'appeler les années d'apprentissage de l'Allemagne.

Pierre du COLOMBIER.

FRANZ I. UND DAS «COLLÈGE DE FRANCE»

Als Franz I. den Thron bestieg, hatten die Kriege Frankreichs mit Italien das Königreich seit etwa zwanzig Jahren mit einer höheren Zivilisation in Berührung gebracht, die den geistigen und künstlerischen Anforderungen in allererster Linie gerecht zu werden bestrebt war. Jenseits der Alpen suchte die Elite mit Begeisterung (Petrarka und Boccaccio hatten schon im 14. Jahrhundert den Weg gewiesen) nicht bloss, sich ganz in das Studium der Antike zu vertiefen, sondern sie wollte ihr eigenes Zeitalter vergessen um geistige Zeitgenossen der Griechen und Römer zu werden. Gelehrte gingen auf die Suche nach Manuskripten, veröffentlichten die aufgefundenen Handschriften mit lehrreichen Kommentaren, manche bemühten sich sogar in der Sprache Ciceros zu schreiben und Gedichte im Sinne Vergils zu verfassen; denn diese italienische Elite war sich bewusst, dass das Studium antiker Werke und Verfasser, das in sich Aufnehmen ihrer « substantificque moëlle » (wie sich Rabelais ausdrückt), dieses Nachbilden ihrer Formvollendung, sie selber adelte und die Würde des Menschen erhöhte. Der Humanismus blühte sowohl an den Höfen als in den Hochschulen. Solcher Glanz blendete die französische Aristokratie, wenn sie gewappnet in die lombardische Ebene hinabstieg. Begierig versuchte sie sich dem Leben des italienischen Adels anzupassen, dessen Spuren folgend, die Antike zu entdecken und zu studieren. Soll man aber annehmen, dass diese Kenntnis der Antike, die, das italienische Territorium überschreitend, sich in Spanien, Deutschland, den Niederlanden, sogar in England verbreitet hatte, an Frankreich vorbeigegangen sei ? Wenn schon — so muss man doch feststellen, dass um 1515 herum die humanistische Bewegung in Frankreich bereits bekannt war. Schon lange bevor die Vasallen Karls VIII. die italienische Kultur entdeckt hatten, lehrte man Hebräisch und Griechisch in Paris und die humanistischen Studien hatten sich schon neben der althergebrachten Logik einen kleinen Platz erobert. Guillaume Fichet, Robert Gaguin und einige andere Latinisten hatten diese Disziplin stark gefördert. Die Einnahme Constantinopels durch Mahomet II. hatte über Italien nach Frankreich einige Lehrer verschlagen, einen Georg Hermonymus von Sparta z. B. und Jean Lascaris, die das Studium der griechischen Sprache einführten, das sich besonders unter dem Einflusse von François Tisard und des Italieners Jérôme Aléander am Anfang des 13. Jahrhunderts beträchtlich entwickeln sollte. Schon im Jahre 1500 hatten die *Adages* des Erasmus den Gebildeten des Königreichs die Blüten der antiken Weisheit übermittelt. Kurz darauf hielt Lefèvre d'Etaples im Collège de Coqueret eine Vorlesung über griechische Grammatik, 1512 gab er die Briefe des Paulus mit lateinischem Kommentar heraus.

Der neue Geist sollte jedoch noch mancherlei Anfechtungen ausgesetzt sein. Er hatte sich wohl in die Pariser Hochschule eingeschlichen,

aber er hatte nur unbedeutende Stellungen inne, und voraussichtlich sollte er noch lange nicht die Festung erobern. Die Sorbonne konnte es nicht zulassen, dass die griechische Sprache, die Sprache der Häresie, sich in ihren Gebieten ausbreite, noch viel weniger die hebräische Sprache, die Sprache der Mörder Jesu aufnehmen. Sogar das Lateinische durfte der erbärmlichen Rolle, die ihm die Scholastik zugewiesen hatte, nicht absagen. Denn das Lateinische der Pariser Hochschule war nicht das Lateinische Ciceros oder Vergils, oder Augustins und der Kirchenväter; es war ein verschrobenes Latein, ein wertloses Werkzeug eitler und oft lächerlicher Diskussionen zu der die hehre Theologie herabgesunken war. Den Studenten galt es noch als eine Ehre, vor grauen Prüfungslehrern in «Baroco» oder « Baralipton » herumzustreiten, stundenlang, bis zur völligen Erschöpfung, über seltsame Probleme wie z. B darüber, warum der Sündenfall wegen eines Apfels und nicht wegen einer Birne zustande kam ; es waren dies Turniere aus denen Richter und Kämpfer — wie sich Michelet mit belustigtem Grauen ausdrückt — « voller Bewunderung für ihre eigenen Leistungen, aufgebläht, leer und beinahe blödsinnig » entkamen. Die Sorbonne wollte in ihrer Hartnäckigkeit nur die Scholastik gelten lassen, die man jedoch nicht verachten soll (hat sie nicht der modernen Philosophie einen Wortschatz an wunderbar präzisen Abstrakten und die vollständig ausgebaute Kunst des formalen Urteils vermacht ?) die sich aber überlebt hatte. Von der Flut der Entdeckungen — der Buchdruckerkunst, überseeischer Länder, der Antike, — überschwemmt, versteifte die Sorbonne in hochmütiger Starre. Die Magisters Thubal, Holophernes und Gobelin Budde verblieben bei der Auslegung « Donats, le Facets, Théodolets und Alanus in Parabolis, de modis significandi, Hugutios, Hebrards Greasmus, des Doctrinal, des Quid est und einiger anderer aus demselben Mehle gebacken » (Rabelais, Gargantua XIV). Magister Janotus de Bragmardo fuhr fort, sich räuspernd und spuckend die bunten Kaskaden der Syllogismen spielen zu lassen. Wenn man der Satire Rabelais' glauben soll, so war diese Lehrschule, die im 13. und 14. Jahrhundert der geistige Mittelpunkt der Welt und, da sie nur der fernen Autorität des Papstes unterworfen war, ein Staat im Staate gewesen, nunmehr erschreckend rückständig geworden.

KÖNIG FRANZ I.

Franz I. gebührt die Ehre, die notwendig gewordene Einführung des Humanismus in beträchtlichem Masse, scheint es, beschleunigt zu haben. Obwohl er Romane und Gedichte liebte (er selber reimte gelegentlich), war er sehr wenig gebildet. Von Latein hatte er kaum eine Ahnung. Aber da er sehr klug und wissbegierig war, verstand er es, aus den Gesprächen die er mit Gelehrten führte, den höchsten Nutzen zu ziehen. Ausserdem war er davon überzeugt, dass der Herrscher einer grossen und glorreichen Nation die Pflicht habe, Wissenschaft und Kunst zu beschützen ; — so dachten die kleinen italienischen Fürsten, und Franz I. folgte auch hierin ihrem Beispiel. Und zwar hielt er es für eine Ehrensache, dass sein Land, das mächtigste im Kriege und auf dem Gebiete der Diplomatie, Italien auch die geistige Vorherrschaft entreisse.

Im Jahre 1515 eröffnete der Papst (Leo X) in Rom ein griechisches Collège. Er, der König von Frankreich wollte ihn übertrumpfen ; er wollte in Paris einen Palast errichten, in dessen Hallen eine Elite von zahlreichen Gelehrten die neuen Wissenschaften derartig glänzend

lehren würde, dass die hervorragendsten Männer aller Länder seiner Hauptstadt zuströmen würden. Die Humanisten, die ihn umgaben, verstanden es, seinen Eifer anzufachen.

Aber an wen sollte er sich wenden, um dieses Institut, durch welches Frankreich geistig alle anderen Nationen überstrahlen sollte, zu organisieren und zu leiten? Keinen besseren konnte man sich wünschen als den König der Humanisten, Erasmus, der bestimmt ein so ruhmreiches Anerbieten gerne annehmen würde. Budé machte ihm den Vorschlag, im Namen des Königs und drang mit Wärme in ihn. Aber Erasmus, der ein Weiser war, zog das Bewährte dem Neuen, Ungewissen vor. Er hatte ja auch in Paris studiert und ahnte, dass sich die Sorbonne mit letzter Energie wehren würde. Wohl liebte er den Kampf, aber bloss zu seinem eigenen Nutzen und die Feder in der Hand, und ausserdem war er gar nicht sicher, dass der Humanismus sobald den Sieg davontragen würde. Obwohl man ihn mit allen Mitteln zu locken versuchte, gab er nicht nach; er verzichtete auf die glänzenden Aussichten, die ihm Franz I. und Budé gaben, und diese merkten bald, dass Erasmus ihnen entging. Einige Monate waren infolge dieser Verhandlungen verloren gegangen.

DAS «COLLÈGE DE FRANCE» IN PARIS

Da erinnerte sich der König, dass Jean Lascaris mit Erfolg in Paris gelehrt hatte und in Venedig mit viel Treue und Ehrwürdigkeit seinen Vorgänger und Vetter Ludwig XII. vertreten hatte; er wandte sich denn an ihn. Lascaris, abenteuerlustiger als Erasmus, und der in Rom im Dienste des Papstes stand, eilte herbei.

Aber gerade um die Zeit erlaubte die Politik nicht, dass für geistige Angelegenheiten auch nur ein Heller ausgegeben werde. Franz I. machte Karl von Oesterreich die Kaiserkrone streitig. Lascaris musste auf günstigere Umstände warten und verbrachte seine Zeit nun damit, die königliche Bibliothek, die von Blois nach Fontainebleau geschafft worden war und nun den Gelehrten zur Verfügung gestellt wurde, zu organisieren.

Im Jahre 1520 wurde er mit einem Auftrage betraut, der weit weniger bedeutend und glänzend war als derjenige, um dessentwillen er nach Paris geeilt war, der diesem aber ziemlich gleichkam. Es galt, den Wanderstab wieder in die Hand zu nehmen und die Berge zu überschreiten um in in Mailand, das nach dem Siege von Marignan in französische Hände übergegangen war, ein Collège zu eröffnen, wo junge Griechen herangebildet werden sollten, um danach selber Gelehrte bilden zu können.

Leider blieben dem Humanismus andere Enttäuschungen nicht erspart. Dem Collège zu Milan ward nur eine kurze Lebensdauer beschert. Schon im zweiten Jahre fehlte das Geld. Lascaris harrte aus, kämpfte — aber als auch sein eigener Beutel sich geleert hatte, schloss er die Anstalt. Frankreich machte schwere Jahre durch. Nach den Niederlagen von Lautrec und Bonnivet in Italien, drangen die kaiserlichen Söldner in die Provence ein und belagerten Marseille, wurden aber zurückgedrängt. Der König von Frankreich folgte ihnen nach mit allen Streitkräften über die er noch verfügte bis hinunter nach Italien, da er sich einbildete, durch seine persönliche Anwesenheit und seinen Mut die Ordnung wieder herstellen zu können. Aber er wurde bald eines anderen belehrt, am 24. Febr. in Pavia.

In den vier darauffolgenden Jahren konnte gar nichts für den Humanismus unternommen werden. Nach seiner langen Gefangenschaft in Spanien versuchte Franz I. noch einmal mit den Waffen zu triumphieren, aber umsonst. Endlich gab der Friedensschluss von Cambrai 1529 den Humanisten erneute Hoffnung, dass der König ihren geliebten Studien seine gnädige Aufmerksamkeit wieder zuwenden würde.

Im selben Jahre gab Guillaume Budé seine « Commentarii linguae graecae » heraus. Im Vorwort dieses bedeutenden Werkes erinnerte der

grosse Gelehrte, der in der Geschichte der französischen Kultur stets zusammen mit Franz I. genannt zu werden verdient, ehrerbietig aber energisch seinen König an die Versprechungen, die er seinerzeit den Humanisten gemacht hatte und drängte ihn, zu handeln. Der König liess sich erschüttern und beschloss, seine Versprechungen, soweit es ihm die Umstände erlaubten, zu halten. Dies klang recht bescheiden, wenn man an die Pläne denkt, die er in den Tagen seines Glanzes geschmiedet hatte. Er ernennt, ohne Aufsehen zu erregen — da die Macht der Sorbonne damals noch sogar für die königliche Autorität bedrohlich war — fünf «königliche Lektoren»: Pierre Danès und Jacques Toussaint für die griechische Sprache, Agathias Guidacerius und François Vatable für die hebräische Sprache, Oronce Finé für Mathematik. Sofort scharten sich in den dazu gemieteten Sälen der Collèges von Tréguier und Cambrai um diese Gelehrten, denen die Neuheit ihrer Lehren und die königliche Auszeichnung einen erhöhten Glanz verlieh, ein zahlreiches Publikum, begierig zu lernen und das früher Gelernte zu vergessen. Im berühmten Briefe Gargantuas an Pantagruel (Rabelais, Pantagruel VIII) zittert die Begeisterung nach, die die humanistische Welt über die Einsetzung dieser königlichen Lektoren ergriff, in der sie einen bedeutenden Fortschritt der neuen Bewegung und ein Pfand ihres endgültigen Sieges erblickte. «Nun sind alle Disziplinen wieder hergestellt, die Sprachen wieder eingeführt... »

GUILLAUME BUDÉ

Es kam ja wenig darauf an, ob die königlichen Professoren einen eigenen Palast oder auch nur ein eigenes Haus besässen oder nicht. Das grosse Collège, dessen Gründung Franz I. in vollkommener Aufrichtigkeit versprochen hatte und von den Humanisten sehnlichst erwartet wurde, war, wie sich Etienne Pasquier kräftig ausdrückte, aus «Männern gezimmert» und dies war wohl das Wichtigste. Der König wandte sich ja nicht ab. Einige Monate nach Eröffnung der Vorlesungen, ernannte er einen dritten Lektor für das Hebräische. Bis 1534 aber, wurde die lateinische Sprache nicht in das Programm aufgenommen. Dies war ein Fehler, denn auch diese Sprache hätte nach den neuen Methoden gelehrt werden sollen, und die grossen römischen Schriftsteller hätten ebenso frei ausgelegt werden müssen wie die antiken griechischen Autoren. Im Jahre 1534 wurde *Latonnes* (er hiess eigentlich le Masson), zum Lektor der lateinischen Redekunst ernannt. Diese Ernennung traf die Fakultät der Künste so hart, dass sie nun den Kampf eröffnete. Seit langem hatte die Sorbonne alle neuen Professoren des Lutheranismus bezichtigt. Nun zog sie los; der Kampf sollte lange währen und wurde zeitweise mit der heftigsten Erbitterung geführt.

Die königlichen Lektoren besassen keine Privilegien und waren durch keine Satzungen geschützt; ihre Gehälter erhielten sie meist nur mit beträchtlicher Verspätung und auf mehrmaliges Anfragen hin. Aber — und dies schuldeten sie Franz I — sie vertraten, der alten und tyrannischen Sorbonne gegenüber, als erste, die Freiheit der wissenschaftlichen Forschung und des höheren Unterrichts. Der Schutz, den ihnen der König angedeihen liess, erlaubte auch ihr Fortwirken, trotz der heftigen Angriffe, denen sie von Anfang an ausgesetzt waren. Der «Vater der schönen Wissenschaften» förderte also den Humanismus und den geistigen Fortschritt in hohem Masse, obwohl er nur Geringes geleistet zu haben schien. In materieller Hinsicht hat er zwar nicht zur Errichtung des Collège de France beigetragen (die Benennung stammt erst aus dem Jahre 1793) — aber neben Budé wirkte er in bedeutender Weise bei der Gründung dieses ruhmreichen Instituts, das auch stets dem kühnen und liberalen Geiste des XVI. Jahrhunderts treu geblieben ist.

Paul SCHRICKE.

RICHARD WAGNER EXPOSANT LE PLAN D'UNE DE SES COMPOSITIONS

LISZT ET WAGNER

On ne doit pas quitter Weimar sans être allé au Musée Liszt ; ce n'est pas qu'il faille compter y trouver écrit en lettres d'or l'aveu que fit Liszt au tzar Nicolas : « *Je dois à la France mon éducation et ma célébrité* ». On peut même errer dans le Musée, sans se douter que la princesse de Wittgenstein, celle qui aboutit à faire échanger contre une soutane romaine le quaker romantique de Liszt, n'était pas autre que la fille du gentilhomme polonais Ivanowski, mariée par force à 17 ans avec un fils du général russe Wittgenstein et d'une dame de cour. « Mais l'habit ne « fait pas le moine, disait Liszt en français à « un Hohenzollern-Hechingen. En tout cas, « ajoutait-il, il n'empêche pas de l'être. »

Il peut paraître étrange que Liszt, né au fond de la Hongrie à *Doborian* (en allemand on prononce Reiding !) ait sa tombe à Bayreuth et son musée à Weimar. Ses protecteurs, les *Esterhazy-Galantha*, magyars de Zolyom et Dobronyiva, eussent pu réclamer l'honneur de lui élever une stèle, aussi simple qu'un menhir ; un pays qui veut vivre doit à ceux qui l'ont le mieux servi, qu'il soit Liszt ou Clemenceau étendu près d'un obus, soit une colonne de granit, soit quatre canons aux coins de sa terre.

En vérité, Weimar devait à Liszt quelque chose de plus qu'à ses autres Kapellmeister : non-seulement Liszt y avait abrité Wagner en fuite devant la justice du roi de Saxe depuis sa collusion avec Bakounine, mais il avait organisé à Weimar le premier centre de propagande wagnérienne, près des salons de l'*Altenburg*, demeure de l'héritière Ivanowska dont Liszt ne put jamais prétendre ni à sa main en cour de Rome, ni à ses biens en cour du tzar. Les Wittgenstein défendirent leur proie avec tenacité, et l'on se rappelle qu'à Lützen l'un

d'eux lança ses sotnias quatorze fois contre nos conscrits, vainement d'ailleurs.

Si l'on doit un souvenir à Cosima, petite-fille d'un émigré, vicomte de Flavigny au service des La Trémoille, princes de Tarente, on oublie difficilement le daguerréotype qu'illuminent les grands yeux d'Ivanowska, catholique fanatique, aujourd'hui dans la terre du Vatican. Elle fut l'image vivante de ce peuple dont tant de noms avaient été germanisés (au point que Bronitza s'appela Strasbourg), — dont l'état civil était livré à la griffe orthodoxe ou luthérienne, — dont la terre ancestrale était foulée par des Landsknechte et des Cosaques — dont les héritières convoitées subissaient l'ordre impérial de prendre tel ou tel époux, ou sinon, devaient s'enfuir ; — et c'est ainsi qu'Ivanowska s'en alla, accompagnée par les mélodies séductrices d'un Hongrois dont les doigts dévidaient aussi facilement le « *Cantique d'amour* » qu'une « *Méphisto-Valse* », dont la crinière léonine voulait toucher aux épaules, et dont la redingote à brandebourgs, verte à boutons blancs, rappelant le romantique Göthe-Frack, prétendait entraîner fatalement à ses basques toutes ses admiratrices des « *Soirées de Vienne* » et des salons wagnériens de Weimar.

CAROLINE IVANOWSKA, PRINCESSE DE WITTGENSTEIN

« Elle aura à chercher le rhododendron dans les déserts d'Halakha » (c'est-à-dire à gagner les roses dans des tournées de concerts, halakha-voyage) disait pertinemment de la princesse Wittgenstein la comtesse d'Agoult, qui, en 1841, avait fait l'expérience du couvent de l'île de *Nonnenwerth* (près de Bonn), où Liszt lui imposait la société d'un général prussien Lichnowsky, dont les larmes de crocodile n'eurent aucun succès :

...und ich sehe in meinen Schmerzen,
dass die Seele fremd dem Herzen...

(Lichnowsky, député prussien en 1848.)

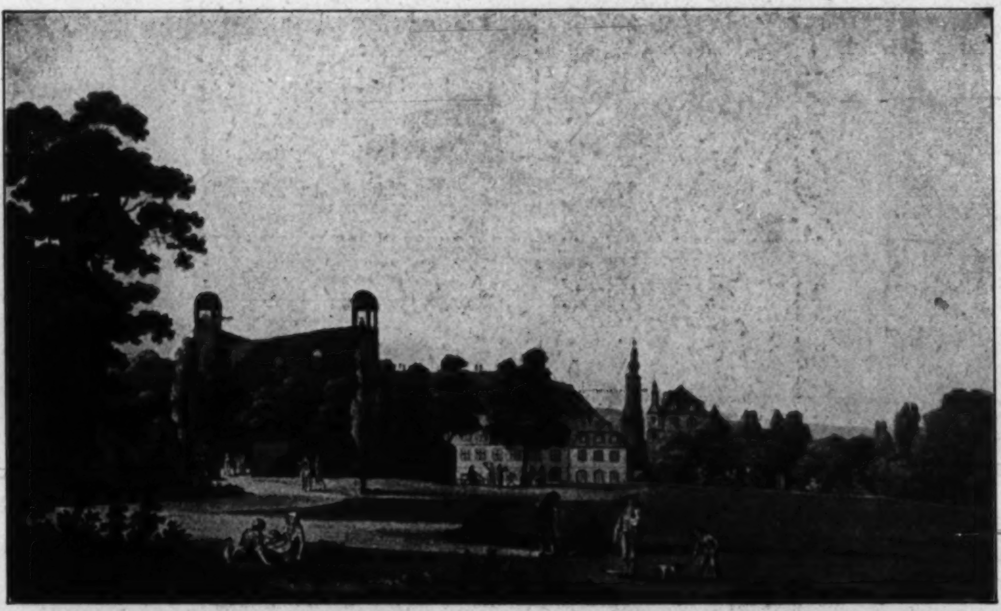
Lola Montez, née au pays des toréadors, était plus cuirassée qu'Ivanowska et que la Duse : la dona Catalana s'éventait paisiblement quand Liszt jouait les « Réminiscences d'Espagne ».

Le nombre des « *Valses-favorites* » et des « *Valses-oubliées* », des « *fugues* » et des « *impromptus* » laisserait croire chez Liszt à un style plutôt léger et bohème, si l'on n'était détrompé par l'énergie sauvage des marches héroïques, des Sturmmärsche, du « *deutsche Siegesmarsch* » (Vom Fels zum Meer, 1865), coïncidant fréquemment avec des événements politiques. La table d'harmonie rend aussi bien les sons des *Cloches de la cathédrale de Strasbourg*, 1874 que les chants du *boléro-basse* de Castibelza, amoureux de la reine d'Espagne. La *Barcarolle vénitienne* de Pantaleoni est de la même année que la mise en notes du « *Was ist des Deutschen Vaterland* » (Arndt). Après la valse, une *marche de Bülow* ! et c'est bien le même homme qui, à Pesth, reçut de six magyars un sabre d'honneur, et qui à Vienne distribuait de l'argent et des cigares aux défenseurs de la barricade Formes attaquée par les Hongrois de Jella-chicz. C'est le même homme qui refusait de jouer devant le roi de France, et qui indiquait en France à la Ferté-sous-Jouarre la maison de son secrétaire Belloni à Wagner, visité à domicile, rue Notre-Dame de Lorette, par les agents de l'Intérieur. C'est le même homme qui recommandait aux bontés de M. Guizot le général Lichnowsky en passe d'être expulsé, et qui faisait tonner — rinforzando et crescendo — à Paris, par des Deutschen de la deutsche demokratische Legion de Herwegh, le *Rheinweinlied* de Herwegh (domicilié à Paris) ; enfin c'est Liszt qui composait le chœur d'homme à quatre voix : « *Wir sind nicht Mumien* » (d'après Hoffmann von Fallersleben) dédié au « Souve-

ränen Fürst von Hohenzollern, in tiefster Ehrfurcht und Dankbarkeit... » (1844).

Le musée Liszt vaut le voyage... Reportant mes yeux des collines bleues picotées de maisons blanches s'étageant par dessus les arbres de la vallée de l'Ilm, vers une table du musée, j'y apercevais tenant les « *Ideale* » de Liszt à la main, Hans, le neveu du général Bülow, le gendre de Liszt, le premier époux de la seconde épouse de Wagner ; et Hans avait écrit de sa main : — « *in hoc signo vinci et nunquam vincere desistans* » —.

La mission que s'était proposée Liszt — faire de Weimar le champ d'expériences, où les œuvres de Wagner seraient tour à tour mises au point et portées à la scène, le centre radiant d'où elles seraient diffusées en Europe, — s'explique par la situation spéciale de Wagner, trois fois hors la loi (*dreifach verfemt*) comme révolutionnaire politique, révolutionnaire en matière d'art, adversaire de Meyerbeer, l'oracle de l'époque. Pendant dix ans de la période où l'Allemagne resta interdite à Wagner, Liszt a organisé des semaines de musique wagnérienne, comme aussi des semaines de musique de Berlioz ; l'on s'est bien gardé de retenir que la musique wagnérienne a eu ses adversaires en Allemagne, que Liszt eut à la défendre contre Meyerbeer et son journal « *Rheinische Musikzeitung* », contre Ferdinand Hiller, contre Julian Schmidt, Otto Jahn (*Grenzboten*), Kühne (*Europa*), Hansliek (*Wiener Freie Presse*), Alex. von Vollzogen, et même contre l'ami Brendel qui trouvait Lohengrin anticipé (*verfrüht*) : « Bien, répondit Liszt à ce dernier, nous jouons la *Zukunftsmusik* », et le mot est resté.



PARC DE WEIMAR

Le mot est resté, mais l'histoire en a été écrite tout autrement : un propagandiste éhonté de cette nouvelle manière, un francophobe de Paris — (et il ajoute qu'il écrit « aus Paris », pour que l'on digère mieux son mensonge) — Karl Eugen Schmidt faisait insérer dans certains Monatshefte de l'époque actuelle que les Français n'avaient aucune idée de la Zukunftsmusik : « Pour nous, disait-il, cet avenir est presque du passé » (für uns Deutschen ist diese Zukunft schon fast Vergangenheit) ; et aujourd'hui on omet de dire que la musique de Berlioz était à Weimar autant la Zukunftsmusik que celle de Wagner — que les mêmes auditeurs savouraient en 1852 la musique française du *Benvenuto Cellini* de Berlioz et la musique deutsch de *Lohengrin*. Et ces amis de la Zukunftsmusik, qui s'appelaient Uhlig, Pohl, Bertram Müller, Porges, comte Laurencin, Bronsart, Cornelius, etc. avaient pour contradicteurs non seulement tous les amis de Meyerbeer, mais ceux qui voyaient dans Wagner le *révolutionnaire de Dresde*, et dans Berlioz l'auteur de la *Symphonie funèbre et triomphale de* 1840 (jouée à l'inauguration de la Colonne de Juillet), l'auteur du *Programm-Gespenst* de la tournée de Berlioz en Allemagne en 1843 — « *le spectre rouge* » — et l'on voit que Wagner avait contre lui, comme Berlioz, toute l'aristocratie du Saint-Empire romain, dont se retranchait volontairement la Prusse accompagnée de toutes les principautés médiatisées.

Wagner a écrit en 1840 qu'un Deutscher doit *penser* sa musique ; s'il n'avait pensé que sa musique, et qu'il se fût borné, comme il le disait en 1854, à l'esthétique de Schopenhauer, il n'eût jamais été révolutionnaire, et cependant

il l'a été en 1849, c'est-à-dire avant que Herwegh ne lui révélât Schopenhauer. Au surplus, son premier cri fut que Schopenhauer ne fournissait pas la justification d'une *agitation politique et sociale en faveur de l'individu libre* (freien Individuums). A ce point de vue Wagner avait déjà fait ses preuves, avant qu'il ne vînt à Paris en 1839 : ses tendances résultent très-clairement de cette phrase — « *das Jung-Europa war erschienen und wirkte auf mich in Verein mit allem jugendlich hoffnungsvollen, was damals in mir lebte, äusserst anregend* » —. Le Jung-Europa, dont la littérature était représentée par Gutzkow, Laube, Borne, visait à l'unification des pays de langue allemande sous l'hégémonie prussienne; Wagner avait lui-même fait quelque tapage à Magdeburg, où, chef d'orchestre en 1835, il avait mis la salle en délire en faisant jouer la bataille de Vittoria de Beethoven.

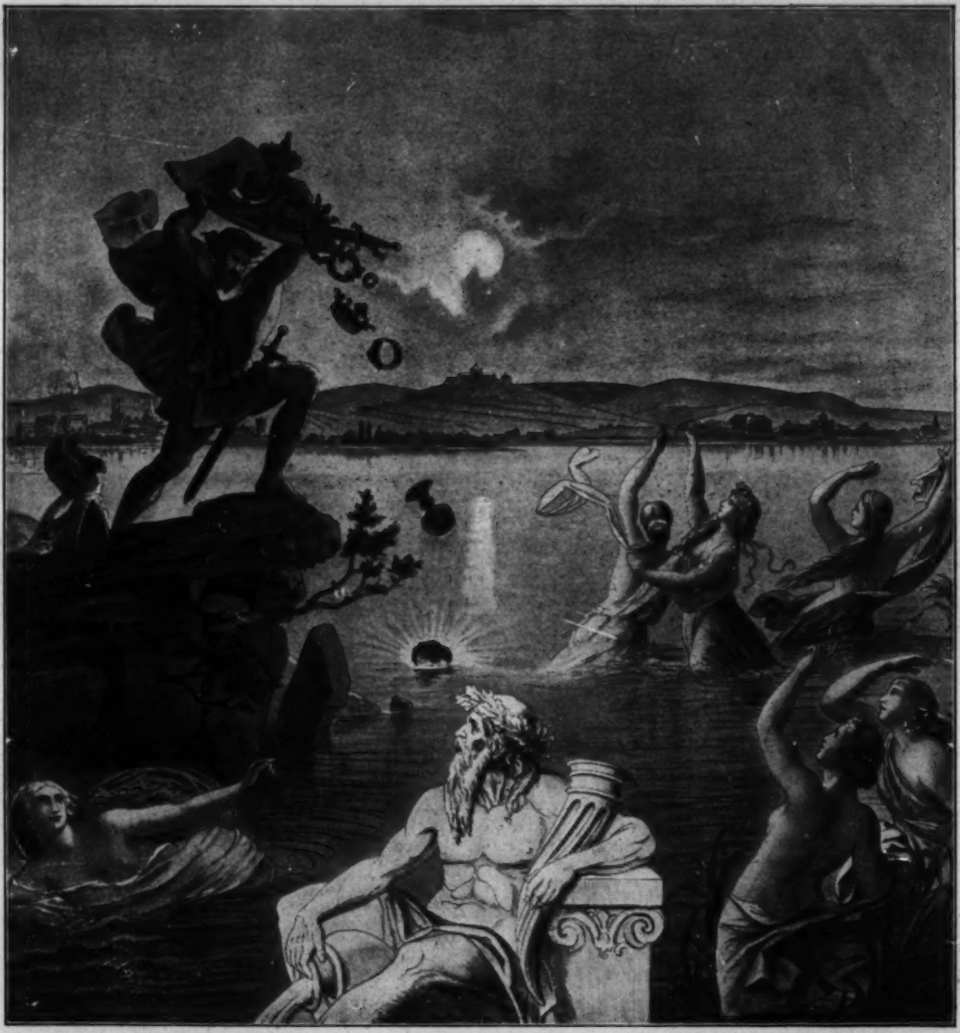
La *tendance dite* « *Jung-Europa* » ne dit plus aujourd'hui grand'chose à ceux qui passent chaque année devant le buste élevé en 1843 à Borne au cimetière du *Père-Lachaise*; la carrière de Borne est spécifique de cette tendance que nos hommes d'Etat de cette époque avaient parfaitement su démêler, depuis Talleyrand qui l'indique dans une lettre de 1814 à Louis XVIII, jusqu'à Guizot et Thiers. Il s'agit simplement du Deutschtum avec toutes ses transformations successives : Borne, de son vrai nom Löw Baruch, fréquentait sous Napoléon Ier le salon berlinois de Henriette Herz, en même temps que Schlegel et Schleiermacher ; donc ennemi de la Révolution française et jeune *Romantiker* à Heidelberg ; il devint policier (Polizeiaktuar) à Francfort jusqu'à l'arrivée du prince Dalberg qui le refoula (1811). En 1818, devenu protestant, tout comme Marx, et méconnaissable par son changement de nom, il écrit à Francfort des articles *prussophiles* (théâtre et politique) ; de 1822 à 1837 la propagande *deutsch-demokratisch* est sa principale occupation à Paris où il meurt deux ans avant que Guizot n'expulse les fortes têtes de la Jung-Europa, aussi bien anti-française qu'anti-autrichienne.

BETTINA D'ARNIM

Liszt, Hongrois, ennemi d'une Autriche qui a imposé sous Joseph II la langue allemande comme langue officielle à la Hongrie, a pour amis naturels tous les partisans du Jung-Europa : si l'on ouvre le manuscrit adressé par Liszt au grand-duc Karl Alex. v. Sachsen-Weimar-Eisenach et landgraf de Thuringe, au sujet d'une institution artistique permanente à Weimar, la doctrine Jung-Europa apparaît immédiatement dans cette affirmation que « *le renoncement des Etats particuliers allemands à leur autonomie n'est qu'une question de temps* (das Aufgeben der Selbständigkeit der deutschen Sonderstaaten nur Zeitfrage) *mais que Weimar, grâce à ses précédents artistiques, peut se créer une situation exceptionnelle et s'élever à la dignité de Kunststaat.* Les Ideale seront le musikalische Weltverband, une Kunstpflege, une Gœthestiftung..., discutés en 1849 avec Humboldt, Schilling, Cornelius, Rauch... Efforts politiques communs chez Wagner et chez Liszt, et d'ailleurs entente complète au point de vue musical : « *Führe meinen Lohengrin auf. Du bist der einzige an den ich diese Bitte richten möchte.* » Et la réponse de Liszt : « *Wir schwimmen ganz im Aether deines Lohengrins* ». La Jung-Europa était toute entière présente le 28 août 1850 à l'inauguration du monument de Herder, Gutzkow, Bettina von Arnim, Brendel, Uhlig... Chez Liszt, comme chez Borne, la tendance Jung-Europa apparaît comme suite à la tendance deutschromantisch : dès 1840, il est applaudi à Londres dans l'*Athenaeum anglais*, simple réplique de l'Athenaeum deutsch de Schlegel et de Tieck. Le « referent » de la Romantik anglaise est *Henry-Fothergill Chorley*, l'auteur de « Music and Manners in France and Germany » (1841) (voir les articles de l'Athenaeum du 16 mai 1840, du 18 juin 1841...).

Que les doctrines de la deutschromantik de Tieck fussent connues de Wagner, on ne saurait en douter : l'oncle de Wagner, son éducateur, était lecteur chez Tieck, et Wagner a écrit que Edouard von Bülow, le père de Hans, était un *Tieckianer* réputé. Mais Paris ne possédait pas, comme Londres et jadis Berlin, un Athenaeum destiné à la propagande de la Romantik ; Wagner, présent à Paris de 1839 à 1842, fut donc obligé de faire connaître le côté musical de cette doctrine aux Français de 1840 dans un article sur le « *Deutsches Musikwesen* », paru chez Schlesinger.

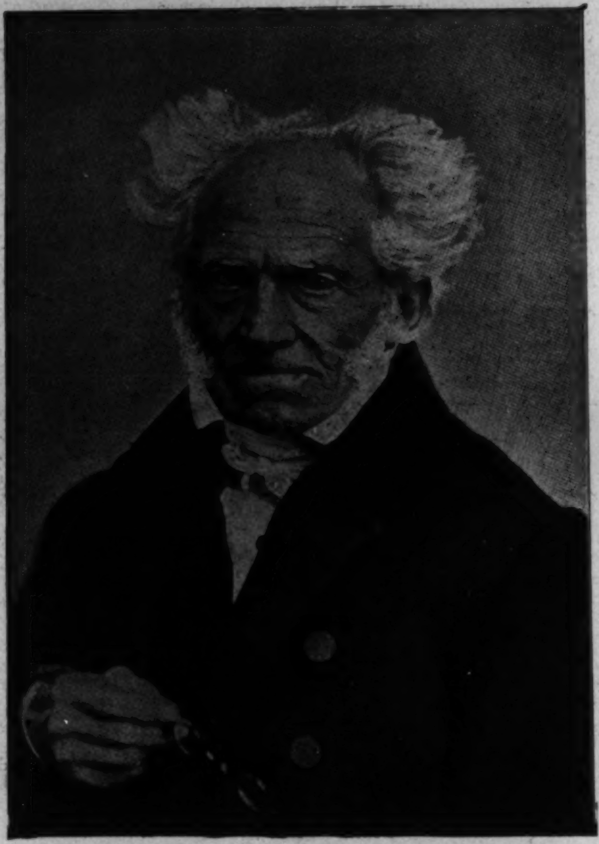
Qu'apprit-il ainsi aux Français ? Ils connaissaient Berlioz, et Wagner dit qu'« *il n'était à cette époque qu'un petit écolier à côté de Berlioz* : « gewiss war es, dass ich um jene Zeit schülerhaft klein neben Berlioz empfand ». Il entendit à cette époque la « Symphonie de Roméo et Juliette », la « Symphonie fantastique », la « Harald-Symphonie », la « Symphonie funèbre » pour les victimes de la révolution de juillet, inhumées sous la colonne de la Bastille. Qu'avait-il donc à apprendre aux musiciens français, celui qui écrit : « Zunächst hatte die Gewalt der nie zu-
« vor von mir geahnten Virtuosität des Orche-
« ster-Vortrages auf mich geradezu betäubend ge-
« wirkt. Die phantastische Kühnheit und scharfe
« Präzision, mit welcher hier die gewagtesten
« Combinationen, wie mit den Händen greifbar,
« auf mich eindrangen, trieben mein eignes mu-
« sikalisch-poetisches Empfinden mit schonungs-
« losem Ungestüm scheu in mein Inneres zurück.
« Ich war ganz nur Ohr für Dinge, von denen
« ich bisher gar keinen Begriff hatte, und wel-
« che ich mir zu erklären suchen musste. »



H A G E N   R E N D   A U   R H I N   S O N   T R É S O R

Wagner, d'une race toute différente de la nôtre, pouvait-il même nous tracer une nouvelle manière de sentir et de penser la musique de notre cœur ? Wagner a senti lui-même qu'il n'est qu'un étranger dont l'intimité était et serait toujours impossible : « *Es blieb mir eine* « *Scheu wie vor* « *etwas Fremdem, mit welchem ich nie* « *vollständig* « *vertraut werden würde*, « *zurück* », écrit-il après avoir remarqué dans la musique de Berlioz la grandeur et l'énergie d'une nature d'artiste unique dans son art et absolument incomparable (Grösse und Energie dieser in seiner Art einzigen und ganz unvergleichlichen Künstlernatur) ; et il lui en reste un serrement de cœur étrange, profond, devant l'impression totale qu'il ne peut surmonter (ohne dass ich eine seltsame tiefe Beklommenheit dem Totaleindruck dieser Erscheinung gegenüber hätte überwinden können).

Le « *Deutsches Musikwesen* » vaut cependant la peine qu'on le lise. Wagner n'a jamais dit qu'il avait mission de le publier, mais il n'a jamais dit non plus que Schlegel, l'ami de Tieck, était à Paris en 1840 ; et l'on reste stupéfait devant son aveu qu'il s'était fait instruire de la



SCHOPENHAUER

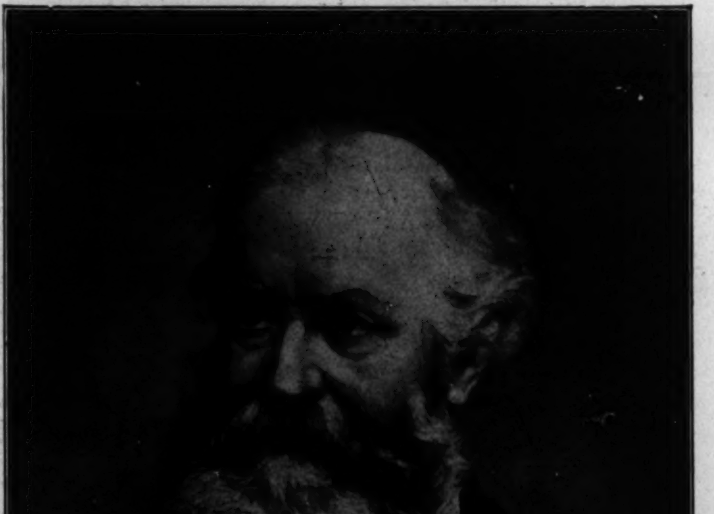
conception stratégique des nombreux postes de garde fortifiés et répartis dans Paris ! — « Ich hatte die Errichtung der Paris umgeben- « den Forts détachés erlebt, dazu mich über « die strategische Anlegung zahlreich durch « ganz Paris verteilter, befestigter Wachtposten « unterrichten lassen. » — Quels que soient les motifs de cette publication, Wagner nous enseigne tout d'abord que chacun des deux mots, Deutsches Musikwesen, correspond à une conception nouvelle, dont ci-dessous le résumé :

Le Français n'est pas né Musiker, il est surtout Virtuos, l'Italien, lui non plus, n'est pas né Musiker, il est chanteur, seul le Deutscher est Musiker — » *der Italiener ist Sänger, der Franzose Virtuos, der Deutsche Musiker* (3e Paragraphe) ; donc le Musikwesen ne saurait être organisé que par un Deutscher.

Qu'est-ce que le Deutsche lui-même ? La réponse wagnérienne a son importance, après la définition du chancelier Schober : « un peuple, deux Etats. » Le Deutsche est l'ensemble des trois termes : prussien, souabe, autrichien (4e Paragraphe) ; d'ailleurs cette centralisation n'est pas encore faite (« so wie wir nur *preussische*, *schwäbische*, *österreichische* « Volkslieder, nirgends aber ein *deutsches Na-* « *tionallied* haben », 1840). Il n'existe pas encore une *cour souveraine* qui groupe autour d'elle ce que le Deutschland possède de forces artistiques, pour les mettre toutes réunies en mouvement dans la direction du but le plus élevé qu'il soit possible d'atteindre (« zum höchsterreichbaren Ziele zu treiben »).

Le Deutsche ne veut pas seulement sentir (fühlen) sa musique, il veut la penser (denken), et parvenir à la délectation non seulement de l'oreille (Befriedigung), *mais de l'esprit* (*Geisteslabung*). On n'a rien pour rien : étudiez le Kontrapunkt (contrepoint), et vous serez un compositeur (Tondichter) ; le Deutsche peut ainsi arriver à *l'enthousiasme pieux et intime* (innige und fromme Schwärmerei) avec lequel il conçoit la deutsche Musik (à noter que Cherubini, directeur du Conservatoire de Paris, avait fait paraître en 1835, et sans être un Deutscher, une méthode de contrepoint).

La musique instrumentale est la *propriété exclusive* (ausschliessliche Eigentum) du Deutschen ; elle est sortie du cœur de la vie de famille allemande. Que le Deutsche renonce à la musique vocale, certes non ! Car, sans elle,

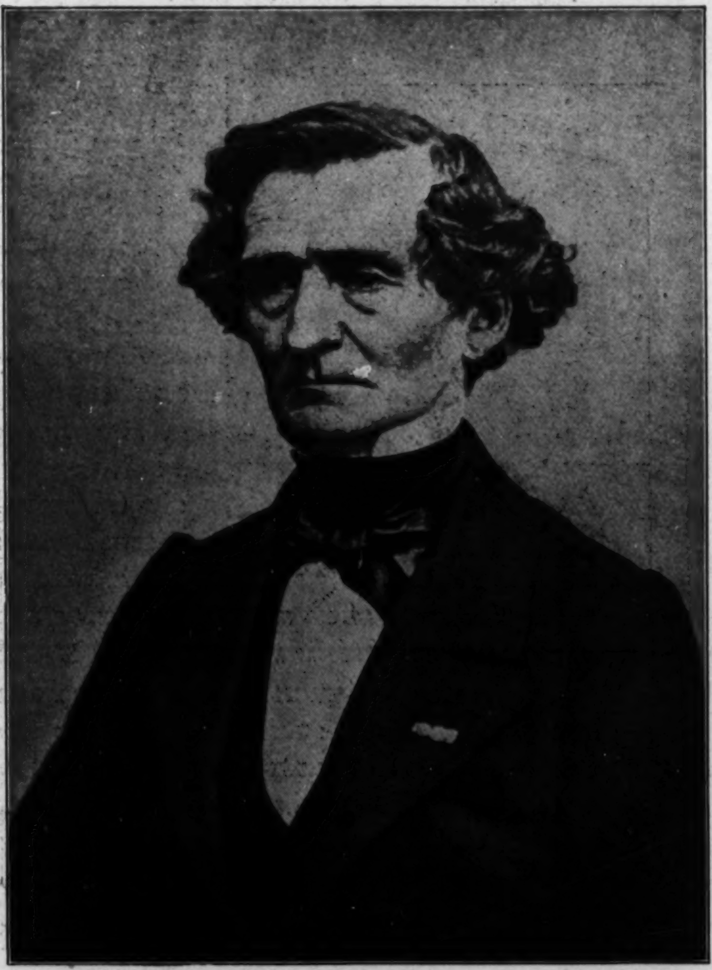


GOUNOD

pas de musique dramatique ; elle existe pour le Deutsche à l'église, et pour l'Italien à l'Opéra (A noter que les chœurs d'église de Cherubini sont célèbres) ; mais elle est moins à sa place à l'église catholique qu'à la protestante ! Le *Choral avec ses motette*, est une caractéristique des Deutschen.

La musique dramatique est surtout italienne (*toujours selon Wagner*), mais même dans ce genre, ce furent souvent des Deutsche qui parvinrent à la perfection : en effet, *la direction « universelle dont est susceptible le génie deutsch « permet à l'artiste deutsch de s'acclimater même « en terre étrangère* (« die universelle Richtung, « deren der deutsche Genius fähig ist, machte « es dem deutschen Künstler leicht, sich selbst « auf fremden Terrain einheimisch zu machen »). « *Nous voyons avec quelle rapidité les Deutschen « se sentent à leur aise dans ce que les aptitudes « nationales firent naître chez leurs voisins* » (ici Wagner parle d'or !) « *et ils se créent ainsi « une nouvelle base solide d'où ils étendent la « sphère de développement de leur génie au-delà « des frontières d'une nationalité limitant l'élan « créateur. Le deutsche Genius semble presque*

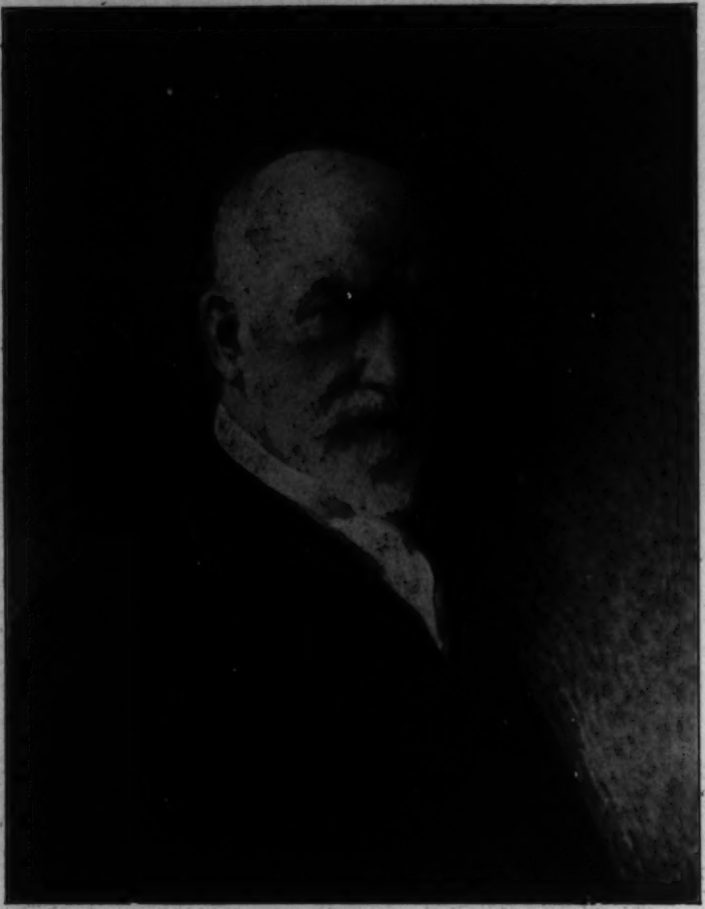
MENDELSSOHN



BERLIOZ

« *destiné à aller chercher chez ses voisins ce « qui n'est pas né dans sa patrie* (das was seinem « Mutterlande nicht eingeboren ist, bei seinen « Nachbarn aufzusuchen, Paragraphe 12), à « l'élever au-delà de ses frontières étroites et « de créer avec cela quelque chose de commun « au monde entier (für die ganze Welt). Na- « turellement cette tâche ne peut être atteinte « que par celui qui ne se contente pas de s'in- « sinuer dans une nationalité étrangère, mais « qui reçoit pur et intact l'héritage de sa « naissance deutsch — Reinheit der Empfin- « dung, Keuschheit der Erfindung pureté du « sentiment, pudicité de la fiction. Quand le « Deutsche apporte ces dons avec lui, sous quel « ciel que ce soit, en toutes langues, chez tous « les peuples, il doit pouvoir faire le meilleur. « C'est ainsi que Mozart (les Tyroliens sont « donc aussi des Deutschen) éleva l'école ita- « lienne à son idéal de perfection, à l'Univer- « salität. Avec lui ont commencé les opéras « écrits en deutsch ; le deutsche Singspiel, ou « opérette, naissait de même des sentiments « populaires, à Vienne d'abord, rappelant l'an- « cien opéra-comique français (die Zauber- « flöte). etc... etc.... ».

« La nouvelle musique dramatique française « (Boieldieu, Auber.....) a porté un coup mortel « (Todesstreich) à l'opéra populaire deutsch,

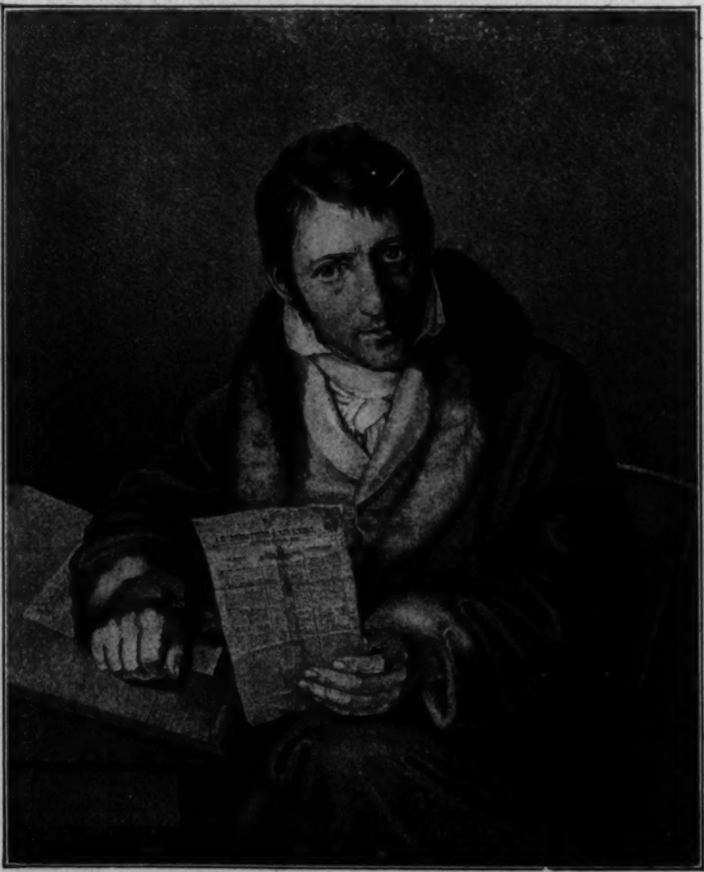


SAINT-SAËNS

« et s'est ainsi assuré une hégémonie sur le « monde civilisé (19e paragraphe), mais plus « qu'à tout autre, il est possible à un Deutscher « d'assurer, même en pays étranger, la direction « d'une époque artistique nationale et d'aboutir « à l'universalité » (A noter que les Puritains et la Norma de Bellini furent dès la mort précoce de l'auteur, portés sur des scènes allemandes sans autre forme de procès). « Mainte- « nant, termine Wagner, Deutsche et Français « n'ont qu'une musique dramatique et leurs « œuvres peuvent être produites dans un seul « et même pays (mögen ihre Werke nun auch « in dem einen Lande produziert werden). C'était l'installation complète des Deutschen en France dès 1840 ! (Ein deutscher Musiker in Paris, par Wagner). Remarquons que cette doctrine est simplement celle de l'Universalpoesie, de l'Universalmusik.... des Deutschromantiker : Schleiermacher en donnait une idée dans son Esthetik réunie par le théologue Lommatsch, et Schlegel la connaissait encore mieux ; il en était le doctrinaire. *Il ne faudrait pas croire que ces prétentions se soient envolées au cours des années* ; sans cela elles ne mériteraient même pas l'examen. Elles sont bel et bien restées celles du nationalisme allemand, de Walter Kinkel (Pensées d'un idéaliste), de Ernst Cassirer (l'idéalisme critique), de Cohen, de Paulsen, etc. « C'est ce qu'il y a de grand « dans la musique des Deutschen, qu'elle repose « sur l'élévation des formes spirituelles, mais « aussi que cette élévation elle-même émane des « sources les plus pures du sentiment... ; ce « mélange de l'esprit et de l'âme dans la mu- « sique deutsch est l'indice le moins trompeur « de l'idéalisme deutsch.... ». *Quel est le peuple qui puisse se mesurer avec nous* dans une pareille révélation de l'esprit humain (welches Volk kann sich in dieser Offenbarung menschlichen Geistes mit uns messen ? (Cohen, Deutschtum und Judentum, page 17).

Qu'il suffise de répondre à de pareilles rodomontades, que Wagner n'a pas inventé la méthode du contrepoint ; longtemps avant que le Deutschtum ne fût inventé, le « contrapunctus aequalis » était connu en Europe, et le « contrappunto sincopato » particulièrement en Italie ; ils étaient professés par Cherubini et par Auber au Conservatoire de Paris, au moment où Wagner, à Paris, a peutêtre essayé d'y être nommé professeur ! *(à suivre)*

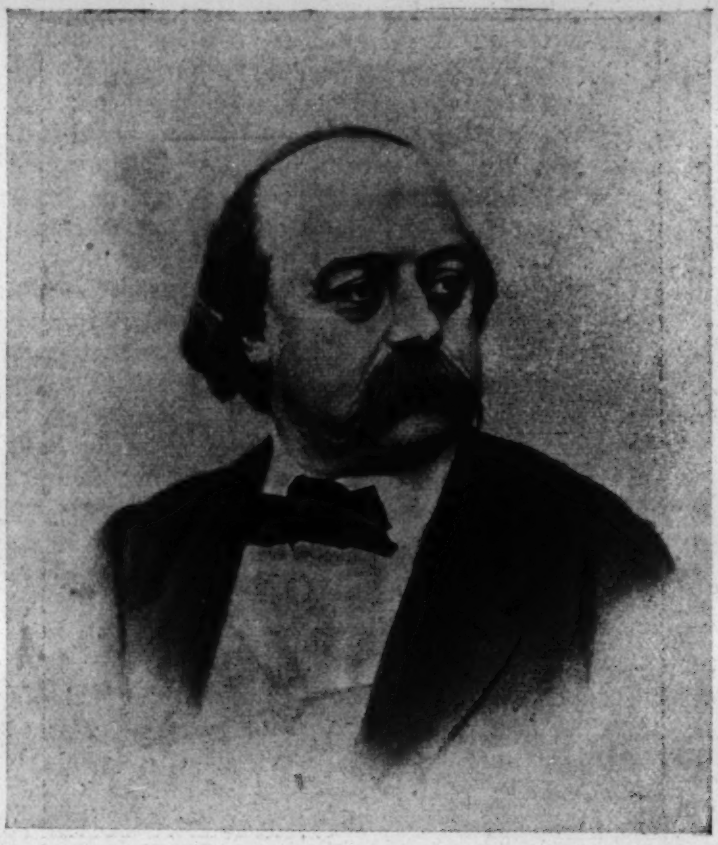
Henryk de LELIWA.



LUDWIG BÖRNE

FLAUBERT

Der Journalist Daniel Rops hat zum fünfzigjährigen Todestag Flauberts die *Education sentimentale* gelesen. Was haben wir getan ? Sind wir dankbar, vergesslich, gelangweilt oder schlechthin ablehnend ? Ziehen wir flüchtige Reportagen der *Salammbô*, Detectivromane der *Madame Bovary* vor ? Immerhin kommt alles darauf an, von welcher Seite wir an die Dinge herankommen. Die Schmutz- und Schundkommissare des literarischen Europa von 1860 hatten gegen Flaubert eine Reihe schwerwiegender Einwände zu erheben, unter denen der Vorwurf der Banalität am häufigsten wiederkehrte. Die Schriftsteller stiegen damals von den Thronen und Fürstensitzen herunter und gingen auf die Gassen, um andere Gegenstände ihrer Phantasie zu suchen. Da war keine zarte Sentimalität mehr, es roch nach armen Leuten, durch die zerrissenen Seidentapeten phantastischer Boudoirs tauchte das Elend, alles schien neu und unerlaubt, was blieb den Kritikern anderes übrig als laut um Hilfe zu rufen! Heute wissen wir eines. Es kommt weniger auf das Was als auf das Wie an. Alle Dinge sind darstellbar, wenn es in der richtigen Weise, die weder mit Religion, noch mit Politik oder Moral etwas zu tun hat, geschieht. Sie müssen überzeugen ; sie müssen anziehen ; sie müssen jene Spannung hervorrufen, die zur Wahrheit wird und das unbezwingliche Interesse fordert.



GUSTAVE FLAUBERT

Wenn man der Sache tiefer auf den Grund geht, sieht sie vielleicht so aus : die Kritiker Flauberts haben wohl den unwiderstehlichen Reiz empfunden, den seine Schriften ausübten aber sie haben ihm nicht nachgeben wollen. Aus einer falschen Eitelkeit, aus der Dummheit der sich satt Fühlenden heraus, haben sie nicht über den Schriftsteller sondern über sich selbst den Stab gebrochen. Im Jahr 1863 schrieb Paul Lindau im *Magazin für die Literatur des Auslandes* über Salammbô : « Ich freue mich, das Buch gelesen zu haben, erstens weil ich es nicht wiederzulesen brauche, und zweitens, weil es nicht von mir ist. » Nutzanwendung : man soll nie voreilig ein Urteil abgeben.

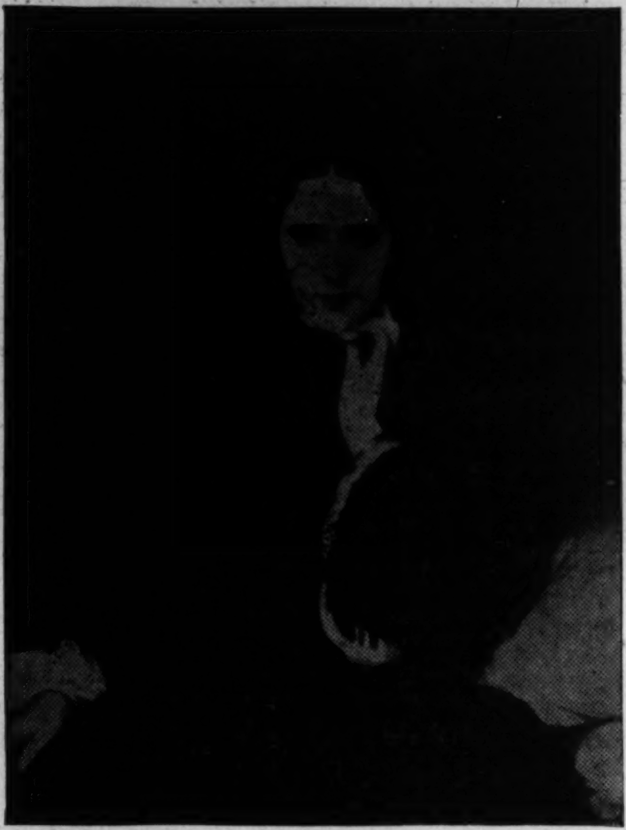
Am wenigsten verstand man das vollkommene Zurücktreten des Autors hinter das psychologische Geflecht eines Werkes. « ...la personnalité de l'auteur absente... » wie Flaubert selbst von seiner Madame Bovary sagt, « ...nul lyrisme, pas de réflexions... » Dies ist ein Programm, das durchaus zeitgemäss anmutet. Also Reportage, beobachten, sehen, « in die Haut von Menschen schlüpfen, die mir antipathisch sind, und in denen alles das nicht ist, was ich gern habe... » Hier wird der Sache die Persönlichkeit zum Opfer gebracht, und wenn Flaubert in einer « sechsjährigen Tortur » seine Phantasie bändigt und erzieht, geschieht dies nur um jener Treue willen, die ihn berühmt gemacht hat.

Wir tun uns heute ein wenig leichter. Wir wissen, dass hinter der äusseren Erscheinung ungelöste Instinkte stehen, dass unsere Träume fatale Ausbrüche der in den Untergrund des

Seins gestossenen Wünsche darstellen, wir entdecken das seelische Neuland nach allgemeingültigen Gesetzen. Flaubert hat dies alles noch nicht gewusst. Er ahnte es. Niemand half ihm ; er musste es sich erschaffen. Mit zweiundzwanzig Jahren beginnt der Unermüdliche zu arbeiten. In seinem Haus in Croisset wie in einer Festung eingeschlossen, liegt er über das Schauspiel der menschlichen Natur geneigt. Die Lampen seines Arbeitszimmers dienen den Flusschiffern als Leuchtturm und Wahrzeichen. Kaum einmal lässt er sich überreden, in den Garten hinabzusteigen, « dessen Linden die Meditationen Pascals beschützten. » Und am 8. Mai 1880 bricht er buchstäblich an seinen Schreibtisch zusammen, vom Tod mitten in der Arbeit angerührt, nachdem er sein ganzes Leben einer strengen Kunst geweiht hatte.

Gegenüber den zeitgenössischen deutschen Romanen wirkt Flaubert geduldig, fleissig, nachdenklich, wahrhaftig. Er lässt sich nichts hingehen. Er überdenkt einen Satz hundertmal, ehe er ihn hinschreibt, um dem Gedankenkreis, der Ausdrucksmöglichkeit der dargestellten Personen ganz nahe zu kommen, und erreicht damit die kristallene Klarheit des Stiles, die noch durch die fernste Uebersetzung leuchtet. So fragt er sich, wofür wohl ein Landarzt Interesse habe, ein karthagischer Soldat, eine kleine hysterische Frau mit bürgerlichem Hintergrund, ein Priester, der sein ganzes Leben in einer Bergfestung verbringt, ein Apotheker mit einer halben Intelligenz, ein römischer Viveur. Er übertreibt nicht; er bleibt nicht an der Oberfläche haften, sondern steigt in die Gründe der menschlichen Seele hinab, auch da wo sie erhaben, lächerlich, schmutzig, verschämt, zerdrückt, verzweifelt ist. Das verzeiht man nicht.

Erst ein weitausgedehntes Studium der Psychologie hat ihn gerechtfertigt. In Deutschland hinkte man ihm beinahe ein halbes Jahrhundert nach. Vielleicht rührt dies von der Eitelkeit jener « wilhelminischen » Generation her, die sich gegen solche Beschuldigungen menschlicher Unzuverlässigkeit wehrte : wir sind nicht so... das ist krankhaft, unmoralisch... der Dichter hat eine schmutzige Phantasie. Immer hat der Dichter eine schmutzige Phantasie, wenn man nicht mit ihm zurecht kommt. In Wirklichkeit war es nur ihr eigenes Porträt, ihre eigenen Wünsche und Begierden, ihre Träume und Urteile, die ihnen entgegensprangen. Ablehnung bedeutet in solchem Fall immer ein schlechtes Gewissen. An die Nacktheit der griechischen Kunst hat man sich gewöhnt. Zuviel Berufene, denen ohne Blamage nicht mehr widersprochen werden kann, haben hier ihre Stimme abgegeben. Mit den Dichtern ist es etwas anderes. Das gilt als Privatbesitz, das kann man kaufen, das hat man zu haus und regt sich darüber auf, da kreischen sie, da wittern sie verborgenen Sinn, da ist ein Gericht erlaubt. Heute wie damals.



COMTESSE DE LOYNES

Unwillkürlich drängt sich der Vergleich mit Alfred Döblins *Rund um den Alexanderplatz* auf ...in die Hefe hinuntergestiegen ...was geht uns die Psychologie eines Verbrechers an... Natürlich geht sie uns nichts an, wenn wir in den Zimmern unserer Wohnungen sitzen, die Läden zumachen und vorgeben, die Zeit hätte sich nicht weiter gedreht. Wenn wir « draussen » leben, geht sie uns alles an. Sehen, wie das im menschlichen Gehirn aufsteigt, wie es Blasen treibt, was da alles nebeneinander liegt an Adel und Gemeinheit... ...gewiss hat Döblin es noch bestimmter gewusst, noch sicherer eingefangen, aber dafür sind unsere Gehirne kälter geworden, wir haben gelernt, denn auch das Beobachten muss gelernt werden. Beinahe ist es schon kein Verdienst mehr.

Und hier liegt der Fehler jener Literatur, die unter dem Schlagwort Realismus das französische Vorbild in Deutschland nachzuahmen versuchte, der Conrad, der Bleibtreu, der Kretzer. Sie stiegen nur aus dem ersten Stock in die Kellerwohnung. Sie sahen die Lumpen, aber nicht das Herz dahinter ; sie hörten den Gassenjargon, ohne ihn zu begreifen ; sie änderten das Milieu, aber nicht ihre eigene Ausdrucksweise und blieben in dem Kreis ihrer akademischen Intelligenz eingeschlossen. Aus allen Lücken und Spalten sieht ihre befangene Persönlichkeit. Flaubert hat sie wirklich ausgelöscht ; er blieb nur der Aufzeichner fremder Regungen. Er gibt Roman in der wahrsten Form, vielleicht kalt, aber umso spannender, « qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit... »

Ueber das L'Art pour l'Art-Prinzip, das Flaubert zeit seines Lebens vertreten hat, lässt sich streiten. Wenn es solche Meisterwerke wie *Madame Bovary* hervorbringt, kann man damit einverstanden sein. Denn dies menschliche Geschlecht ist nun einmal so beschaffen, wir wollen unterhalten sein, wir wollen die Erschütterungen verspüren, die sich auch in andern Seelen abspielen, wir wollen « Neues vom Tage » erfahren, wir sind kleinlich und edelmütig, verzagt und tapfer, ganz wie die Stunde es bringt, wir haben hilflose Herzen, die nackt in die Welt gesetzt sind.

Auch Flauberts « personnalité absente » findet sich am Ende wieder. Unter seinen zahllosen Briefen ist einer an Jeanne-Marie-Anne Detourbay, Comtesse de Loynes gerichtet, vielleicht der einzige Liebesbrief, den der Dichter geschrieben hat. E.-A. Férard hat ihn im Januar 1930 in *La Vie Littéraire* abgedruckt. Der Brief lautet : (1)

Croisset, par Deville
(*Seine-Inférieure*)

Mittwoch abend, am 8. *Oktober* (1879)

Wie lange habe ich nichts von Ihnen gehört, liebe, schöne wahre Freundin! Zunächst : was macht die Laune ? *Die Gesundheit kommt nämlich erst in zweiter Linie. Sind Sie noch im Bois de Boulogne ? Wo haben Sie den Sommer verbracht ? Heute abend fällt Regen; die schönen Tage sind vorbei.*

Meine schönen Tage haben sich schon lange davongemacht. Wissen Sie, was das Schicksal mir in diesem Jahre einzig Gutes geschenkt hat? Offen gesagt, der Morgen, wo ich im Park des Princes frühstückte — es war sommerlicher Juni. Was für Augen ! Wie hübsch Sie waren ! Zwei Stunden habe ich Sie so verrückt geliebt, als wenn ich noch achzehn Jahre alt wäre. Uebrigens liebe ich Sie immer noch, Sie verehrungswürdiges Geschöpf.

Ich habe für Sie (und nach Ihren Angaben) nach einem Haus in der Umgebung gesucht. Allein bis jetzt war es mir unmöglich, etwas zu finden, das Ihrer Anmut wert ist. Wann sehen wir uns wieder ? Ich werde noch diesen ganzen Winter in Croisset zubringen, um meinen endlosen Schmöker schneller zu Rande zu bringen. Aber vielleicht könnte ich von April ab das ganze Jahr in Paris bleiben, ohne mich vom Fleck zu rühren. Wird man dann die verlorene Zeit nachholen ? Wird man sich sehen ? Vorausgesetzt, dass nicht zuviel Spiessbürger, zuviele Männer bei Ihnen sind.

Mein Leben ist banal und traurig. Immerhin geht das Geschäftliche etwas besser.

---

(1) Comme il y a longtemps que je n'ai entendu parler de vous, ma chère belle, ma vraie amie.

Et d'abord comment va *l'humeur* ? Car la santé ne vient qu'après. Etes-vous encore au Bois de Boulogne ? Où avez-vous passé votre été ? Ce soir la pluie tombe. Les beaux jours sont finis.

Les miens ont disparu depuis longtemps. Savez-vous le *seul bon* que le sort m'ait donné cette année ? Eh bien, là, franchement, c'est le matin que j'ai été déjeuner au Parc des Princes, au mois de juin d'été. Quels yeux ? Comme vous étiez jolie ! et pendant deux heures, je vous ai aimé follement, comme si j'avais dix-huit ans. D'ailleurs, je vous aime toujours, adorable créature que vous êtes.

J'ai cherché pour vous (et d'après vos ordres) une maison aux environs. Mais jusqu'à présent impossible de rien trouver qui soit digne de vos grâces. Quand nous reverrons-nous ? Je vais encore passer tout cet hiver à Croisset pour finir mon interminable bouquin. Mais peut-être à partir du mois d'avril, resterai-je toute l'année à Paris sans désemparer ? Alors, on réparera le temps perdu ! On se verra, hein ? Pourvu qu'il n'y ait pas chez vous trop de bourgeois, trop de messieurs.

Ma vie est plate et triste. Du côté des affaires, il y a pourtant, du mieux.

Votre ami est fatigué d'écrire. Mais vous qui ne tirez pas de telles charrettes envoyez-moi un peu de votre écriture ; vous serez bien gentille.

La *Vie moderne* va, dans quelques jours publier un vieil ours de moi.

Je vous baise bien tendrement les deux mains.

Votre vieux fidèle,

Gustave FLAUBERT.

Ihr Freund hat das Schreiben satt. Aber Sie ziehen ja nicht am selben Karren, schicken Sie mir also etwas Handschriftliches, das wäre sehr lieb.

La Vie moderne *wird in ein paar Tagen einen alten Ladenhüter von mir bringen.*

Ich küsse zärtlichst Ihre beiden Hände.

Ihr alter Getreuer

Gustave FLAUBERT.

Im nächsten Jahre starb er, und wir haben nichts von der verborgenen und schwebenden Liebe als diesen kleinen Brief und das, was so gelegentlich aus den Zeilen der « endlosen Schmöker » ausbricht, in *Salambo*, in den *Trois Contes*, in der *Education Sentimentale*, im *Novembre*, in *Madame Bovary*, in *Bouvard et Pécuchet*, in all den geliebten Büchern, die auf den Bordbrettern stehen und nicht nur an Gedenktagen gelesen werden.

Dr Anno SCHLÖSSER.

LE « HYPÉRION » DE HÖLDERLIN

LA GRÈCE — AMORGOS

Est-ce le centenaire du romantisme qui nous vaut la résurrection de Hölderlin ; ou bien notre époque est-elle enfin mûre pour le comprendre et l'apprécier ? Quoi qu'il en soit, c'est avec un très vif intérêt que les connaisseurs de la littérature allemande et tous les fervents de la poésie et de la beauté attendent depuis longtemps des traductions de l'œuvre de ce poète et tout particulièrement celle annoncée du Hypérion, (1) une des premières traductions qu'il nous est possible de prendre au sérieux.

Cette traduction a le grand mérite de faire connaître Hölderlin en France, mieux que ne l'eût fait n'importe quel travail théorique ; car chez nous, ce grand ami de la civilisation hellénique n'est guère apprécié que d'un petit nombre de germanistes. Son influence a été pour ainsi dire nulle sur la littérature et la pensée françaises, non seulement parce que jusqu'ici son œuvre était demeurée inaccessible aux lecteurs français, mais aussi à cause du caractère tout particulier de cette œuvre. En Allemagne même cet écrivain fut méconnu de son vivant, puis oublié; et ce n'est que depuis une vingtaine d'années qu'il a « conquis sa place au soleil », place importante, prépondérante, puisqu'aujourd'hui il est considéré comme un des premiers écrivains allemands, comme un des rénovateurs de la pensée et de la poésie, dont la présente génération a presque fait un dieu.

Hölderlin a toujours été un solitaire, un incompris, un exclu. Faut-il voir en lui un romantique ou un classique? C'est ce qu'on se demande encore aujourd'hui. Né en 1770, il

(1) Trad Joseph Delage - Éditions Victor Attinger.
(*) Voir Revue Rhénane N° 11-12, IXe Année.

appartient à la génération de Schiller, et malgré les différences de caractère et de talent qui séparaient les deux écrivains, l'auteur de Hypérion vit toujours en Schiller un maître et un guide, dont il essaya de suivre les conseils.

WILHELM MICHEL FRIEDRICH HÖLDERLIN

Plusieurs traits semblent, en effet, apparenter Hölderlin au classicisme ; mais c'est une parenté toute superficielle. Certes il y a chez lui, comme chez Gœthe, le culte de la beauté ; mais à ses yeux, c'est une tout autre chose que l'harmonie classique de la forme et du contenu. La beauté est pour Hölderlin le ἕν διαφερου εαυῖφ d'Héraclite, le « *tout-un différencié en soi-même* », une harmonie préétablie qui se dissout en éléments différenciés pour les unir à nouveau; donc, une fonction, un rythme qui régit le monde.

Comme les classiques aussi, Hölderlin a le culte de l'hellénisme. C'est même un des aspects dominants de sa pensée. Mais si l'hellénisme classique peut se définir clairement, le sien est encore un objet de discussion de la part de ses nombreux commentateurs. Ce n'est pas tant le phénomène temporel de la civilisation grecque qu'il vénère, que les valeurs idéales représentées par cette civilisation: la Grèce pour lui est une sorte de religion. L'hellénisme de Hölderlin — qui d'ailleurs a ouvert de nouveaux horizons à la connaissance de la Grèce (ses origines orientales, son opposition avec le Nord et l'Orient indiquées par Hypérion dans son fameux discours sur Athènes) — cet hellénisme est avant tout un culte de l'héroïsme et non pas une simple conception esthétique. La Grèce est le pays de l'héroïsme, c'est-à-dire de cette évolution de l'âme, qui, à travers les « dissonances » atteint à l'harmonie, à la liberté intérieure. La liberté politique est un symbole et un corollaire de cette liberté morale ; si Hypérion-Hölderlin se tourne vers le passé glorieux de la Grèce au moment

où elle gémit sous le joug turc, c'est pour y chercher un idéal et des directives pour l'avenir.

La Grèce est encore pour Hölderlin l'asile où il se réfugie loin des misères de sa propre patrie, le lieu idéal où « beauté » et « nature », ses deux idées-maîtresses, ne font qu'un.

Le culte de la nature est bien la principale source d'inspiration de ce poète; mais c'est un culte idéologique, non artistique. Hölderlin porte en soi toute une philosophie et c'est, chez lui, la pensée qui domine sa vie intérieure et son art.

Il ne faut pas oublier à quel point l'époque et la génération de Hölderlin étaient imprégnées de philosophie. Lui-même fut l'élève de Fichte et de Schiller à Iéna et le condisciple de Schelling et de Hegel. Il assista et participa à la formation de leur philosophie, de cet « idéalisme » qui devait régir l'Allemagne jusqu'à nos jours. Mais la philosophie de Hölderlin n'a rien d'une théorie, à proprement parler; elle n'est pas clairement définie; c'est une vision, une vision métaphysique, éthique. C'est par l'intuition et non par la réflexion qu'elle naît en lui. Hölderlin est un visionnaire, il vit de révélation et attribue le salut de l'âme à une révélation; et cela précisément au moment où le criticisme et le transcendantalisme régissent la philosophie.

Pourtant la philosophie de Hölderlin peut se ramener à deux idées principales : la nature et la distance, que l'on peut, toutes deux, retrouver à leur origine dans la philosophie de Schiller. L'idée de distance se rapproche beaucoup de cet équilibre d'oppositions, de contrastes qui domine la pensée et même l'art de Schiller (naïf-sentimental, culture-nature, etc.) et qui devait aboutir à la célèbre théorie de Hegel : thèse, antithèse, synthèse.

Pour Hölderlin « distance » signifie opposition, séparation; c'est elle qui crée les dissonances, donc la souffrance; mais elle donne aussi naissance à ce rythme d'attirance et d'éloignement qui est comme le pouls même de l'univers.

Certes cette idée de distance provient avant tout chez Hölderlin d'une expérience personnelle, de ce sentiment d'isolement qui fut la grande souffrance de sa vie : isolement vis-à-vis de ceux qu'il aima, vis-à-vis de la société, de ses compatriotes, de son époque. Tout son effort tendra naturellement à supprimer cette distance, à transformer la dissonance, dont il souffre, en harmonie. C'est là le mobile de sa philosophie et de son art. (« *La solution des dissonances dans un certain caractère* ».)

Or, cette harmonie initiale et finale, où se fondent toutes les oppositions, et à laquelle il aspire, c'est dans la nature que Hölderlin la trouve. La nature représente à ses yeux le Tout harmonieux, le principe fondamental, la beauté éternelle, dont les dissonances ne sont, selon Héraclite, que « *des différenciations en soi-même* ».

La nature extérieure, avec son rythme de saisons et de jours, est le symbole de l'universel principe. Elle reproduit cette alternance de rapprochement et d'éloignement, d'épanouissement et d'anéantissement dans le cycle de ses années, dans la naissance, l'ascension et la mort quotidienne du soleil, dans les vagues de la mer et le cours des fleuves. Les divinités dont Hölderlin peuple la nature, ne sont que des noms donnés à cette force mystérieuse, et les personnages, les événements mêmes ne sont que des symboles du principe éternel.

Comme on le voit, l'inspiration de Hölderlin part d'une idée; c'est aussi pourquoi son lyrisme est si ténu, ses tableaux pauvres, ses descriptions de la nature incolores. Ce n'est pas un poète lyrique, mais le poète de l'hymne et de l'ode. Sa vision est toute de ce monde éthéré, transfiguré de l'idéal, de ce monde où il aspire le grand souffle qui porte son œuvre : « l'éther » translucide et limpide, origine de toutes choses et berceau de l'harmonie finale.

Le premier fragment de son « Hypérion » date de 1793. Schiller le publia dans sa

*La **Direction** et la **Rédaction** de la « **Revue Rhénane** » ayant été transportées définitivement à **Strasbourg,** nous prions nos abonnés et nos correspondants de nous adresser lettres, livres et tous envois à l'Imprimerie des « Dernières Nouvelles de Strasbourg », 17-19, rue de la Nuée-Bleue.* ***La Direction.***

« Thalia». Nous y voyons très nettement le point de départ de l'œuvre: l'idée philosophique. « Hypérion » lui-même est le demi-dieu qui précède et qui suit le lever et le coucher du soleil : symbole des deux pôles d'une éternelle évolution. Un remaniement datant des années d'étude à Iéna charge le fragment de longues dissertations idéologiques et philosophiques sur cette évolution. Hölderlin remanie encore une fois son travail, sans parvenir encore par la forme épique du roman, à exprimer ces idées abstraites d'une façon satisfaisante.

C'est qu'il manquait au poète ce qui seul pouvait donner corps à ses pensées philosophiques : l'expérience. C'est à Francfort, dans la maison du commerçant Gontard, où il était entré comme précepteur, que Hölderlin acquit cette expérience qui devait marquer le point culminant de sa vie. La jeune femme, Suzette Gontard, réalisa pour lui la figure idéale et jusqu'alors si abstraite de Diotima, qui avait déjà fait une fugitive apparition dans les fragments de l'œuvre. Un même sentiment d'amour et d'adoration unit bientôt le poète et la jeune femme à « figure de madone». Mais bientôt aussi, les conflits surgirent, et, croyant par là sauver la beauté de leur amour, les amants se séparèrent à jamais.

LA GRÈCE — L'ACRO-CORINTHE

Hölderlin se remet alors à son « Hypérion » que l'éditeur Cotta lui réclame. Le premier volume paraît en 1797, le deuxième fin 1799 seulement. Le travail languit, il ennuie, il dégoûte l'écrivain, qui d'ailleurs a déjà dépassé humainement et poétiquement cette œuvre de jeunesse : la période des grands hymnes a commencé.

Certes ce roman est bien un roman d'éducation (Entwicklungsroman) comme « Wilhelm Meister » ou « l'Éducation sentimentale », mais les événements épiques n'y sont que des stations sur le chemin d'une évolution purement éthique, les personnages sont plus symboliques que réels, les discussions philosophiques et esthétiques, comme les deux grands passages, l'un sur Athènes, l'autre si célèbre, qui condamne l'Allemagne. (« *C'est ainsi que je vins en Allemagne..* ») ne sont pas des accidents, mais des révélations qui touchent au centre même de l'œuvre.

Dans le style de « Hypérion » on retrouve sans peine l'influence de « l'Ardinghello » de Heinse et d'autres influences encore; mais nous y trouvons surtout le poète des hymnes, qui a su exprimer sa pensée abstraite en une langue musicale et rythmée qu'aucun auteur n'a écrite depuis, si ce n'est Nietzsche, dont Hölderlin est d'ailleurs, incontestablement, un précurseur.

L'originalité du style de Hölderlin c'est d'être porté comme la pensée même du poète, par un saint enthousiasme et de vibrer toujours d'une noble exaltation. Son dynamisme si spécial est fait, comme toute la philosophie et l'inspiration même de Hölderlin, de cette alternance de révélation et de mystère correspondant au rapprochement et à l'éloignement dans le rythme de vie universel. Enfin il est encore une chose que nous n'aurions garde d'oublier, c'est que l'auteur parle ici en prêtre de la nature et de la beauté.

« Hypérion », comme en général toutes les œuvres de jeunesse des grands artistes du verbe, est débordant d'idées et, répétons-le, d'exaltation; mais depuis qu'elle a vu le jour, jamais oeuvre n'a exprimé avec une éloquence si forte et si prenante la lutte contre la souffrance, jamais une exaltation philosophique n'a trouvé une expression aussi belle et aussi pure.

Cécile KNŒRTZER.

« LEKTIONEN AN DIE KAISERIN »

EIN NOCH UNBEKANNTES WERK VON FUSTEL DE COULANGES (*)

Es war einmal eine schöne junge Gräfin, die heiratete einen galanten jungen Prinzen ; und über Nacht wurde der junge Prinz Kaiser eines schönen und grossen Landes. Da strahlte die junge Kaiserin in Schönheit und Glanz und chamarierte Hofmarschälle umringten sie ; und da waren auch gelehrte Herren darunter, denn es war ein Land, wo man weise und witzig zu sprechen liebte. Die junge Kaiserin aber hatte in der Zeit, da sie noch die Schäfchen ihres Vaters hütete, so rein gar nichts gelernt und schämte sich dessen vor dieser glänzenden Gesellschaft. Besonders schämte sich dessen der junge Prinz, der nun ein gestrenger Kaiser geworden. So wurde denn beschlossen, dass die Kaiserin von einem jungen und berühmten Gelehrten gar vieles Schwere und Interessante erlernen sollte. Der Gelehrte kam mit ehrfurchtgebietendem Kinnbart und mildem Lächeln — und siehe da, die junge Kaiserin langweilte sich gar nicht, denn aus dem Munde des Lehrers quollen die strengen Lehren wie duftender Honig.

So könnte man das Märchen erzählen, das die Abfassung der « Lektionen für die Kaiserin » von Fustel de Coulanges veranlasste, so märchenhaft ist die Geschichte dieses zweiten Kaiserreiches an sich, so märchenhaft die Berufung des jungen Dozenten zum Privatlehrer der schönen Kaiserin Eugénie, so zauberhaft besonders diese zehn Lektionen, die er hielt, und die ausser den gewohnten Eigenschaften der Werke Fustels, von einer Lieblichkeit und Anmut sind, deren Zauber man nicht entgehen kann.

Im April 1870 wurde Fustel de Coulanges von Duruy der Kaiserin als Geschichtslehrer empfohlen und Anfangs Juni wurde er zu seiner ersten Lektion in die Bibliothek der Tuilerien eingeführt. Sein erster Plan war gewesen, die Geschichte der Zivilisation zu entwickeln, die Kaiserin aber hatte Anderes und zwar die Geschichte der französischen Institutionen erwartet.

Als er seinen Irrtum eingesehen hatte, schlug er vor, ein moderneres Thema zu behandeln und schon hatte die Kaiserin angenommen. Aber die kleine Schar Hofdamen, die der Lektion beiwohnte, verlangte die Fortsetzung der vorigen Stunde. Da sagte die Kaiserin, wie Fustel in einem Briefe an seine Frau berichtet : « das Volk murmelt » und so mussten beide nachgeben.

Auf diese Weise wurden diese Lektionen wie ein Entwurf zur Geschichte der politischen Institutionen, die Fustel de Coulanges schon lange zu schreiben beabsichtigte. Als der Hof im Sommer nach St-Cloud zog, erschien mehrmal in der Woche ein Wagen in der Rue Bréa um den Lehrer abzuholen, der dann mittags an den kaiserlichen Tisch geladen wurde. Leider machten die vielseitigen Beschäftigungen Fustels am Schuljahrschluss den Stunden ein Ende, deren Wiederaufnahme der Ausbruch des 70ger Krieges verhinderte.

Der Text dieser Lektionen, der wie die Vorlesungen der Strassburger Periode von Fustels Lehrtätigkeit, ausführlich hingeschrieben war, ist uns dank der Bemühungen der HH. Camille Jullian und Ch. Pfister in einer hübschen Ausgabe zugänglich geworden.

An diesem kleinen Buche können wir wie die Kaiserin Eugénie, aber in anderer Hinsicht, gar vieles lernen. Wir erfahren hier z. B., wie bei keinem seiner anderen Werke, welches Fustel de Coulanges Arbeitsmethode war, denn diese zehn Lektionen sind nur aufnotiert worden, da sie ja nicht veröffentlicht werden sollten, sind nicht wieder und wieder durchgearbeitet worden und zeigen also in voller Blösse wie der grosse Historiker zu arbeiten gewohnt war.

Hier wie überall fussten seine Behauptungen auf ernstes, eingehendes Studium : die vielen Anführungen seiner Quellen, die wir fast in jedem Kapitel finden, bezeugen es.

Stufenweise, durch wiederholte Synthetisierung gelangt er dann zu allgemeinen Anschauungen und behält von der endlosen Zahl der Geschehnisse nur die allerbedeutendsten und diese nur wieder in der Absicht, an denselben seine allgemeinen Schlussfolgerungen zu be-

(*) Bei Hachette zum Jubiläum Coulanges erschienen.

weisen, so z. B. wenn er uns die Eroberung Galliens durch die Römer erzählt : er gibt keine Daten, keine historischen Tatsachen ; zeigen will er nur welchen Notwendigkeiten diese Eroberung diente und welchen Einfluss sie sowohl auf die Römer als auf das ganze weitere Schicksal Galliens ausübte. In diesem kleinen Buche tritt mehr als anderswo Fustels ganz hervorragende synthetische Begabung zutage, die ihm erlaubte, uns zu einer geschichtlichen Uebersicht zu verhelfen, und der Menschheit Ideen und lebendige Anschauungen zu vermachen, nicht bloss trokkenes Aufzählen — und gerade, welches diese Anschauungen Fustels waren, zeigen auch die Lektionen an die Kaiserin vortrefflich. Zwar gab das vorgeschriebene Thema Coulanges Gedankengängen schon eine bestimmte Richtung. Aber interessant ist, wie er diese Gedankengänge entwickelt, d. h. so wie eine Lehre, die er aus den Geschehnissen zieht. Und dies ist eben auch das besondere Gepräge, das alle Arbeiten Fustels tragen: es ist der moralische Hintergrund, die ethische Basis seines Forschens und Denkens. Das beste Beispiel dazu gibt er uns im schönen Porträt, das er vom legendenhaft reinen König St-Louis entworfen hat : « Ich ziehe es vor, Ihnen von einem einzigen der vielen Fortschritte zu sprechen, die Frankreich damals aufzuweisen hat — aber welchen wählen ? Ich hatte zuerst an den materiellen Fortschritt gedacht... Aber lieber möchte ich Ihnen einen anderen Fortschritt zeigen : den moralischen. Hier erobert das Königtum keine Länder, aber Seelen, es breitet sich auf dem Gebiete des Geistes aus und gewinnt an Prestige indem es Ehrfurcht und Liebe sich zu erwerben weiss. Solche Eroberungen gelten wohl soviel als die anderen.» Und darum ist ihm St-Louis vor allen anderen sympatisch und interessant.

KAISERIN EUGÉNIE

Nun hiess es aber, diese Anschauungen und Kenntnisse einem ganz bestimmten Publikum beizubringen. Die Aufgabe war nicht leicht. Denn nichts ist schwerer, als einen fast ungebildeten Erwachsenen in die Anfänge einer Wissenschaft einzuführen ; dazu war dieser Erwachsene eine Frau, was damals einen richtigen Unterschied bedeutete, da die jungen Mädchen fast ausschliesslich in Klöstern eine ganz rudimentäre Bildung erhielten ; dass diese Frau Kaiserin gewesen, mag an sich die Aufgabe nicht so sehr erschwert haben, aber wohl, dass es sich um eine gewiss wissbegierige, aber eher spielerisch veranlagte Frau handelte. Dieser, an Tand und Festlichkeiten gewöhnten Kaiserin nun gar Geschichte zu lehren, ein Fach, das vor sechzig Jahren noch als ein sehr ernstes und griesgrämiges galt, das war gewiss das Allerschwerste.

Wie würde es nun der junge Dozent anfangen, der bis jetzt nur Normaliens oder Studenten auf den Bänken der Schulen und Universitäten hatte vor sich sitzen sehen ? Wie würde er sich diesem bestimmten Publikum anpassen ? Verschiedene Wege standen ihm offen. Er hatte es mit einer ehrgeizigen Frau zu tun, die mit ihrem Manne die feste Absicht hatte, selber ein Stück Geschichte zu machen; — sollte er ihrem Ehrgeize schmeicheln ? Diesem Gedanken stand wohl Fustel am entferntesten. Nein, an die sympathischen Eigenschaften der Kaiserin wollte er appelieren, an ihre Wissensfreude, an ihre kindliche Neugier, an ihre lebendig-anmutige Frische.

So beginnt er schlicht und einfach zu erzählen, mit dem Hauche des Geheimnisvollen, langsam, stufenweise die Wahrheit enthüllend und dieser Wahrheit selbst den bunten Schmelz eines Zaubers verleihend.

Er erzählt wie man einem Kinde ein schönes Märchen sagt, das eine tiefe Wahrheit ver-

steckt. So regt er die Phantasie an, weckt die Neugier und gewöhnt den Zuhörer daran, selber logisch folgernd, zu seinen eigenen Schlüssen zu gelangen. So sagt er z. B. in der ersten Lektion:

« Es existieren in vielen Ländern, vornehmlich am dänischen Strande, ungeheure Torflager. Torf aber ist bloss ein Aufeinanderschichten von Pflanzen, die sich Jahrhunderte hindurch abgelagert haben. Jede Meterschicht Torf stellt mehrere Jahrhunderte von Wäldern dar. Wenn man gräbt, unterscheidet man die verschiedenen Baumarten, aus denen das Torf besteht ; die unterste Schicht wird hauptsächlich von Kiefern gebildet ; darüber lagern Eichen, noch höher Birken. So erkennt man, dass Jahrhunderte hindurch die Kiefern in den Wäldern vorherrschten, dann wieder Jahrhunderte lang Eichen, und drittens Birken.

« Ebenso wie Generationen von Bäumen aufeinanderfolgten, folgten Generationen Menschen und Rassen in diesen uralten Wäldern aufeinander. Und die Menschen, die dort lebten, haben auf den verschiedenen Stockwerken sichere Zeichen und Zeugen ihrer Existenz hinterlassen : Werkzeuge, Waffen, Utensilien, die ihre Hände erschaffen. Sie, sie sind verschwunden, aber ihre Werke sind geblieben... »

Oder im selben Kapitel, wenn er die Entdeckung der Pfahlbautendörfer in den Schweizer- und französischen Seen schildert.

Wie klar und lebendig erstehen die verschiedenen Zivilisationen vor uns ! Wir sehen die Griechen zur Agora eilen, wir sehen Ludwig XI., der « weder ein grosser noch ein guter, aber ein nützlicher König war » wie leibhaftig vor uns ; Bilder bleiben in unserem Geiste haften, so fest umrissen, dass wir sie hinmalen könnten und doch sind sie nicht zusammenhangslos verstreut, sondern tief innerlich miteinander verbunden, so dass ein naturnotwendig aus dem Vorhergehenden hervorgeht.

Welcher Künstler musste Fustel de Coulanges sein, um ein so trockenes Thema so anziehend zu gestalten, dass die Kaiserin gespannt horchte und dass wir, sechzig Jahre später, da die Geschichtsforschung Fustels Behauptungen weit überflügelt hat, das Buch mit Spannung und mit reiner, wohltuender Freude lesen.

Das ist eben Fustels Meisterschaft, die ihn befähigte ein Werk wie « Die Cité antique » zu schreiben, das auf immer unsterblich bleiben wird, obwohl es vielleicht an Tiefe und wissenschaftlichem Ballast hinter Werken von Guizot, Thiers etc. weit zurücksteht. Diese Autoren zwar liest niemand, die Cité antique nimmt aber jeder halbwegs Gebildete zur Hand und bereitet sich damit fürs Leben eine reine Freude.

Wie von selbst drängt sich der Vergleich der « Lektionen » mit diesem späteren Werke auf ; denn sie sind in mancher Hinsicht eine Vorstufe zu diesem Werke. Wir wissen, wie gewissenhaft Fustel de Coulanges zu arbeiten pflegte ; zu jedem seiner Werke hat er zahllose Vorstudien gemacht und jedes Werk selber war nur wieder eine Vorbereitung zum folgenden. Die « Cité antique » ist aus den Strassburger Vorlesungen hervorgegangen, und aus den « Lektionen für die Kaiserin » ist die « Histoire des Institutions » hervorgewachsen. Aber auch sie enthalten in nuce die « Cité antique », ganz abgesehen von der allgemeinen Bestrebung des Verfassers, eine Zivilisation bildhaft vor uns erstehen zu lassen und sie psychologisch und moralisch zu bedingen. Aber da ist ein Kapitel über die Griechen, das scheinbar aus dem Rahmen fällt, aber die geheimen Fäden entdeckt, die die griechische Kultur mit jeder occidentalischen, auch der französischen verbindet und die Griechen als Vorläufer, im Guten wie im Schlimmen, jeder Zivilisation zeigt. Dies Kapitel ist wie ein Mikrokosmos des späteren Werkes.

Ob nun Fustels geschichtliche Daten unumstösslichen Wert haben, ist eine andere Frage ; gewiss ist er von unserer heutigen Geschichtsforschung in manchem überholt worden ; aber auch in dieser Hinsicht müssen wir seinen Takt und seine Zurückhaltung bewundern ; so sagt er z. B. ganz einfach : « wir wissen nicht welcher Rasse die Gallier angehörten » und lässt sich nicht in halberwiesene Aeusserungen über deren Rassezugehörigkeit aus. Aber eben weil die geschichtlichen Daten eines jeden Geschichtswerkes durch spätere Forschung als falsch erwiesen werden können, so machen sie auch nicht allein den Wert eines Werkes aus. Wir haben gesehen, dass es auch Fustel mehr auf den gedanklichen Inhalt als auf die Richtigkeit seiner geschichtlichen Erkenntnisse ankam, und aus diesem Grunde haben seine Werke diejenigen vieler anderer Historiker überlebt.

Aus diesem und noch einem andern Grunde : Fustels Werke sind zugleich stilistische Kunstwerke. Ein grosser Stilist, ja ein Künstler, ist F. de Coulanges, und einer der grössten, weil er jene Stufe erreicht hat, wo die Kunst

schlicht und einfach auftritt und wo die grössten Anstrengungen wie ein natürlich Gegebenes, leicht dahin Fliessendes erscheinen. Seine Sätze sind kurz und gedrungen, der Ausdruck ist einfach, jedem verständlich, ein Epitheton kommt höchst selten vor ; Metaphern und andere poetische Figuren wendet er nicht an, die Dinge werden beim Namen genannt — und doch ist dieser Stil nie trocken, nie schwerfällig, sondern leicht beschwingt, man möchte sagen durchsichtig wie klares Wasser. Nicht umsonst ist Fustel der Grieche unter den französischen Historikern, sein Stil ist von klassischer Reinheit und Schönheit — wie das ganze Werk auch.

Bedenken wir noch, dass diese Lektionen nicht durchgearbeitet, nicht gefeilt worden sind, sondern blosse Notierungen sind, so müssen wir zugeben, dass ihr Verfasser einen absoluten Sinn für Stil besass, ein geborener Stilist war.

C. KN.

AUSZUG AUS DEM KAPITEL « DIE GRIECHEN »

« Ich beobachte, dass die alten Griechen eine Regierungsform erfunden und angewandt, die sie die demokratische nannten, wie sie ja heute noch genannt wird ; ich möchte wissen, wie diese Regierungsform eigentlich beschaffen war. Aber ich gebe mich nicht mit unbestimmten Vorstellungen zufrieden, denn nichts ist so falsch wie eine Halbwahrheit...

« Die Vorzüge und Nachteile dieser Regierungsform treten sehr klar in der griechischen Geschichte zutage... Der Vorteil bestand darin, dass der Bürger tätig an den öffentlichen Angelegenheiten teilnahm, sich an den Verwaltungsfragen interessierte, und sich verantwortlich fühlte für jeden begangenen Fehler oder Irrtum — und dadurch gewann der Staat ungeheuer an Kraft.

« Was wäre heutzutage ein Staat von zwanzigtausend Bürgern ? Ein solcher Staat hätte ein Heer von 1.800 Mann, ein Budget von einer halben Million, eine oder zwei armselige Schulen und würde alle 100 Jahre die Renovierung seiner Kirche vornehmen. Die athenische Stadt hatte mit ihren 20.000 Bürgern ein Heer von 14.000 Mann (die Zahlen sind authentisch erwiesen), eine Flotte von 200 Schiffen — ein Budget von 6 Millionen, die heute 24 Millionen ausmachen würden. Sie hatte zahlreiche Schulen und der Unterricht war frei. Von ihren Kirchen, d. h. von ihren Tempeln, haben Sie die Ueberreste sehen können...

« Ludwig XIV. hat in Paris und Versailles mit den Geldern seines ganzen Landes weniger Bauten errichtet als Athen mit ihren einzigen Mitteln. Mir scheint also, dass diese Regierungsform, wenn sie sich im Frieden behauptete und wenn in der Stadt die Ruhe gewahrt wurde, die Stärke eines Staates im Verhältnis zu seiner Einwohnerzahl unendlich vermehrfachte, überhaupt die menschlichen Kräfte verdoppelte, verdreifachte.

« Nun aber die Nachteile. Denken Sie bloss an die Arbeit, die eine solche Regierung von den Menschen erforderte. Der Bürger begab sich dreimal monatlich in die Versammlung, wo er den ganzen Tag verbrachte ; einmal monatlich fand die Tribusversammlung statt, das waren schon vier Tage des Monats, die er den öffentlichen Angelegenheiten widmen musste. Ein ganzes Jahr auf zwanzig war der Bürger Senator und war vollauf beschäftigt. Ein Jahr auf dreien war er Obmann und beinahe jeden Tag war Sitzung... Man hat ausgerechnet, dass fast die Hälfte des Lebens der athenischen Bürger damit erfüllt war, den Staat zu verwalten. Was blieb da für Industrie, Handel, Gewerbe, sogar für Zerstreuungen übrig ?

« ...Eines schönen Tages wurde das athenische Volk dieser vielen Arbeit müde...

...da konnte sich die Demokratie nicht mehr halten, sie zerfiel.

« Aber es kam noch Schlimmeres, und dies vor allem zeigt die Gefahren einer solchen Regierungsform : In der griechischen Gesellschaft gab es Arme und Reiche... Es kam nun soweit, dass der Arme dem Reichen seine Wahlstimme verkaufte, und da dreissig- oder vierzigmal im Jahre gewählt wurde, war dies ein ganz einträgliches Geschäft... Aber man ging weiter : es kam zu einem richtigen Kriege zwischen Reichen und Armen.

« Dies war der Ausgang der demokratischen Regierung bei den Griechen ; sie hatte ihnen eineinhalb Jahrhunderte lang zur Grösse verholfen ; sie endete mit Morden und Zerstören. »

FUSTEL DE COULANGES.

LA « DEUTSCHE BÜCHEREI » A LEIPZIG

UNE BIBLIOTHÈQUE MODÈLE: LA « DEUTSCHE BÜCHEREI » A LEIPZIG

Connaissez-vous la 323e bibliothèque de l'Allemagne ? Elle se trouve à Leipzig, à proximité du monument commémoratif de la Bataille des Nations et renferme 850.000 volumes et 24.300 périodiques. Elle a déjà ouvert ses portes à 190.000 lecteurs et elle occupe plus de quatre cents employés. C'est elle qui fournit aux Allemands, férus de statistique, les plus mirifiques occasions d'aligner des chiffres et de composer de savants graphiques, ...car la « Deutsche Bücherei » est vraiment et sous tous les rapports une bibliothèque modèle.

N'allez pas croire surtout qu'elle fasse double emploi avec l'une ou l'autre de ces innombrables bibliothèques, dont les fines tentacules s'étendent sur toute l'Allemagne. Ses buts sont bien nets et le rôle qu'elle s'est assigné bien défini : ce n'est pas sans raison qu'elle se dénomme « Deutsche Bücherei », puisqu'elle se borne à collectionner les ouvrages de langue allemande. « Se borner » n'est peut-être pas le terme propre, car dans les limites de ce

A l'occasion de la journée du livre (22 mars) un jury de huit membres s'est réuni à la « Deutsche Bücherei » pour désigner cinquante livres parmi les ouvrages les mieux imprimés. Les juges ne s'étaient pas donné pour tâche de choisir des éditions présentant quelque intérêt au seul point de vue bibliophile, mais des éditions courantes et même des livres à bon marché. Leur choix a prouvé, en effet, qu'il était possible de créer de beaux ouvrages même avec de modestes moyens, et en éditions nombreuses. De pareilles initiatives, malgré toutes les imperfections qu'elles comportent, méritent d'être signalées et encouragées.

domaine spécial, la bibliothèque allemande s'efforce de rassembler la totalité de ce qui s'imprime en allemand, ce qui n'est, certes, pas peu dire, à en juger par le nombre de volumes et de périodiques dont la maison s'est enrichie depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis dix-sept ans à peine.

C'est qu'il paraît en effet bien des choses en Allemagne : sans même parler des livres qui circulent sur les marchés, il y a les publications d'un caractère officiel (amtliche Schriften), les écrits édités par l'Etat, les gouvernements, les municipalités ; — il y a aussi les thèses, les compte-rendus annuels, les bulletins trimestriels, mensuels de toutes les universités, écoles et institutions tant privées que gouvernementales ; il y a toutes les publications faites par les innombrables sociétés et associations qui pullulent en Allemagne ; il y a les « œuvres privées », arbres généalogiques, papiers de famille, brochures parues à l'occasion de centenaires ou d'anniversaires ; il y a les traductions d'ouvrages étrangers, les œuvres allemandes parues à l'étranger, en Russie et aux Etats-Unis surtout ; il y a la catégorie, très intéressante et très riche, paraît-il, des ouvrages frappés par la censure. Comme on voit, il y a bien là de quoi occuper quelques centaines de fonctionnaires ; car il s'agit tout d'abord de « faire rentrer » toutes ces œuvres et ensuite de les classer. La « Deutsche Bücherei » est donc avant tout une bibliothèque de concentration, un immense bureau d'archives. Les livres ne sont mis à la disposition du public qu'à l'intérieur de la maison, dans les salles de lecture ; contrairement aux habitudes de toutes les autres bibliothèques allemandes, mais suivant les principes très critiquables en usage dans les bibliothèques françaises, le prêt au dehors n'existe pas. Il y a donc lieu aussi de considérer quels seront les rapports de cet établissement avec le public.

UNE SALLE DE LECTURE A LA « DEUTSCHE BÜCHEREI »

En ce qui concerne le premier point, la concentration, il existe à la « Deutsche Bücherei » une section spéciale chargée du « racolage » des livres, si l'on peut dire. Ce terme imagé nous renseigne immédiatement sur le travail de cette section : elle a pour tâche de convaincre les maisons d'éditions et les entreprises privées de lui fournir gratuitement un exemplaire de tout ce qui est imprimé. Une loi forçait du reste depuis longtemps les éditeurs de certains Etats allemands à déposer un exemplaire des livres parus chez eux.

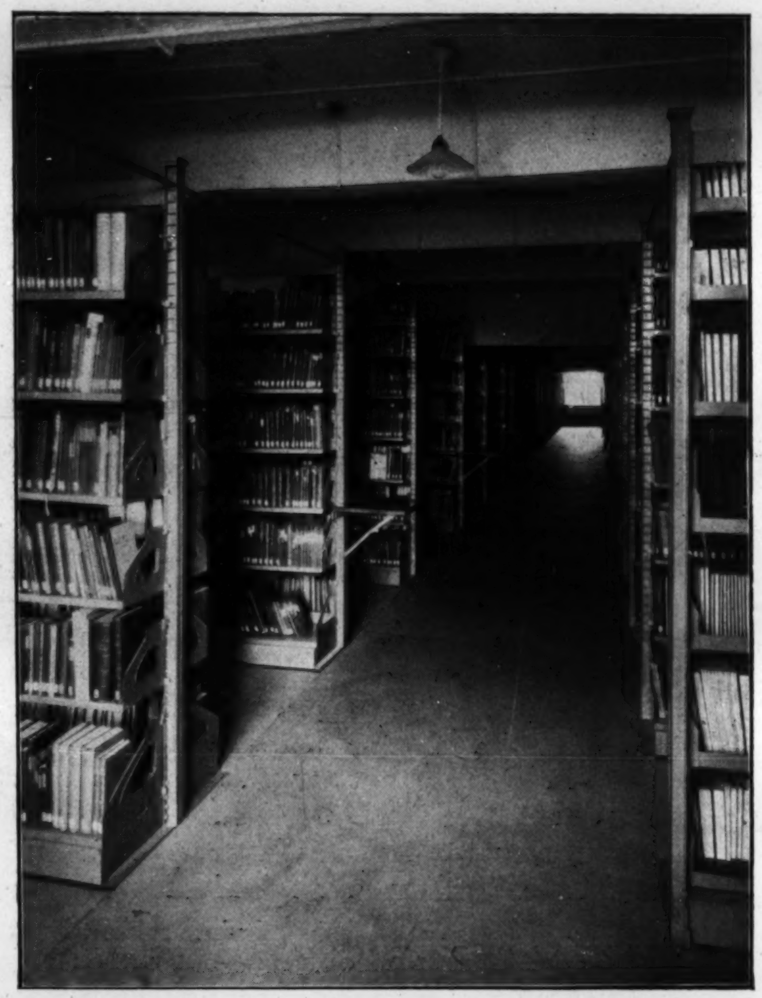
Cette loi a été transformée par la Deutsche Bücherei en une obligation gracieuse et étendue à tous les Etats allemands. Mais s'il est encore relativement aisé de repérer les ouvrages publiés par des éditeurs connus ou paraissant en librairie, il est bien plus difficile de connaître et de se procurer ce qui sort de certaines presses clandestines. Seule, une publicité bien organisée peut faciliter à la bibliothèque allemande cette tâche ingrate. Déjà les juges d'instruction ont pris l'habitude de signaler à la Bücherei toutes les publications défendues ou qui furent l'objet d'un procès.

Une fois les volumes «rentrés », le travail de classement et d'enregistrement commence. La Deutsche Bücherei publie toutes les semaines la nomenclature des ouvrages nouvellement acquis; elle rédige également un bulletin mensuel et une statistique annuelle.

Les livres sont inscrits ensuite au catalogue. Comme toute bibliothèque qui se respecte, la Deutsche Bücherei a un catalogue par matières et un catalogue alphabétique. Elle a en outre à composer des catalogues pour certaines matières spéciales et un catalogue par éditeurs. Si ce dernier a surtout pour but de seconder les éditeurs dans la composition de leurs propres catalogues, il facilite aussi beaucoup les recherches effectuées à la bibliothèque même.

Tous les livres — exception faite des livres prohibés et de certains ouvrages d'un caractère spécial — sont à la disposition du public dans deux grandes salles : la salle de lecture et la salle des périodiques. Ces salles lui sont ouvertes tous les jours de huit heures du matin à dix heures du soir. De plus, la bibliothèque se tient à la disposition de quiconque recourt à elle pour un renseignement bibliographique. C'est ainsi que de nombreuses demandes de ce genre sont adressées aux bibliothécaires soit par lettre, soit par téléphone; et les demandes provenant de l'étranger ne sont pas les moins nombreuses.

La «Bibliothèque allemande» prête aussi des livres à d'autres bibliothèques, et ce prêt est soumis à un contrôle très serré, afin d'éviter les fuites. Pour que le public puisse prendre connaissance des dernières nouveautés dans le plus bref délai possible, on a institué dans le bâtiment même de la bibliothèque un atelier de reliure. Mais même pour les ouvrages confiés à d'autres relieurs, le délai de livraison est réduit à un minimum.



UNE PERSPECTIVE: LES RAYONS DE LA BIBLIOTHÈQUE

Les reliures des livres de la Deutsche Bücherei présentent un intérêt documentaire tout particulier; car on y peut suivre facilement l'évolution économique de ces dernières années : en effet, au temps critique de 1918 à 1920 et pendant l'inflation de 1923, les reliures laissèrent beaucoup à désirer : on se contentait alors du strict nécessaire; puis, avec le relèvement progressif de la nation, apparurent les reliures plus soignées de ces dernières années.

N'omettons pas non plus de dire que la bibliothèque possède également un atelier de photographie afin d'éviter aux personnes qui ont besoin de clichés les frais de déplacement d'un opérateur.

Ainsi il a été pourvu à tout et comme la Deutsche Bücherei est encore animée du beau zèle des institutions nouvelles, on peut être certain qu'elle continuera de progresser.

Pendant de longues années elle a dû lutter âprement pour s'imposer et par deux fois même

il fut question de la supprimer, ou tout au moins de la rattacher à l'Université de Leipzig. Mais elle a su garder son indépendance et prouver qu'elle était nécessaire et même indispensable.

Depuis longtemps on avait reconnu le besoin de créer une bibliothèque qui assumerait la tâche difficile de rassembler la totalité des œuvres paraissant en langue allemande ; cette bibliothèque devait, pour se distinguer de toutes les autres bibliothèques de l'Empire, se limiter, comme nous l'avons dit plus haut, aux seuls ouvrages allemands et avoir le caractère de vastes archives avec un « système de présence », c'est-à-dire ne pas laisser « sortir » ses livres.

C'est en 1912 que fut fondée la Deutsche Bücherei par le « Börsenverein der deutschen Buchhändler zu Leipzig » (sorte de syndicat des libraires) à la suite d'un accord intervenu entre l'Etat saxon et la ville de Leipzig. La ville fournit aussitôt le terrain de construction et l'Etat saxon s'engagea à payer les devis. Pour les frais courants, la bibliothèque reçoit à parts égales une subvention de Leipzig et de l'Etat saxon et de plus, depuis quelques années, une assez forte subvention du Reich. Voilà, semble-t-il, des bases assez solides.

N'oublions pas que le premier projet d'une semblable collection remonte aux journées agitées du Parlement de Francfort (1848), car la Deutsche Bücherei est la « bibliothèque nationale » de l'Allemagne. Souhaitons, qu'elle ait une histoire aussi glorieuse et qu'elle joue un rôle aussi utile que notre bibliothèque nationale de Paris.

C. KN.

L'ALLEMAGNE DEVANT L'ESPRIT MÉDITERRANÉEN

C'est sous ce titre que le journal « Comœdia » présente l'introduction que Georg Mœnius, fondateur à Munich des éditions « Limes » vient de consacrer au livre d'Henri Massis : « Défense de l'Occident. » Georg Mœnius a traduit lui-même l'ouvrage d'Henri Massis qu'il juge utile d'opposer à tous les livres allemands qui exploitent le thème de la Décadence de l'Occident.

N. D. L. R.

Par une sorte d'affinité secrète, les Allemands n'accordent de crédit et n'ouvrent leur audience qu'aux écrivains français qui mêlent à une spiritualité vague des idées dangereuses. C'est à Rousseau et à sa subversion profonde, c'est à un Voltaire qui déchristianise l'âme française qu'ils s'empressent de faire accueil ; et la race gothique sympathise volontiers avec les chimères de certains celtisants. Mais tous les instincts, toutes les passions germaniques se mobilisent devant une France qui s'efforce de protéger sa tradition grécoromaine contre la barbarie qui la menace.

En vérité, le pays où le Chérusque Arminius défit les Romains dans la forêt de Teutobourg, où les Saxons rebelles repoussèrent âprement le christianisme que leur apportait Charlemagne, ce pays nourrit une sourde hostilité contre la France. Dans la nation d'où partirent les empereurs gibelins qui mirent Rome au pillage et firent du pape leur chapelain ; dans ce peuple du Saxon Luther qui, de ses rudes épaules, secoua d'un coup le joug romain, chez ces hommes tardivement christianisés, une animosité perdurable se manifeste contre Rome. Chaque période de l'Histoire germanique est marquée par une nouvelle explosion de cette hostilité.

L'histoire de cette rébellion antiromaine, qui va d'une tendance instinctive à une décision volontaire et délibérée, cette Histoire reste encore à écrire. Dans l'ordre intellectuel, de telles tendances ont pour résultat de nous faire proscrire, à nous autres Allemands, toute idée nette, tout principe défini ; dans l'ordre moral, elles entraînent l'anarchie spirituelle, dans l'ordre religieux, le rejet de toute autorité, de toute institution, de toute hiérarchie.

Sur le terrain politique, elles expliquent cette animosité complexe qui tantôt se tourne contre l'Italie, tantôt contre la Pologne ou contre la France.

C'est pour des raisons semblables que l'Allemand proscrit tous les livres d'esprit latin qui s'opposent aux impulsions primitives de sa race encore flottante et informe. Il est donc inévitable qu'un livre comme la *Défense de l'Occident* d'Henri Massis agisse, chez nous, comme un contre-poison, L'organisme germanique a aussitôt réagi. Ou bien, l'on observe sur ce livre un silence total ou on le repousse comme une manière de pamphlet. Tandis qu'en Angleterre, en Amérique, se répandait la belle translation en langue anglaise qu'a préfacée G.-K. Chesterton, l'Allemagne s'est bien gardée de discuter les idées de Massis.

Henri Massis est le type de ces Français, en qui s'incarne l'esprit latin dont il est l'un des plus éminents représentants. La parole que Bergson a jeté dans le débat sur la culture : « *Les qualités d'ordre, de composition, de précision sont essentiellement gréco-latines et par elles se définit en grande partie l'esprit français* », cette parole, l'apologiste de la culture occidentale, le défenseur de l'Eglise la reprend aujourd'hui et l'illustre pour son propre compte, en lui donnant un sens catholique et romain.

Sa philosophie, en effet, n'est pas seulement romaine par le style, elle l'est aussi par sa substance. Massis est romain et dans un sens plus profond que Maurras, car il est d'abord catholique. Et peut-être découvrirait-on quelques similitudes entre certaines vues de M. Mussolini et celles de M. Massis ; retour à la tradition intégrale, défense de l'héritage antique par une réforme intérieure qui intéresse tout l'homme. Cette volonté d'ordre, d'autorité, de hiérarchie n'est pas le fait d'une race en décadence, mais d'un authentique mouvement de la jeunesse. Ici et là, nous voyons aujourd'hui des esprits fermes, soumis aux disciplines de Rome, s'opposer à toute confusion intellectuelle et politique, et qui savent se garder de toute frénésie.

La devise de Pétrarque *Virtù contra furore*, est celle qui domine l'œuvre de tels hommes. Quel courage *total* chez le latin Massis ! Que l'on compare ce catholique français à un catholique allemand-type. Chez le Français, nous discernerons la volonté d'être intégralement catholique alors que chez l'Allemand, nous ne trouvons le plus souvent que le désir d'adapter la religion à sa mesure jusqu'à la vider de tout contenu. Quand le Français semble rétrécir délibérément son horizon et se replier sur lui-même, le sens qu'il garde de l'humain le relie néanmoins à l'universel ; l'Allemand au contraire, est toujours tenté de se perdre ; jamais il ne se trouve un centre où rassembler les puissances de son être.

C'est pourquoi Henri Massis ne s'installe pas commodément sur le plan du conflit des races. Le sens de l'universel qu'il tient de sa notion même de catholicité lui interdit d'opposer une race contre une autre. Mais il ne prononce pas le mot *catholique* sans y joindre l'épithète : romain. Et ainsi il étend sa sollicitude à tous ceux qui, sans être d'origine latine, ont accueilli l'héritage de Rome. Sa conception du monde est celle du XIIIe siècle, cette apogée de la chrétienté que les nationalismes n'avaient pas encore mise en pièces.

Il parle, au reste, de ce XIIIe siècle qui lui est si cher, de toute autre façon que les romantiques. Il ne souhaite pas d'en faire revivre les formes extérieures, mais l'esprit ; et c'est de cet esprit universel et chrétien que s'inspire son effort de regénération. Aussi son héros n'est-il pas l'homme de science, l'homme d'affaires, ou l'homme de guerre, mais le *saint*. Avant tout, il voit dans le grand XIIIe siècle, un âge où le Français, l'Italien, l'Anglais, ou l'Allemand était d'abord *un homme*, le citoyen d'une civilisation universelle qui possédait sa langue, son esprit, sa religion, sa science, son art, sa sensibilité propres, et qu'unifiait une même notion de l'ordre divin. La nostalgie d'une époque, où l'union dans une même foi avait fait de l'Europe un seul peuple, garde ce Latin, qui dénonce les dangers de la forêt germanique et de la steppe slave, d'un panlatinisme agressif et de tout chauvinisme étroit.

Dans ses lignes comme dans ses sources, la position d'Henri Massis est universelle.

Georg MŒNIUS.

/////

NOVELLE

EIN MANN WARTET AUF SEINEN TOD

EINE SELTSAME GESCHICHTE

Es ist etwas Seltsames um ein Totenbegräbnis in kleineren Orten. Nicht nur, dass der Verstorbene die amtlich vorgeschriebene Wartezeit im Sterbehause verbleibt und von hier aus zu Grabe getragen wird. Auch nicht, dass auf dem Wege zur letzten Heimstätte in den Türen und hinter den Gardinen manches prüfende Augenpaar dem langsam einhergehenden Zuge nachsieht und an der Menge und dem Bekanntsein der würdig dem ausgeschlagenen Wagen Folgenden nachträglich Wert und Schätzung des Toten zu berechnen sucht. Seltsam ist vor allem die Ansammlung der Schaulustigen, die sich — die Scheueren hinter Hecken und benachbarten Grabsteinen, die Dreisteren in unmittelbarer Nähe des Grabes — in ihrer Art an dem Begräbnis beteiligen. Selten aber dürfte es vorkommen, dass die Menge dieser unzeremoniellen Begräbnisteilnehmer ganz bei weitem die Zahl der dem Sarg Nachgehenden übersteigt, wie es an einem herbstleuchtenden Septembernachmittage des Jahres 19 . . zu K. der Fall war. Bei diesem Totenbegängnis geschah es nämlich, dass dem Verstorbenen nur etwa vierzehn Personen das letzte Geleit erwiesen, während nahezu der gesamte Ort den Friedhof bevölkerte und als Neugierige dem Begräbnis beiwohnte. Die merkwürdige, nahezu legendenhafte Art des Ablebens des zu Grabe Getragenen, dem ausser einem Vertreter der örtlichen Polizeiverwaltung nur der Geistliche, der Krankenhausarzt, einige dienstfreie Krankenschwestern sowie einige Patienten des Krankenhauses folgten, hatte die übergrosse Zahl der Neugierigen hergelockt. Man erwartete näheren Aufschluss und Deutung des geheimnisvollen Sterbens in der Grabrede.

Die Umstände, unter denen der Verstorbene in K. aus seiner irdischen Existenz hinausgewachsen war, waren aber auch tatsächlich von so unbegreiflicher, geheimnisvoller Art, dass es versucht sei, sein seltsames Sterben in aller Sachlichkeit und ohne jede Stellungnahme zu erzählen.

Stand da eines Tages vor dem Krankenhause zu K. ein in einem grünen Lodenmantel steckender Mann von etwa dreissig Jahren, einen gefüllten Rucksack auf der Schulter und drückte die in der Sonne gleissende Metallklingel. Die diensttuende Schwester öffnete und fragte den merkwürdigen Gast ein wenig erstaunt nach seinem Begehren. Die Schwester Oberin wünsche er zu sprechen, ward ihr von dem Eintretenden Bescheid. Ob sie ihr etwas bestellen sollte, wehrte die Fragende ab. Doch der Mann beharrte darauf, die Gewünschte persönlich zu sprechen. Da nickte die Schwester unwillig, sah dem Fordernden prüfend ins Gesicht und ging ihm zum Zimmer der Krankenhausleiterin voran.

Er bäte um Aufnahme ins Krankenhaus, richtete sich nach einem Wort der Begrüssung der Mann an die Oberin. Was ihm denn fehle, fragte die zurück. Ach, meinte der Gefragte, während ein spielerisches Lächeln auf seine Mundkanten sprang, ihm fehle eigentlich gar nichts. Er wolle bloss auf seinen Tod warten. Die Oberin, der etwas mit dem Besuch nicht zu stimmen schien, flüchtete sich zunächst in einen Scherz. Das dürfte denn doch noch einige Zeit dauern, erwiderte sie. Nein ! — Der Mann wurde ernst. So sehr lange wäre es nicht mehr. Er könnte es ihr genau sagen. Der Kalender da an der Wand zeige den zehnten September an. Da blieben ihm noch genau sechzehn Tage. Das heisst, nicht genau sechzehn Tage, sondern einige Stunden weniger. Es ginge jetzt wohl auf sechs Uhr zu. Er müsse aber am sechsundzwanzigsten Sep-

tember schon um drei Uhr sterben. Auf den Glockenschlag drei.

Die Oberin rückte unruhig auf ihrem Stuhl hin und her und nahm die Brille ab. Ihr wurde unbehaglich zu mute. Sollte der Mann geistesgestört sein ? — Fast schien es so. — Ja, meinte sie dann ausweichend, so ohne weiteres könne sie ihn nicht aufnehmen, da müsse ihr erst der Arzt Anweisung geben. — Dem verschliesse er sich nicht, war die Entgegnung des Mannes. Wo er den Arzt denn sprechen könne. Um sieben Uhr mache der seine Abendvisite, antwortete die Oberin nervös. Er möge dann wieder vorsprechen. Der Mann mit seiner Ruhe wurde ihr immer unheimlicher und sie schob schon ihre rechte Hand näher zur Klingel hin, um bei einem verdächtigen Anzeichen gleich Hilfe zu alarmieren. Der Mann sah ihre Bewegung und lächelte. « Gut », sagte er mit einem Anflug von Selbstironie. « Ich habe ja noch bis zum sechsundzwanzigsten September Zeit. Da komme ich nach sieben Uhr wieder. In der Zwischenzeit sehe ich mir das Städtchen an ». Dann, während er aufstand, bat er um die Erlaubnis, sein Gepäck einstweilen hier zu lassen. Die Oberin, froh, den unheimlichen Menschen auf eine so leichte Art loszuwerden, willigte bereitwillig ein.

Kurz nach sieben Uhr, die Uhr im Pförtnerzimmer hatte gerade das erste Viertel geschlagen, ging die Schelle des Krankenhauses. Der Mann im Lodenanzug stand vor der Türe. Die Schwester vom Dienst öffnete und betrachtete mit unverhohlener Neugier den Eintretenden, der nach dem Arzt verlangte. « Bitte», sagte sie und führte ihn den Weg zum Sprechzimmer. Einige Schwestern, von der Oberin über den seltsamen Menschen und sein Begehren unterrichtet, hatten sich auf dem Korridor zusammengefunden und sahen den beiden nach.

Der Arzt, von der Krankenhausleiterin vorbereitet, sass an seinem Schreibtisch und erwartete bereits mit einer leichten Spannung den Angekündigten. Als er nun von der Schwester hereingeführt wurde, bot er ihm zunächst einen Stuhl an. Dann bemerkte er, die Oberin habe ihm schon von seinem Ersuchen gesprochen und ihm auch den Grund seiner erbetenen Aufnahme genannt. So brauchte er wohl nicht mehr viel zu sagen, meinte der Besucher. — Hm, entgegnete der Arzt, vielleicht gäbe er ihm zunächst einmal Aufschluss darüber, woher er seinen Sterbetermin so genau wisse. « Ja, Herr Doktor », erwiderte der Aufgeforderte. « Das will ich Ihnen gerne sagen, obschon sie sicherlich nicht viel damit anzufangen wissen und darüber den Kopf schütteln ». — Er lehnte sich in seinen Stuhl zurück und erzählte den Arzt dann, dass er in der vergangenen Woche drei Nächte hintereinander den gleichen Traum gehabt habe. Er sage Traum — genau so gut und vielleicht richtiger müsse er wohl von einer Erscheinung sprechen. Also in diesem Traum oder in diesem Gesicht sei ihm von einer überlebensgrossen Hand ein Abreisskalender hingehalten worden, an welchem nur noch ein einziges Blatt hing. Auf diesem Blatt, welches als Datum den sechsundzwanzigsten September trug, stand unter der Zahl sein Name mit einem Kreuz, wie man es hinter den Namen von Verstorbenen zu machen pflegte, und der Vermerk « drei Uhr ». — Ob das alles sei, fragte der Arzt, als der Erzählende schwieg. — Ja, das sei alles ! — Und daraufhin wolle er ins Krankenhaus ? — Ja ! —

Der Arzt hätte am liebsten aufgelacht. Aber da war etwas von solcher Bestimmtheit in den Worten des Gastes, dass er sich bezwang. So versuchte er gütlich, ihm seine fixe Idee, wie er sich ausdrückte, auszureden. Doch vergeblich. Der seltsame Todeskandidat liess sich nicht beirren. Er stände allein auf der Welt, habe alles geordnet und wolle nun auf seine Stunde warten. Hier, er zog seine Brieftasche aus dem Rock, seien seine Papiere. Der Arzt möge sie an sich nehmen, da er doch keine Verwendung mehr dafür habe. Im übrigen besitze er noch soviel Geld, dass er nicht allein die Aufenthaltskosten für die sechzehn Tage bezahlen könne, sondern darüber hinaus auch noch genügend übrig hielte, um den Sarg und das Begräbnis zu bestreiten. Wäsche für die Zeit habe er in seinem Rucksack mitgebracht, ebenfalls ein Totenhemd. Also auch in dieser Beziehung sei schon alles bedacht.

Als alle vernünftigen Einwände an der unbeirrbaren Gewissheit des Besuchers zerfielen, schüttelte der Arzt den Kopf. « Temporäres Irresein », dachte er. Er würde den Mann behalten und seinen Geisteszustand beobachten. « Na — wie Sie wollen », sagte er laut. « Da Sie bezahlen und auf Ihrer Forderung beharren, bleibt mir nichts anderes, als Sie zu behalten. » — Der Mann dankte und erhob sich. — « Länger

als bis zum sechsundzwanzigsten September werde ich Sie aber nicht hier behalten », lachte der Arzt dem Weggehenden nach. Der wandte sich daraufhin um. « So leid es mir tut », entgegnete er ; « drei Tage länger werden Sie mich doch noch dulden müssen ! » — Dann ging er hinaus.

Auf diese Art kam das Krankenhaus zu K. zu dem seltsamsten Patienten, den es je in seinen Mauern gehalten hatte. Natürlich wussten alle Schwestern und nach wenig Tagen auch alle Insassen des Hauses, welche Bewandtnis es mit dem neuen Bewohner hatte, der sich der Oberin mit unaufdringlicher Bereitwilligkeit für mancherlei Mannesarbeit zur Verfügung stellte. Anfänglich hänselte man ihn. Er ging nicht darauf ein. Da liess man ihn gewähren und lächelte nur noch insgeheim über ihn. Aber auch dies unterblieb mehr und mehr, je näher man dem sechsundzwanzigsten September kam. Schliesslich, am Morgen des erwarteten Todestages, war alles in fieberhafter Spannung. Die Schwestern schlichen fast auf Zehenspitzen über die Gänge, und wo man sich unterhielt, bei den Schwestern und bei den Kranken, geschah es wie flüsternd. Der « Todeskandidat », wie man ihn allgemein im Haus nannte, blieb ruhig und gelassen und verrichtete wie die Tage vorher die übernommenen Arbeiten. Nach dem Mittagessen ging er dann durch alle Räume, verabschiedete sich von jedem Einzelnen mit einer solchen Ernsthaftigkeit und Gelassenheit, dass nicht nur keiner wagen mochte, ihm ein Scherzwort zu sagen, sondern dass etliche sogar von einem leisen Schauer befallen wurden.

Selbst der Arzt brachte es nicht fertig, sich der allgemeinen Unruhe und Spannung zu entziehen. Obgleich er einen Tag vorher noch der Oberin fest versichert hatte, den Verrückten seinem Reinfall allein zu überlassen, war er seit ein Uhr im Hause.

Gegen zwei Uhr hatte der Abschiednehmende seinen Rundgang beendet und ging in sein Zimmer. Um halb drei läutete er nach der Stationsschwester. Als sie eintrat, lag er bereits zu Bett, das Totenhemd sorgsam über die Bettdecke ausgebreitet. Auf dem herabgezogenen Tischchen, ihm zugewandt, stand die tickende Uhr. Einen letzten Wunsch habe er noch, richtete er sich der Eintretenden entgegen. Sie möge ihm aus der unteren Kleiderschrankschieblade Feuer für seine Zigarre geben. « Ich habe immer so gern geraucht », sagte er wie entschuldigend. Die Schwester sah ihn einen Augenblick starr an. Sie wusste nicht, was sie ihm sagen sollte. Wortlos zog sie die Schieblade auf, nahm eine Streichholzschachtel heraus und gab dem Liegenden Feuer. Ob sie bis drei Uhr bei ihm bleiben könne, fragte er dann. Als die Schwester nickte, bat er sie, Platz zu nehmen. Dann schwieg er.

Kurz vor drei Uhr legte der Rauchende, der versunken dem Rauch nachgesehen hatte, den Rest der Zigarre beiseite und blickte zur Uhr. « In zwei Minuten bin ich glücklich gestorben, Schwester », sagte er dann und legte sich tiefatmend zurück. Die Schwester erwiderte nichts. Die Kehle war ihr wie zugeschnürt und ein kaltes Entsetzen kroch ihr über den Rücken. Sie hatte manches Sterben ohne Erschrecken gesehen, aber hier bereitete sich etwas so Unheimliches vor, dass es ihr den Atem benahm. Angstvoll sah sie auf die auf- und niedergehende Brust des Liegenden, der die Augen geschlossen hielt. Nun — sie glaubte, ihr Herzschlag setze mit einem Male aus — nun bewegte sich die Brust nicht mehr. Sie bog entsetzt den Körper vor. Wirklich, die Brust war flach und still geworden. Mit einer leisen Scheu sah sie auf die Uhr — der Zeiger rückte soeben über voll. Da hielt es sie nicht mehr. Dieses Sterben war ihr zu ungeheuerlich. Sie sprang auf und lief auf den Flur. Da kam ihr auch schon der Arzt entgegen. Lächelnd hob er die Uhr und öffnete den Mund, etwas zu sagen. Sie kam ihm zuvor. « Er — ist — », stammelte sie erschüttert und verwirrt. Das Lächeln im Gesichte des Arztes wurde starr und zerbröckelte. « Tot ? », flüsterte er. — « Ja », nickte ihm die Schwester zu.

Der Arzt sagte kein Wort. Schweigend steckte er die Uhr ein und ging in das Totenzimmer. Den sich um sie sammelnden Schwestern und Kranken konnte die zurückgebliebene nur abgebrochen und tief erschüttert den Vorgang erzählen.

Der Arzt blieb nicht lange. Als er zurückkam, hatte er ein bleiches Gesicht. « Seltsam », sagte er und fuhr sich verwirrt über das Haar. « Der Mann ist an einem Herzschlag gestorben ». Dann, nachdem er eine Weile sinnend stehen geblieben war : « Wir werden dieses Sterben nicht enträtseln », nickte kurz und ging.

WIllI SCHÄFERDIEK.

CINÉMA

MINDERWERTIGE FILMPRODUKTION

Der Erfolg des Sprech- und Tonfilms ist ein so überwältigender und vollständiger gewesen, dass derjenige, der sich zu seiner Verteidigung noch ausrüstet, uns ein bischen einfältig dünkt. Jedoch wird es sehr bald von grosser Wichtigkeit sein, diesen Neuling zu verteidigen, wenn auf diese Weise ohne Einsehen mit ihm weiter gewirtschaftet wird.

Die leidenschaftliche Neugier, die diese Erfindung unter den Volksmassen entfesselt hat, hat bei unsern Verlegern, Impresarii und Wirtschaftern eine grenzenlose Geldgier entfacht. (Charlie Chaplin würde es die « ruée vers l'or » nennen.) Einige Firmen haben sich mit Ernst und in aller Ehrlichkeit an die Sache gemacht und haben ein teures vollkommen ausgestattetes Material angekauft. Andere Unternehmer aber sind weniger gewissenhaft gewesen. Um die Neugierde des Publikums auszubeuten, haben sie Tonfilme aus irgend etwas fabriziert. Alten Filmen haben sie einige tönende Zellen angehängt.

Mit unzulänglichen Apparaten haben sie Annäherndes geschaffen. Sie haben so gut es ging Lautsprecher konstruiert und vor vollgestopften Zuschauerräumen genäselte Lieder und hohlklingende Zwiegespräche abgerollt.

Diese groben Nachahmungen können die Zukunft des Tonfilms in hohem Masse gefährden. Viele Zuschauer, die zufällig, aber im besten Glauben in ein Haus wo man solchen Ersatz bot, eingetreten waren, haben es mit einer falschen, aber endgültigen Ansicht über den Tonfilm wieder verlassen. Zurzeit wird wirklich in manchen Sälen ganz Wertloses geboten.

Man sollte vielmehr die Verteidigung derjenigen Unternehmer, Verhändler und Exploitanten, die mit ehrlichen Waffen in diesen Kampf gezogen sind, richtig organisieren. Es sollte nicht gestattet sein, dass der erste Beste sich daranmacht, mit irgend einem Phonographen und irgend einem Stück Leinwand drauflos zu fabrizieren und den Massen einen Extra-Ton- und Sprechfilm zu versprechen. Das ahnungslose und noch etwas eingeschüchterte Publikum weiss nicht recht, wie weit es diesen Unternehmern Glauben schenken darf. Und auf solche Weise entstehen bedauernswerte Missverständnisse.

Von Zeit zu Zeit wird in der Tat mehr oder weniger tumultuarisch Protest erhoben. Letzthin wurde eine Erstaufführung durch betäubendes Geschrei und mit allerlei Schimpfnamen begrüsst : so äusserte ein entrüstetes Publikum brutal seine Enttäuschung über einen Film, dem grosse sprachliche Eigenschaften nachgesagt wurden, der aber nur ein Grunzen und Gurgeln wie ein sich leerendes Fass hören liess. Dieser Protest genügte, um in einem weiten Umkreis den Glauben aufkommen zu lassen, die Kinobesucher hätten den Tonfilm schon satt, und würden stürmisch zum stummen Film zurück verlangen.

Solche Zwischenfälle sind ernster zu nehmen als bis jetzt geschehen ist. Könnte man sie nicht vermeiden, indem Produzenten und Konsumenten die Verteidigung ihrer Interessen, die hier übereinstimmen, richtig organisierten ?

E. VUILLERMOZ.

LIVRES NOUVEAUX

FELICITAS ROSE: DIE WENGELOHS (*)

Ce livre est l' « Histoire d'une famille de postiers », comme l'auteur prend soin de nous le dire par le sous-titre. Il ne faut donc s'attendre à rien de bien extraordinaire dans ce petit monde des « lettres », à moins que, par un vigoureux effort d'abstraction vous ne réussissiez à prendre vous-même l'âme et la mentalité d'un des héros de l'ouvrage. Alors tout nous y paraît gracieux, vraisemblable et terriblement émouvant. Autrement, comment pourrait-on s'intéresser et croire aux avatars et aux joies de ces deux jeunes filles du « Herr Oberpostdirektor » (vieille noblesse, mais d'une bonhomie touchante)? — deux anges, dont l'une a épousé le fils d'un simple facteur, un « Herr Assessor » qui — peint tout en noir — s'adonne au jeu, rougit de ses parents, des modèles d'honnêteté et de vertus civiques, néglige sa femme et provoque un retentissant scandale... et dont l'autre, un bon petit diable, aime le frère de son ignoble beau-frère, mais est aimée par un baron (moins ne serait pas assez !)... Vous croyez toucher au double nœud du drame ? que non ! tout étant au mieux dans le meilleur des mondes, le bel Albert, l' « assessor », rentre en lui-même — et, afin que la jeune Brigitte puisse épouser son baron, le pauvre Max trouve de bonnes raisons pour se suicider. — Ainsi se trouve rétabli l'ordre et naîtra le bonheur dans le monde et les cœurs des braves postiers.

Ne raillons point trop pourtant : il se dégage de ce gentil roman un tel parfum d'honnêteté, une telle bonhomie et une si bonne humeur, qu'en le lisant, nous nous sentons revenus aux candides années de notre jeunesse et cela fait du bien, surtout après avoir été saturés de toute cette littérature archi-vieille de nos plus jeunes écrivains. L'auteur aussi sait camper ses personnages (telle cette vieille tante qui agrémente son franc parler d'incomparables fautes de grammaire) avec une netteté et une grâce qu'on ne rencontre pas toujours dans les œuvres actuellement les plus réputées. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que nous avons là un bon roman d'agrément.

NUR EINE KNABENSEELE (*)

Qu'un enfant meure d'un secret qui lui pèse, ou d'une tragique découverte qu'il a faite sur les autres ou sur lui-même, cela n'arrive que rarement dans la vie, mais assez fréquemment en littérature. Et que ce secret soit la plupart du temps une révélation sexuelle — cela ne saurait nous étonner, surtout dans notre littérature moderne qui sous ce rapport se pique de franchise et de sens psychologique — soit que l'enfant découvre quelque drame passionnel comme le petit héros de « *l'enfant qui prit peur* » de Gilbert des Voisins, soit qu'il devienne la victime de vils séducteurs comme la petite héroïne du livre trop peu connu « *Tuée par la vie* » (1), ou qu'encore, comme le petit garçon dont parle le livre que nous avons sous les yeux, il se croit taré parce que, sur le conseil d'un camarade, il s'est laissé entraîner à quelque jeu sexuel sur lui-même et qu'il n'ose avouer sa faute à qui que ce soit.

Si ceci est le sujet du livre, le but visé par

(*) Ed. Herder et Cie.
(1) Cf. Revue Rhénane N° 6, VIIe Année.

l'auteur, c'est de nous montrer le Bien en face de ce Mal. Ce postulat « Le Bien » est représenté par un prêtre à qui a été confiée l'éducation du petit et qui seul parvient à calmer ses angoisses sans toutefois pouvoir lui arracher son secret. Confiez l'âme de vos enfants aux mains bienfaisantes des prêtres ! Tel est le conseil que semble vouloir donner l'auteur.

Mais il serait plus salutaire pour le bien public et la santé de l'humanité, de tirer de ce petit livre un autre enseignement : c'est qu'il n'est rien de plus mauvais, rien de plus faux, rien de plus nuisible que de laisser les enfants dans le doute, dans l'incertitude au point de vue sexuel et que le seul enseignement qui puisse conjurer de semblables catastrophes, c'est celui qui sainement, proprement, intelligemment, éclaire l'enfant le plus tôt et le plus complètement possible sur ces questions-là !

FRANCIS JAMMES : CHAMPÊTRERIES ET MÉDITATIONS

Der neugegründete Verlag « Champs » setzt die Reihe seiner Publikationen würdig fort mit diesem « Schatzkästlein ». Keiner verdient mehr als Jammes in diese ländliche Serie aufgenommen zu werden, ja er steht an der Spitze, am Anfang dieser Bewegung und hat mit dem Prophetenblick und dem Zauberstab des Dichters diesen Weg zurück zur Scholle gezeigt.

Ueber Jammes « Ländlichkeit » lässt sich ja streiten und die Natürlichkeit seiner Naturbegeisterung ist nicht immer ganz einwandfrei — dazu ist er ein viel zu raffinierter Kunstmensch. Auch von seinen Töchtern spricht er manchmal etwas zu viel.

Aber schön, wunderschön sind die Perlen und Diamanten die er für die Natur geschliffen hat : denn *er* schmückt sie, *er* bekränzt sie, er spendet ihr Blumen und Kleinode. Seine Gaben schillern in tausend Farben, vom smaragdenen Grün des Meeres, bis zum zerfliessenden Blau des Himmels. Jeder Kreatur reicht er eine leuchtende, zartbearbeitete Spende, der leise ertönenden Muschel, den kunstvoll geformten Fossilien, die er so gut kennt, den Schmetterlingen, die so blumenähnlich sind, dass man sie lieber zur Flora rechnen möchte.

Für jede Landschaft hat er ein Lied und für die Blumen der Heide, für die schneeweisse Wasserlilie und für den auf das Heu zerstreuten blauen Tau der Flachsblume. Aber den schönsten Hymnus, so zart schwingend, so melodisch verklingend wie nur Jammes singen kann, widmet er dem Dichter, dem Menschen, der die Natur in sich aufnimmt, umbildet und ihr erst ewige Schönheit verleiht.

C. KN.

REVUE DE QUELQUES REVUES

Nous lisons dans le « **Tagebuch** » :

de *Ludwig Marcuse* : « *Professeurs et vulgarisateurs* » :

« Le professeur E. A. Brinkmann, qui enseigne l'histoire de l'art à Cologne, accuse Emil Ludwig, qui n'est professeur nulle part, de travailler sans tenir compte des méthodes scientifiques... Ludwig rétorque que sa mission est « de faire jaillir les sources, qu'ont découvertes les philologues », mais qu'ils ont laisser « figer ».

A l'usage de qui les savants écrivent-ils ? A l'usage d'autres savants et d'intermédiaires, mais pas pour le grand public. L'ésotérisme des savants n'est point un argument, mais une nécessité ; leur terminologie, incompréhensible

aux profanes n'est point chose ridicule, elle n'est qu'un moyen plus rapide de se comprendre entre eux...

On a totalement oublié de nos jours, qu'il existe une hiérarchie parmi les écrivains et que chaque type d'écrivains y a sa place... Savants et vulgarisateurs sont deux types tout différents, qu'on ne saurait confondre l'un avec l'autre... »

De *Arno Schirokauer* : « *Mythologie de la Guerre* »:

« Jusqu'à ce jour, la guerre, dans les débats qu'elle suscite, était l'accusée... Mais déjà la voilà qui apparaît de plus en plus sous les traits d'un Messie. Une mythologie spéciale l'exempte de toutes accusations, elle est divinisée. « La guerre est devenue Destin ».

« *Le Monopole de Reinhardt* » :

« Les théâtres nationaux viennent d'être fusionnés en un consortium Reinhardt. ... Reinhardt — abstraction faite de ses dons de régisseur tout à fait extraordinaires, — est devenu de ce fait le chef unique de tout le public des abonnements de Berlin. Lui seul dirige la bourgeoisie vers tel théâtre dont le développement l'intéresse et il l'éloigne de tel théâtre qu'il a condamné à mort. Ceci rend pour des années impossible à n'importe qui de rivaliser avec Reinhardt, et arrête dans son essor le talent de tous les jeunes régisseurs...

Comme directeur du « Théâtre allemand », des « Kammerspiele », de la « Comédie », du « Théâtre de Berlin », et indirectement du « Künstlertheater », « Renaissancetheater » et maintenant aussi du « Théâtre National », Reinhardt devient le seul dispensateur du travail dans les théâtres berlinois...

Ne vaudrait-il pas mieux, dans ce cas, supprimer leurs subventions à l'Opéra et au Théâtre National et confier les maisons du Gendarmenmarkt et de Unter den Linden à l'administration de Reinhardt ? Car s'il doit y avoir un monopole qu'au moins il rapporte quelque-chose ! »

De *Wenzel Goldbaum* : « *Le régisseur est-il autorisé à remanier une œuvre ?* »

« A l'occasion de la plainte formulée par Stefan Grossmann, l'auteur de « J'accuse ! » contre le « régisseur » Jürgen Fehling... je suis d'avis que l'auteur peut se défendre contre un remaniement de son œuvre en se référant au § 9 de la loi sur la protection des ouvrages littéraires, au § 12 de la loi sur la protection des artistes, au § 13 de la loi concernant les droits d'édition — et à plusieurs précédents —.

« Une décision prise par le Tribunal en 1928 défend à l'éditeur d'une revue d'abréger un article... Le grand accord conclu par le Cartel des associations d'auteurs dramatiques et compositeurs allemands, du « Deutscher Bühnenverein» (association des théâtres...) et des éditeurs des pièces de théâtre reproduit textuellement une décision prise par le premier sénat civil aux termes de laquelle « l'auteur peut refuser d'accepter que l'éditeur change quoi que ce soit à son style... » etc.

Dans la « **Weltbühne** :

« *Le budget pour l'armée en* 1930 » *de Centurio Veteranus* :

« La cavalerie, cette troupe si coûteuse et — presque inutilisable a été augmentée de 17,3 % à 28,9 % depuis 1912 : Ce fait ne s'explique guère du point de vue militaire :

On peut être d'un avis très différent quant à la nécessité qu'il y a pour un Etat d'entretenir des armées permanentes. Mais, lorsqu'un Etat dépense l'argent des contribuables, ceux-ci ont le droit d'exiger qu'il en soit fait un usage utile. ...Si l'on considère le total des dépenses faites pour l'armée, on s'aperçoit que la Reichswehr, qui compte 100.000 hommes a besoin de 515 millions de Marks alors que l'armée de 1912, qui comptait 400.000 hommes, et en été 100.000 de plus, ne dépensait que 645 millions, donc 130 millions en plus.

On pourrait continuer à aligner indéfiniment les articles de compte sans arriver à une autre conclusion que celle-ci : entre les besoins d'une armée de 100.000 hommes et ceux d'une armée d'un demi-million, il existe une disproportion inexplicable. Des dépenses, énumérées autrefois presque négligemment sous de grandes rubriques, sont devenues elles-mêmes de grosses rubriques.

Dans ce nouveau budget on découvre toutes sortes de choses curieuses... par exemple : il existe des fonctionnaires civils, qui « prennent part à des cours d'équitation et qui d'après certaines prescriptions spéciales, doivent porter l'uniforme », et on inscrit au budget 7.000 Reichsmark de frais d'habillement, et on apprend, non sans quelque étonnement, que ces fonctionnaires civils prennent part à des exercices et que les frais d'habillement pour ces exercices se montent à 8.000 Reichsmark...

Le ministère de la Reichswehr ne compte pas moins de 957 membres. L'ancien ministère de la

guerre prussien avec l'Etat-major n'en comptait que 928 ! Il employait 32 conseillers civils, la Reichswehr en emploie 74.

Que peut-on encore dire de cette armée ? Elle n'a ni Etat-major, ni artillerie lourde, beaucoup trop de cavalerie, pas d'aviation, elle est réduite par le traité de Versailles à un armement insuffisant. C'est une armée de mercenaires engagés pour un service de douze ans. C'est vraiment bien cher payé ! Est-ce que cela en vaut la peine ?

Un commentaire de *C. von Ossietzky* sur les *propositions de Briand et de Coudenhove*.

« Le projet de Coudenhove ne mènerait pas à une union des peuples, mais à un pacte conclu entre les gouvernements capitalistes contre leurs peuples... pour empêcher la révolution sociale...

Il ne faut pas identifier le mémorandum de Briand avec les projets de Coudenhove... Il y a pas mal de malice dans le projet de Briand, mais il faut avouer que le désir de conserver à une nation sa prédominance traditionnelle ne s'est jamais caché sous des dehors plus sympathiques... »

Dans la « **Literarische Welt** » :
de *Willy Haas* : « *L'Inferno de Schiller* ».

« Schiller s'adonnait à l'étrange manie de conserver dans les tiroirs de son bureau des provisions de pommes pourries, et cela avec une volupté dont on ne doit pas sousestimer l'importance. Gœthe raconte que se trouvant une fois en l'absence de Schiller pour quelques minutes seul dans son bureau, ils s'était presque évanoui en respirant cette odeur pénétrante qui s'échappait des tiroirs... Si l'on songe qu'à cette époque, Schiller avait déjà un poumon presque entièrement détruit par la phtisie, on ne trouvera pas que j'exagère en qualifiant cette manie de vice invétéré, aussi pernicieux que par exemple le goût du hachich qu'avait Baudelaire ou l'ivrognerie de Verlaine...

Les pommes pourries... rappellent par leur odeur les cantines des soldats de l'ancienne monarchie autrichienne... une odeur qui provenait encore de la guerre de Sept ans, car il était impossible de s'en débarrasser même en aérant.

...Je rappellerai seulement que Schiller a composé presque toutes ses œuvres de jeunesse dans cette atmosphère de caserne, entouré des émanations de centaines de corps endormis, dont la propreté laissait certes beaucoup à désirer — ou même dans les infirmeries des casernes... Schiller lui-même se laissait un peu aller, dans ce milieu maladorant. Ses camarades le nommaient « un garçon malpropre », un « saligaud ». ... Plus tard encore, lorsqu'il écrivait son Don Carlos, il fermait hermétiquement ses fenêtres et travaillait en plein jour à la lumière des bougies dans une atmosphère empuantie de tabac, au grand effroi de Körner... C'est à peine si nous connaisons le Schiller de cette époque. Il faut avoir lu certaines poésies du médecin militaire Schiller, qui sentent le cabinet des horreurs et la chambre de dissection pour comprendre ce qu'était leur auteur et d'où il sortait. Il n'a été que le produit d'une ère déjà vieille de cent ans, où dominait la sombre exaltation du baroque et des poésies de cour... Aussi n'est-ce pas par hasard qu'il fit de la guerre de Trente ans son grand sujet d'histoire et de Wallenstein le héros de son choix...

Ce que le tempérament de Schiller a de baroque, de sombre, de superstitieux et presque de diabolique, nous apparaît aussi dans sa prédilection pour les documents criminalistes.

...Cette odeur de pommes pourries signifiait pour Schiller quelque chose de particulier : c'était de la vie en décomposition. Le besoin de narcotiques peut se manifester sous différents aspects. Tout ce qui a une odeur ou un goût particulier est aussi susceptible de devenir un narcotique.

Mais à cet élément de décomposition, de dissolution, il opposait quelque chose de dur, de froid et de vide : le néant, la mort... Il ne faut pas confondre le mourir et la mort. Il s'oppose à la mort ; et nous voilà arrivés à cette fameuse « antagonie » de Schiller.

Son « monde des idées » n'a de commun avec Platon que le côté extérieur. Au fond il avait fait une réelle expérience de l'abstrait en même temps que l'expérience de la vie...

C'est en passant au-dessus de cette antagonie l'idée du jeu, du jeu d'essence divine... qu'il atteignit au plus haut degré de l'art. C'est lui qui écrivit cette phrase : « L'homme n'est complètement homme que quand il joue... »

Dans « **Das Neue Europa** » :

De nombreux articles d'ou émerge plus ou moins visiblement la figure de Mussolini.

Citons entre autres un article de *Berta Schult* sur « *l'Organisation internationale du travail et le travail de la femme* » :

Si nous considérons la situation actuelle, nous constatons que les promesses faites aux ouvriers, n'ont pas toutes été tenues, par suite de l'influence de l'après-guerre ou par peur d'une révolution mondiale, mais qu'au contraire un progrès immense a été réalisé quant à la protection du travail de la femme.

Dès 1928 par exemple vingt Etats signaient une convention pour la suppression en faveur des femmes du travail de nuit, et onze Etats ratifiaient une convention pour la protection des femmes enceintes, etc... »

Dans « **Paneuropa** » :

Coudenhove-Kalergi sur « *l'Europe Centrale* » :

« L'idée d'une Europe Centrale est inconsciemment issue de la conception allemande d'une fédération... car il est clair que dans cette Europe Centrale, l'Allemagne, par son importance et son extension, jouerait le même rôle que la Prusse en Allemagne. Si l'Allemagne se sent plus attirée, au point de vue civilisation, vers l'Europe Centrale que vers l'Europe Occidentale, elle ne doit pourtant pas y faire une politique d'Europe Centrale, mais une politique paneuropéenne. Car ce genre de politique préserve l'Europe Centrale de l'hégémonie allemande. Si l'Allemagne, en Europe Centrale, ne traite pas la France en rivale, mais en amie, tous les possibilités d'action civilisatrice et économiques lui seront données... »

Nietzsche Paneuropéen d'après des citations...

Dans « **Neue Pariser Zeitung** » :

Une rubrique très intéressante « *Littérature paneuropéenne* », où il est donné des comptes rendus de tous les livres à tendance paneuropéenne qui paraissent (et il y en a !) par exemple du livre de M. Poulimems « Politique européenne » et « l'Europe, un Etat uni ».

« **Die Auslese** »

donne tous les mois une trentaine des meilleurs articles parus dans les revues de tous pays : travail immense, choix souvent difficile, mais lecture fort intéressante.

DURCH DIE FRANZÖSISCHEN ZEITSCHRIFTEN

Wir lesen im :

Correspondant « *Wie Fromentin Algerien gesehen hat* », von *J. Alazard.*

« Fromentins Rolle in der exotischen Malerei ist von zweifelloser Wichtigkeit. Dieser elegante Schriftsteller hat den Orient noch anders gesehen als ein Decamps, dieser Genremaler, der ihm weder « wahr noch glaubhaft » scheint, als ein Marilhat, « der Reisende, der den Orient wirklich geliebt hat », und als Delacroix, der besser als jeder andere « die Schönheit der menschlichen Schauspiele, die uns der afrikanische Orient bietet », verstanden hat.

« Das Werk, das er als Maler schuf, wurde erst geschätzt, als sich der Schriftsteller durch seine Artikel der Revue des Deux Mondes bekannt gemacht hatte.

« Fromentin hat als Erster erkannt, dass diese Länder mehr als bloss malerisch wären und dass man, um sie zu verstehen, sie bewohnen und lieben müsse.

« Fromentin hat sich dreimal in Algerien aufgehalten, 1846, 1847-48 und 1852-53.

« Stets fesseln ihn die sanften Uebergangsfarben, alles, was ihn an französische Landschaften erinnert.

« Die Neuheit seiner « Vision » entspricht der Wirklichkeit und hat verständlicherweise eine Umwälzung in der orientalischen Malerei hervorrufen können, eine Umwälzung, die übrigens Delacroix geahnt hatte. Er hat vom Lichte des Sahel und der Sahara eine absolut genaue Beschreibung gegeben. Die bunte Farbigkeit des Orients sei fast ausschliesslich durch die Trachten und die Strassenbilder gegeben, selten durch den südalgerischen Himmel. Die Atmosphäre des Orients hat keinen Glanz.

« Er hat wohl verstanden, welche Grösse, Majestät und Schlichtheit die afrikanische Landschaft in ihren Hauptzügen aufweist, aber er hat den Weg nicht zur entsprechenden malerischen Technik gefunden. Er neigt zum

« Hübschen », « Lieblichen », er entwickelt die sanfte, elegante Seite seiner Begabung... Er strebt oft nach Wirkungen, die an Corot erinnern...

« Aber seine afrikanischen Eindrücke verflachten nach und nach ; die Genauigkeit seiner Erinnerungen schwächte ab... was seine Kunst jedoch rettete, war der klassische Einschlag den er ihr verliehen hatte, und der durch seine Feinheit und Vornehmheit einnimmt. »

In der « **Revue de Paris** » den Vortrag über « *Gœthe* » den *E. Ludwig* in Paris (Institut de Coopération intellectuelle) gehalten hat.

In « **Europe** » von *Jules Romains* ein im Jahre 1915 für Amerika geschriebener Aufsatz « *Auf dass Europa werde* ».

« Unser Krieg und der amerikanische Einheitskrieg gleichen einander insofern, als sie beide eine Einigungskrise sind. Beide offenbaren in heftiger und morbider Weise einen unbefriedigten Drang nach Einheit.

« Ich möchte annehmen, dass diese Zerwürfnisse, dieser Hass zwischen Völkern niemals oberflächlicher, faktischer gewesen ist als heute. Bekannt ist ja, dass die europäischen Nationalismen und Feindseligkeiten sich nur schwer ethnographisch erweisen lassen....

« Europa ist ausserdem auch in sozialer Hinsicht homogen....

« Was der europäischen Einheit bloss noch fehlt, ist durch eine feierliche Erklärung anerkannt worden zu sein...

« Der jetzige Krieg ist nur äusserlich modern. Er ist aus einem von Phantomen heimgesuchten Europa entstanden ; er ist aus einer halluzinatorischen Vergangenheit hervorgegangen. »

In « **La Revue belge** » von *William Martin* : « *Die heutigen Garantien eines Weltfriedens* ».

« Der Völkerbund muss, um bestimmen zu können, ob es sich um einen Offensiv- oder Defensivkrieg handelt, ein Kriterium des Angreifers haben... Das Genfer Protokoll 1924 bezeichnet als Angreifer denjenigen Staat, der sich weigert die Beschlüsse der internationalen Instanzen anzunehmen oder der einem andern Staate, der bereit ist, diese Beschlüsse anzunehmen, den Krieg erklärt.

« Das Genfer Protokoll hat ähnliche, enger bestimmte Beschlüsse der Konvention von Lokarno zur Folge gehabt.

« Ein anderes Kriterium ist das Nichtbeachten gewisser Fristen.

« Die vom Völkerbund vorgesehenen Strafmassregeln sind nur Verhütungsmassregeln, deren Wirkung von der Art abhängt, wie sie angewandt werden.

« Es gibt aber Fälle, wo die juristische Berechtigung eines Krieges anerkannt wird. Jedoch wird kein Staat je gegen seinen Willen in einen « gesetzmässigen » Krieg hineingezogen werden.

« Der Kelloggpakt hat jeden Krieg, auch den noch vom Völkerbund als gesetzmässig vorgesehenen, unmöglich gemacht.

« Ein internationaler Gerichtshof hat richterliche und konsultative Befugnisse.

« Die allgemeine Tendenz scheint heutzutage darauf gerichtet zu sein, die bestehenden Bündnisse zu Freundschafts- und Abwehrpakten umzugestalten, die allen Staaten zugänglich sein sollen...

« Zum Schlusse sei gesagt, dass die Sicherheit der Staaten stets ein relativer Begriff bleiben wird, jedoch ist diese, heute garantierte Sicherheit wenigstens gleichwertig mit der früheren Wehrorganisation. In dieser Hinsicht ist das Werk des Völkerbundes vollendet. »

Von *Auguste Viatte* : « *Der Messias Ghandi* ».

« Ghandis Formel bezeichnet eine neue Phase in der Geschichte der revolutionären Methoden. Er möchte ohne Blutvergiessen das erreichen, was zu erreichen wir nur durch einen Bürgerkrieg möglich glaubten.

« Aber wird man ihm folgen ? Sein Bestreben könnte sehr weit führen, bis zur Absperrung der Völker gegeneinander. « Jeder Kultur gehört ihr besonderes Gebiet an », schrieb einst Ghandi, ein unvorsichtiges Wort, das überdies im Widerspruch steht zu einer Doktrin der Liebe. »

In « **L'Opinion** » : Eine *Unterredung A. Therives* mit einem Paris besuchenden deutschen *Universitätslehrer*, in welchem die Unterschiede zwischen der Lebensweise des deutschen und französischen Lehrkörpers festgestellt werden.

Von *Henri Clouzot* : « *Der Tonfilm* ».

« Wir haben es mit einer sehr wichtigen Erfindung zu tun, die, wenn auch noch nicht vollkommen, doch unser Erwarten bei weitem übertrifft.

« Es ist u. a. sehr unangenehm die Stimme immer aus derselben Ecke ertönen zu hören.

« Aber der Tonfilm hat einen unzweifelhaften dokumentarischen Wert. So wird er den « Aktualitäten » (Wochenschau) zu bedeutender Blüte verhelfen. »

In der « **Revue des Etudes Napoléoniennes** », von *Maria dell Isola* : « *Die dankbaren Juden an Napoleon I.* ».

« Prinzipiell hatte die Assemblée Constituante die Gleichberechtigung der Juden vor dem französischen Gesetz erklärt... Eigentlich aber hatte ihnen das Edikt von 1791 diese Rechte nur virtuell verliehen.

« Was uns in Erstaunen setzt, wenn wir die Geschichte der Judenfrage unter dem Kaiserreich studieren, ist, dass sie mit solcher Klugheit und innerhalb einer so kurzen Zeitspanne gelöst werden konnte. Der Kaiser allein verhalf diesen Ausgestossenen dazu, als Menschen behandelt zu werden ; er allein kümmerte sich um ihren elenden Zustand.

« Er berief zum ersten Male seit fünfzehn Jahrhunderten das grosse Konzil (den Sanhédrin) dessen Ergebnisse über die Grenzen Frankreichs hinaus den Mitgliedern eines seit Jahrhunderten versklavten Volkes die Menschenwürde wieder verlieh.

« Die freudvolle Dankbarkeit der Israeliten fand ihren Ausdruck in einer Ode an S. M. den Kaiser der Franzosen, die der Abgeordnete Moses von Millaud verfasste.

« Napoléon übte aber auf die Juden einen noch viel stärkeren persönlichen Einfluss aus. Am Rheine verbesserte sich die Lage der Juden von Tag zu Tag mehr und dies ist eine der erfreulichsten Folgen der französischen Herrschaft im Rheinland ; deswegen betrachten die deutschen Juden, ebenso wie ihre französischen und italienischen Stammesgenossen Napoleon als den bedeutendsten Vorkämpfer ihrer Befreiung ; zwei Stimmen besonders erheben sich zu seinem Lobe : die Stimmen Heines und Börnes. Die Juden aber aus dem Volk, gaben ihrer Dankbarkeit dadurch Ausdruck, dass sie ihre Kinder auf den Namen « Schöntheil » = Bonaparte tauften.

« Napoleons Regierungssystem erstrebte vor allem Einheit in der Disziplin. Er hatte der Kirche, dem Tempel und der Synagoge zu ihren Rechten wieder verholfen. Hat man verstanden wie gross der moralische Einfluss einer solchen Handlungsweise sein konnte ? Ich fürchte, dass man bis jetzt allzusehr in Napoleon bloss den Kriegsführer gesehen hat... Ueber den Krieg hinaus aber suchte dieser Mensch nur den Frieden. »

In der « **Revue Germanique** » : « *Stendhal und Nietzsche in geistiger Gemeinschaft* », von *Guibert.*

« Nietzsche bewundert zunächst in Stendhal den hochgebildeten Menschen ; er liebt Beyles Wagemut und seine Kampfeslust.

« Was Nietzsche an Stendhals Werk fesselt, sind dessen Beziehungen zur Renaissance. Er grüsst in Stendhal den Theologen, den Weltbürger der mehrere Länder sein Vaterland nennt, den Denker und Psychologen.

« Unter dem Einfluss Beyles erhält der Begriff des Verbrechers für ihn einen neuen Sinn, der der früheren Auffassung beinahe entgegengesetzt ist... und führt ihn auch zu einer neuen Auffassung des Begriffs « Gerechtigkeit ».

« In seinem Verkehr mit Stendhal hat Nietzsche seine Kenntnisse der Antike bereichert. Von den glänzenden Problemen, die Stendhal aufgestellt hatte, gab er klar bewahrheitete Lösungen.

« Wenn aber Nietzsche Stendhal viel verdankt, so hat er seinen Vorgänger auch dafür entschädigt : Nietzsche ist dieser schuldig, wenn sein Ruf sich am Ende des 19. Jahrhunderts so umfassend in Deutschland verbreitet hat... »

Die Fortsetzung von *Fourniers* eingehendem Studium *des zeitgenössischen deutschen Romans*, und eine äusserst reichhaltige Bibliographie.

In « **La Vie** » mehrere Artikel zum hundertjährigen Jubiläum Algeriens, u. a. : « *Die algerianistische Literatur* » von *Robert Randan.*

« Der Algerianismus entstand, als die Algerier sich gegen die Ungerechtigkeit und die Missdeutung ihrer Eigenart, die sich in den Büchern einiger französischer Schriftsteller und Berichterstatter breitmachten, auflehnten...

« Den Algeriern kam es darauf an, an eine besser informierte Meinung zu appellieren. Intellektuelle Algerier siedelten sich in Frankreich an, um uns auf das Richtige hinzuweisen.

« Die ausländische Einwanderung hat seit ungefähr fünfzehn Jahren in Algerien aufgehört. Die Vermischung der Rassen hat sich beinahe vollzogen.

« 1920 wurde die « Ecole algérianiste » gegründet ; später erschien unter dem Titel

« Notre Afrique » eine Sammlung der bedeutendsten Werke algerischer Prosaschriftsteller. »

In « **Les Cahiers du Sud** » : *Giraudoux*' « *Amphytrion* 38 » von *Gaston Mouren.*

« Bei der Lektüre eines Werkes von Giraudoux hat man den Eindruck, dass der Schriftsteller am eigenen Schreiben ungemein viel Freude hat. Zwei Giraudoux gibt es : der eine ist tief, vielwissend, gelehrt, der andere ein kleiner Spitzbube, der keine Ehrfurcht kennt.

« Wie eine Herausforderung klingt es, wenn er erklärt, er wolle zum 38. Mal die Geschichte des Amphytrion behandeln. Im Grunde ist für ihn der Stoff nicht das Wichtigste. Er entkleidet den Menschen von allem Flitterkrame, den er über seine Nacktheit geworfen hatte, aber er tut es mit solch leichter Berührung, mit einem so hellen Lächeln, dass der Mensch gar nicht merkt, dass er unbekleidet herum geht und seine Rolle mit tiefstem Ernste spielt.

« Vielleicht ist diese subtile, feine Art der Stoffbehandlung nicht gut vereinbar mit den Erfordernissen der Bühne. Eines aber bleibt : es ist die reine, hellenische Anmut der Alkmene. »

In « **Contacts** », einer neuen, viel versprechenden Zeitschrift, allerlei « Berührungen » mit... Büchern, Theater, Kino, fremdländischer Literatur, Politik, ja sogar mit Gastronomie, u. a. : « *Ueber die Filmausgänge* ».

« Der Schluss ist immer eine schwierige Sache, sei es in einem Roman, einem Theaterstück, einem Film.

« Jeder weiss, dass der klassische Kuss auf den Mund ein Allerweltsmittel gegen Mangel an Einfällen ist...

« Aber der glückliche « Abschluss » ist ein Vorurteil, das die besten Filme verderben kann. Ich nenne z. B. nur « Crainquebille », wo die Sorge um den glücklichen Schluss den Regisseur dazu verleitet hat, eine Nebenfigur zu erfinden. Ein solcher Irrtum ist einfach ein Verrat am Werke. Ausserdem bin ich sicher, dass das Publikum gezuckerte Ausgänge gar nicht so sehr liebt...

« Es wäre nur erwünscht, dass der Schluss nicht allzu willkürlich eintrete, dass er vielmehr wie die notwendige Folgerung des Films erscheine. »

In « **Grand'route** » einer, wie der Name besagt, allem Neuen, Kühnen offenstehenden Zeitschrift, deren Motto das moderne « Evasion » (Entfliehen) ist. Das Programm giebt *Ph. Lamour* in seiner « *Tagesordnung* » an.

« Luft ! Man erstickt !

Die Welt ist neu, die industrielle Revolution hat sie umgewandelt. Alles soll man von vorne beginnen. Die Fantasie ist ein unentbehrlicher Verbrauchsgegenstand. Die Energie schreit nach Betätigung. Eine zahllose Jugend durchwandert die Kontinente.

Wir lieben ein starkes, direktes, strotzendes Leben, Bauten mit einfachen Linien, nackte Dramen, klare Bilder und Faustschläge. Wir fühlen, dass eine neue westliche Kultur möglich ist, weil sie notwendig ist — ...... ».

Man sollte alles zitieren... **C. K.**

BIBLIOGRAPHIE

Le Guerrier appliqué
von
Jean Paulhan
N. R. F.

Von allen Kriegsbüchern ist dies zweifellos das ehrlichste, das die meiste Klarheit und Intelligenz hat. Mit viel Gerechtigkeit verbindet es irgend eine Frische und Einfalt seiner Gefühlsmomente. Auch eine seltene Poesie. Kein Kriegsbuch ist mehr ganz neu, aber die Neuartigkeit des vorliegenden rührt von einer ausserordentlichen Kunst gerechter Detaillierung her, eine Treue, die sowohl Gewissen als Bewusstsein enthält. Dichtung und Originalität vereinigen sich hier zur Wahrheit, zu einer Art Frische der Psychologie. Dies gibt dem kleinen Buch, von dem man

eines Tages einsehen wird, dass es ein grosses Buch ist, sein Gewicht.

Eva
ou le Journal interrompu
von
Jacques Chardonne
Grasset

Dies ist der Roman, die bittere Geschichte « einer Frau, die den Mann, den sie nicht liebte, der sie aber zu lieben glaubte, umgarnt und erniedrigt hat. » Vor allem ist dies unterbrochene Tagebuch eine tiefangelegte, nutzbringende und rührende Geschichte, denn « das Leben ist stets gross. » Es enthält viel feine Züge und Beobachtungen, die ihm eine grosse Natürlichkeit verleihen und ihm die Art einer Sammlung von Aufzeichnungen geben, die den Roman sonderbar gehaltvoll macht, ohne ihn zu belasten. Es scheint, als sei man mit Eva näher an die Natur hin gerückt und zum Nachdenken geneigter. Wie könnte man besser loben ! Der Verfasser von *Epithalame* und *Les Varais* ist unter die fünf oder sechs besten Schriftsteller der Epoche zu reihen.

Les folles Passions
de Pauline Borghese
von
J.-H. Rosny, jeune
Nouvelle Revue Critique

Der Historiker ist ein Gelehrter, dem das Spiel der Leidenschaften gewöhnlich nicht eingeht. Der Schriftsteller sieht weiter und klarer. Dies durchdachte Buch von J.-H. Rosny jeune beweist es. Man wird hier einer lebendigen und gewiss sehr wahrscheinlichen Erfassung dieser Pauline Borghese, die so schön wie ihr Bruder genial war, begegnen, und man wird die Freude haben, Legenden beiseite zu legen, um besseres zu finden.

La Vie amoureuse
d'Honoré de Balzac
von
J.-H. Rosny, aîné
Flammarion

Hier das seelische, beinahe naiv zu nennende Dasein jenes wunderbaren Mannes — des gigantischen Vertreters französischen Geisteslebens. Glaubte nicht jener vielleicht grösste Schriftsteller zu entdecken, dass die Liebe nicht mehr die Hauptsache in seinem Jahrhundert war ? Was dachte die Liebe selbst davon ? Das verborgene Drama eines so reichen Lebens bedurfte eines Meisters wie J.-H. Rosny aîné, um ihm all seine Bedeutung, all seinen Sinn zu verleihen.

Cassandre
von
Gabriel Trarieux
Stock

Hier liegt uns keine romanhafte Lebensbeschreibung, sondern eher eine Studie über das Thema vor : Kann man die Zukunft voraussagen ? Diese Studie enthält Seiten der merkwürdigsten Erinnerungen, Suggestionen, Entwürfe von Theorien. Ein Mensch erzählt uns da, was er gesehen hat, worüber er nachdenkt, was er fragt. Er kommt zu der Schlussfolgerung eines Weisen, das Gebiet der Prophetie ist ungewiss, berüchtigt, verdächtig. Es hat eine schreckliche Anziehungskraft, ist jedoch gefährlich. Es könnte nur eine Art Startplatz sein, der den Geschmack nach höhergelegenen Regionen einflösst. Nicht das Wunder, sondern den moralischen Adel soll man erstreben.

Les Illusions
von Paul d'Amarix
La Galère Réale

Harmonische Verse vom Mittelmeer, die wie die Illusionen ins Blaue auffliegen. Man hat sie mit dem Gérard de Nervalpreis ausgezeichnet.

Dossiers Confidentiels
von
Louis Guilloux
Grasset

Das *Maison du Peuple* hat uns Guilloux bereits nahe gebracht. Hier fesselt uns dieser stärkere, gewichtigere, aber vielleicht weniger direkte und mehr von aussen gesehene Roman. Der Held des Stückes lebt sein Leben und seine Träume, die bis zur Grenze von Torheit und Revolte gehen, in einer verrückten und schweren Provinzatmosphäre, die ein wenig an die Romane von Julien Green erinnert. Dies Individuum und seine Welt, wie sie uns vorliegende « Akten » überliefern, beschäftigen Geist und Herz und bleiben lang darin haften.

Le Regard baissé
von
Emmanuel Buenzod
Rieder
• • •

Eine sanfte, klare, traurige Erzählung. Am Genfer See erwartet Mathilde die grosse Liebe, an gewissen Abenden sogar die Sünde. Der Frühling versprach so vieles. Aber die Tage verrinnen, die Erde dreht sich, Wolken steigen auf, und das Wasser des Sees wird unter ihren Schatten grau. Mit gesenktem Blick sieht Mathilde auf den Boden zu ihren Füssen, denn es gibt keine Zukunft mehr. Der intime Reiz, die einfache Tragik dieses Romans sind dem Gegenstand angemessen.

||||||

Rollinat
von
Hugues Lapaire
Mellotée
• • •

Die Sammlung « Génie des Provinces Françaises » wird glücklichst mit diesem Dichter und Musiker aus Berry eröffnet. Vielleicht ist Rollinat Ziel und Bekrönung der ein wenig krankhaften Halluzinationen jener alten Landschaften, die immer noch von Wehrwölfen und Gespenstern heimgesucht werden. Der Dichter Lapaire ist geeignet, dies Leben zu beschreiben — stammt er doch aus Berry! Er hat es mit Gewissenhaftigkeit, Präzision und Fülle aufgezeichnet.

||||||

Michel changé en labri
von
Claude Dravaine
Gedalge
• • •

Die Sammlung *Aurore* ist für die Jugend bestimmt. Allein auch die Erwachsenen können sich einen Augenblick lang die Freude bereiten, wieder zwölf Jahre alt zu sein. Es wird viel Spass machen, den Leben dieses Michel nachzugehen, der, wie die Leute fest glauben, in seinem auvergnatischen Dorf ein ganzes Jahr lang in einen Schäferhund verzaubert war. Dies Büchlein ist ausserordentlich frisch. Es gibt reiche Einzelheiten über Spiel, Arbeit, Gewohnheiten der kleinen Hirten, über das ganze Leben im Gebirg, wo man die Forellen mit den Händen fängt und Heidelbeeren im Schatten der farnüberwucherten Felsen isst. Welcher Duft... !

Henri POURRAT.

Cynthia
von
Leonard Merrick
Aus dem Englischen übertragen von Marguerite Chevalley
Victor Attinger
• • •

Cynthia und Humphrey leben in einer Zeit, da man noch in Cab und Hansom fuhr, aber ihre Empfindungen sind die gleichen, die noch die Insassen von Automobil und Flugzeug beseelen. Sonderbar genug kreuzen sich hier die Schicksale und Entwicklungen. Humphrey Kent, dessen erster Roman mit grossem Lob aufgenommen wurde, dessen zweites Werk alle Verleger zurückschicken, lebt kümmerlich als Redakteur einer unrentablen Modezeitschrift in Paris; seine Frau, die er für unbedeutend hält, erhebt sich zu einer tapferen Kameradschaft, die Achtung vor der Begabung des Mannes empfindet, während die andere, die « Frau von Welt », die in der Literatur wie in einem Planschbecken schwimmt, ihn ausnutzt, ihn Sklavendienste tun lässt, ihn von seinem eigentlichen Weg abzieht, bis er sich aus solch unwürdiger Bindung frei machen kann und zu der gewählten Gefährtin zurückkehrt. All dies ist sehr hübsch und ironisch erzählt. Die Uebertragung ins Französische verleiht darüber hinaus noch eine gewisse Geschmeidigkeit, die zwar dem Urtext fremd ist, aber dem Charakter des Buches nicht widerspricht.

||||||

Ceux d'en Bas
von
Mariano Azuela
ins Französische übersetzt von J. und J. Maurin
Vorrede von Valéry Larbaud
J.-O. Fourcade
• • •

« Der Arzt Mariano Azuela ist der berühmteste der mexikanischen Schriftsteller. » Dieses von Valéry Larbaud mit einer aufschlussreichen Vorrede versehene Buch unterrichtet uns über die mexikanische Revolution. Wir finden die Revolution so, wie sie sich von unten gesehen dem Bauern und dem niederen Bürger darbot, losgelöst von aller leitenden Idee, wenn nicht mitunter der Gedanke eines Umsturzes um des Umsturzes selbst willen durchleuchtet. Erlittenes Unrecht treibt die Revolutionäre davon; jeder Regierungssoldat ist ihr persönlicher Feind; sie wissen nichts von einer Staatsidee, sondern bewahren in ihren primitiven Gehirnen nur den Wunsch, dass sie eines Tages den letzten der verhassten Gegner getötet haben werden und in einem noch undeutlichen Glück irgendwelcher Art das Land beherrschen. Inzwischen kämpfen sie unter Hitze und Verfolgung,

stecken Häuser in Brand, betrinken sich, töten und werden selbst getötet, damit die Ueberlebenden umso heftiger leben können. « Denn, wenn man nun einmal ein Gewehr und Patronen in den Fingern hat, muss man doch kämpfen. Gegen wen — für wen — das hat nie jemand interessiert... » In bunten und bewegten Szenen, die eine grosse Leidenschaft vor uns ausmalt, gleiten Demetrio Marcias, der Held des Volkes, Louis Cervantes, Anastasio, Montanez, Meco, der « Indianer », Pancrazio an uns vorbei. Sie alle haben eines Tages « das Messer gezogen, zur Pistole gegriffen », weil sie « ein bischen schnell obenhinaus sind und nicht vertragen, dass man sie anschnauzt ». Aus dem Unrecht, das am einzelnen begangen wurde, erwächst der Aufstand, schwillt immer stärker an, um schliesslich wie ein Strom, der über die Ufer tritt, alles zu überschwemmen. « Da unten die » begehren plötzlich nach oben zu kommen, obwohl jeder sagen kann : « Ich für meine Person, ich verstehe garnichts von dem politischen Kram. » Wir müssen den Uebersetzern dankbar sein, dass sie uns ein so reiches Werk vermittelt haben.

Benoni
von
Knut Hamsun
Ins Französische übersetzt
von Georges Sautreau
Rieder

Wie soll ich sie beschreiben, die unserm Herzen teuer sind, der kleine Kapitän Yann und Kedril der Pilot Nummer eins, Rosseherre und der Meerkönig, Achille Ferragut aus Valencia, Thomas l'Agnelet und sein Freund Ludwig, Almar der Mövenjunge, der Matrose Oliver, der Bootsmann Andoniram und der Schiffer Beronka... ? Auf aller Welt sind sich die Fischer gleich, kümmerlich an den Strand geworfen, der ihnen nicht viel Platz lässt, zwischen Felsen, Schären oder dem Sand der Dünen. Beweglicher als das fromme Landvolk, das seine Stammesgötter in Ehren hütet, glauben sie nur an die eigene Arbeit und die Ungunst der See. Das Meer ist ihre Gottheit. Zu ihr beten sie in ihren Hütten oder in den kleinen Schenken, wo sie rauchend an den Tischen sitzen und ihre Lügen zum Besten geben. Sie sind abergläubisch und treulos wie das Wasser, das auf den Strand schäumt ; sie versprechen alles und brechen ihre Schwüre, ohne eine Sünde zu begehen, denn ihre Herzen sind ebenso leicht wie ihre kleinen Boote, die über den Schaumkämmen der Brandung tanzen. Im Grund gilt ihre grosse Liebe nur dem Ozean.

Zu der vertrauten Schar gesellt sich Hamsuns neuer Zuwachs, Rosa und Benoni, der zuerst Briefträger ist, der grossmächtige Mack aus Sirilund und Ole Irgendwer, Advokat Arentsen und Leuchtturmwächter Paul Schöning. Zusammengeduckt wie eine Herde vor dem Wetter verbringen sie ihr Leben ; sie schuften wie Sklaven und vergessen schnell zur fröhlichen Zeit die vergangenen schlimmen Tage, weil sie nach oben streben. Der Bauer will nichts anderes sein als Bauer ; aber der Fischer, der Matrose will zum Herr werden, schöne Kleider tragen, Geld haben und eine Dame zur Frau. Wie gut Hamsun ihre liebenswürdigen Schwächen und bewegten Träume zu malen versteht ! Wenn man sie ausgelesen hat, beginnt man von neuem eifrig und verliebt ihren Wegen nachzugehen und segnet alle, die je vom Meer schrieben, die Lagerlöf, Welle-Strand, Blasco Ibanez, Loti, Kellermann, Farrère und mitten unter ihnen Knut Hamsun.

Héros ou Saint
von
R.-N. Coudenhove-Kalergi
Aus dem Deutschen übersetzt
von Marcel Beaufils
Rieder

Wir zeigen hier die französische Uebersetzung des bekannten Werkes von Coudenhove-Kalergi an, und weisen von neuem auf seine internationale Bedeutung hin. Der Autor lehrt uns die Unterschiede zwischen dem Helden, dem Prototyp des Abendländers, und dem Heiligen, der uns wesensfremden Verkörperung asiatischen Denkens erkennen und gibt neue Richtlinien, das gefährdete Europa vom Abgrund zu retten.

Paolo Ucello
von
Philippe Soupault
Maîtres de l'Art ancien
Rieder

« Eine Legende, die stärker als die Wirklichkeit war, schlingt sich um die Persönlichkeit Paolo Ucellos » Philippe Soupault hat versucht, diese Legende zu durchdringen und dem Künstler seine wahre Stellung wiederzugeben. Aus der Menge der ungeahnten Zeitgenossen Fra Angelicos hebt er den « verrückten » Maler heraus und zeigt uns die erhaltenen Meisterwerke in neu-

er Beleuchtung: die *Schlacht von San-Romano*, ein Tryptichon, dessen drei Flügel im Louvremuseum in Paris, in der National Gallery in London und den Uffizien in Florenz aufbewahrt werden, eine kümmerliche Zerteilung eines schönen Ganzen; die *Jagd*, jetzt in Oxford, eine fröhliche Begebenheit in einem Zauberwald; schliesslich die *Schändung der Hostie durch einen Juden*, die der Maler am Ende seines Lebens für den Herzog zu Urbino malte und die sich noch in dem Palazzo ducale befindet, der heute als Museum dient. Ucello ist nicht länger Mitläufer, von dem die Geschichte nur spärliche Daten bewahrt hat, so zum Beispiel, dass er 1403 unter den Gehilfen Ghibertis an den Bronzetüren genannt wird. Soupault hat seine Bedeutung entdeckt, und wir schulden ihm dafür tiefen Dank.

Zu gleicher Zeit muss immer wieder von neuem auf die glänzende Bilderbeilage hingewiesen werden, mit der das Verlagshaus Rieder jede seiner Kunstbiographien ausstattet.

Dr Anno SCHLÖSSER.

RHEINISCHE DICHTERTAGUNG IN BAD KREUZNACH
KONSTITUIERUNG DES «BUNDES RHEINISCHER DICHTER»

Als Auftakt zu der für den Herbst in Aussicht genommenen grossen Kundgebung im rheinisch-westfälischen Industriegebiet berief der rheinische Dichterbund für den 9. und 10. Mai nach Bad Kreuznach ein internes Arbeitstreffen ein. Nicht ohne Absicht wurde als Tagungsort das frühlingsstille und dem lauten Verkehr ferne Kreuznach der ersten Maitage gewählt.

Der Abend des 9. Mai versammelte die Teilnehmer der Tagung zu einer ersten grundsätzlichen Aussprache, die mit stellenweis stürmischer Anteilnahme und Bewegtheit geführt wurde und sich mit seltener Fruchtbarkeit bis weit nach Mitternacht hinzog. Die Spontaneität, die ausserordentliche Lebendigkeit und vor allem die um der geistigen Klarheit willen oft recht scharf geführten Kontroversen bewiesen, wie glücklich die Form des von aller Oeffentlichkeit befreiten Arbeitstreffens war. Leiter des Abends sowie des ganzen Treffens war Alfons Paquet. Sein Aufriss des Rheinstromgebiets und der grossen Ruhrstadt, sein Bild von dem Menschen dieses Ruhrlandes, der hier einem beispielhaften Schicksal entgegenreift, schuf einführend schon gleich den soziologischen Raum, in dem der rheinische Dichterbund sich geistig anzusiedeln hat, riss die Fülle der Wirnisse und die Problematik gerade des Rhein-Ruhrlandes auf, die zu entwirren mit eine der wesentlichsten Aufgaben des rheinländischen Dichters ist. Im Verlauf dieser Diskussionen schwangen die Paquetschen Formulierungen und Forderungen bestimmend nach und liessen immer stärker das Gefühl aufkommen, dass der zu begründende Bund nur auf der Ebene dieser Gedanken liegen könne und dass trotz der Notwendigkeit einer engeren organisatorischen Zusammenfassung, diese Organisatorische doch nur Mittel zum Zweck, unter keinen Umständen aber Selbstzweck sein dürfe.

Was der Aussprechabend als wesentlich herausstellte : Organisation des Bundes und Ruhrkundgebung im Herbst, stand am folgenden Morgen auf dem Programm der Arbeitstagung. Paquet fasste die wichtigsten Gedanken des Abends einführend zusammen und wies auf die positiven Gründe, die eine Organisation als notwendig machten. Die Aussprache ergab Einmütigkeit darüber, dass diese Organisation in ihrer Zusammenfassung wirtschaftlich-praktischer und kulturell-schöpferischer Aufgaben ebensowenig die Form einer Gewerkschaft wie die eines Vereins haben könnte. Nach sehr eingehender Debatte fand man, dass ein « *Bund rheinischer Dichter* » am besten den gestellten Forderungen entspreche. Die Verwaltung dieses Bundes soll nicht in der Hand eines vereinsmässigen Vorstandes liegen, sondern durch einen besonderen Siebenerausschuss geschehen, der aus seiner Mitte den juristisch notwendigen Vorsitzenden stellt. Dieser von Paquet vorgeschlagene Siebenerausschuss als Verwaltungs- und Geschäftsführungsorgan wurde einstimmig gebilligt. Er wurde anschliessend gleich gewählt und setzt sich nach dem Wahlergebnis zusammen aus Reinhard Göring, Adolf von Hatzfeld, Jakob Kneip, Alfons Paquet, Detmar-Heinrich Sarnetzki, René Schickele und Wilhelm Vershofen.

Dem gewählten Siebenerausschuss wurden dann die Vorbereitungsarbeiten für die Herbsttagung übertragen. Diese Tagung soll mitten in die westdeutschen Stätten der Arbeit, wahrscheinlich nach Duisburg, führen und allein schon durch diese Tatsache mit Nachdruck betonen, dass an dieser Stelle des Rheinstromgebietes die für die nächsten Jahrzehnte und vielleicht Jahrhunderte wichtigsten Entscheidungen und Auseinandersetzungen sich vorbereiten. Es kann und darf nicht Zweck und Aufgabe dieser Industrietagung des Bundes rheinischer Dichter sein, eine inhaltslose Repräsentationsangelegenheit, ein gesellschaft-interessantes Bankett zu bieten, sondern vor aller Welt die Verflechtung mit, und die Verpflichtung gegenüber der Welt der Arbeit und ihrer Menschen kund zu tun. Der Bund rheinischer Dichter hat sich zugleich mit seiner endgültigen Konstituierung eine erste bedeutsame Aufgabe gestellt, deren Erfolg oder Nichterfolg zu erweisen hat, ob der organisatorische Zusammenschluss fruchtbar ist.

Willi SCHÄFERDIEK.

La Société Générale Alsacienne de Banque

Siège Social à STRASBOURG - 4, rue Joseph-Massol

Capital : 100.000.000 de francs

Réserves : 62.000.000 de francs

met à la disposition de son client :

ses abondantes ressources,

ses relations avec les plus importantes banques du monde entier,

son expérience des affaires commerciales, industrielles et financières, tant régionales que nationales ou étrangères.

Si quelque question vous intéresse ou vous préoccupe, adressez-vous à son Secrétariat qui, après consultation du service compétent, vous enverra une réponse rapide et documentée.

Adresse télégraphique : Sogenalsa Strasbourg

Téléphone { **urbain : 54 80, 54-81, 54-82. 77-80** / **interurbain : 36, 37, 38**

Allgemeine Elsässische Bankgesellschaft

Société Générale Alsacienne de Banque

Hauptsitz : STRASBOURG - 4, rue Joseph-Massol

Niederlassungen in Frankreich, Luxemburg, Deutschland, Schweiz und Saargebiet

Aktienkapital : 100 Millionen Francs

Reserven : 62 Millionen Francs

Der Kunde der ALLGEMEINEN ELSÆSSISCHEN BANKGESELLSCHAFT geniesst die Vorteile eines Bankinstituts

von grosser festfundierter Kapitalkraft,

mit Beziehungen zu den bedeutendsten Grossbanken der ganzen Welt,

mit langjähriger praktischer Erfahrung in allen Transaktionen des Handels, der Industrie und sämtlichen Geldgeschäften im In- und Ausland.

Schreiben Sie an unser Generalsekretariat. Anfragen sind willkommen und werden nach Bearbeitung durch die kompetente Dienststelle schnell und sachkundig beantwortet.

Zentrale und Generalsekretariat :

4, rue Joseph-Massol, STRASBOURG (Frankreich)

Telegramm-Adresse : Sogenalsa Strasbourg

Fernsprecher { **Fernverkehr : Strasbourg 36, 37, 38** / **Ortsverkehr : 54-80, 54-81, 54-82, 77-80**